

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON  
FACULTE DE MEDECINE LYON-SUD

---

Année 1978 - N° 382

## **FOLIE ET ORDRE SYMBOLIQUE**

**Une tentative de repérage**

## **THESE**

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 18 Octobre 1978

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Pierre GINESY

né le 19 Janvier 1949

à GIGNAC (Vaucluse)



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41554217\\_0015](https://archive.org/details/IA41554217_0015)







UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON  
FACULTE DE MEDECINE LYON-SUD

---

Année 1978 - N° 382

**FOLIE ET ORDRE SYMBOLIQUE**

**Une tentative de repérage**

**THESE**

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 18 Octobre 1978  
pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Pierre GINESY

né le 19 Janvier 1949

à GIGNAC (Vaucluse)

UNIVERSITE CLAUDE-BERNARD - LYON  
FACULTE DE MEDECINE CYMOLOGUE

Année 1952 - 1953

FOLIE ET ORDRE SYMBOLIQUE

Une tentative de synthèse



THESE

présentée

à l'Université Claude-Bernard - LYON

et soutenue publiquement le 28 Octobre 1953

pour obtenir le grade de Docteur en Médecine

par

Pierre GINÉSY

né le 12 Janvier 1912

à GAGAC (Vaucluse)

— UNIVERSITE CLAUDE BERNARD LYON I —

|                                 |                             |
|---------------------------------|-----------------------------|
| Président de l'Université ..... | M. le Professeur D. GERMAIN |
| Vice Président .....            | M. le Professeur E. ELBAZ   |
| Deuxième Vice Président .....   | M. B. ROUSSET               |
| Troisième Vice Président .....  | M. P. BRULA                 |
| Secrétaire Général .....        | M. RAMBAUD                  |

UNITES D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE DE L'UNIVERSITE :

|                                                       |                                                              |
|-------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|
| Médecine : GRANGE BLANCHE .....                       | M. le Docteur B. SALLE (MCA)                                 |
| ALEXIS CARREL .....                                   | M. le Professeur R. MORNEX                                   |
| SUD-OUEST .....                                       | M. le Professeur J. NORMAND                                  |
| LYON NORD .....                                       | Directeur : M. le Docteur J.P. NEIDHARDT                     |
|                                                       | Directeur honoraire : M. le Professeur A. BERTOYE            |
| Biologie Humaine .....                                | M. le Docteur J.P. REVILLARD (MCA)                           |
| Techniques de Réadaptation .....                      | M. le Docteur A. MORGON (MCA)                                |
| Sciences Pharmaceutiques .....                        | M. le Professeur BIZOLLON                                    |
| Sciences Odontologiques .....                         | M. le Docteur R. VINCENT                                     |
| Institut régional d'éducation physique et sportive .. | Président du conseil d'UER : M. le Docteur J.J. COMTET (MCA) |
|                                                       | Directeur M. A. MILLON                                       |
| Mathématiques.....                                    | M. le Professeur P. PICARD                                   |
| Physique .....                                        | M. le Professeur J. DELMAU                                   |
| Chimie et Biochimie .....                             | M. le Professeur J. HUET                                     |
| Sciences de la Nature .....                           | M. le Professeur R. GINET                                    |
| Sciences Physiologiques .....                         | Mlle le Professeur J.F. WORBE                                |
| Institut Universitaire et Technologie n°1 .....       | M. le Professeur A. VILLE                                    |
| Institut Universitaire et Technologie n°2.....        | M. J. GALLET (Directeur ENSAM)                               |
| Observatoire .....                                    | M. M. MONNET (Astronome Adjoint)                             |
| Physique Nucléaire .....                              | M. le Professeur GUSAKOW                                     |
| Mécanique .....                                       | Mlle le Professeur G. COMPTE-BELLOT.                         |







## FOLIE ET ORDRE SYMBOLIQUE

Une tentative de repérage

-----





Disons ici toute notre dette à  
l'égard de l'oeuvre de S.FREUD  
et de J.LACAN, sans lesquels rien  
de ce travail n'aurait été possible.



A Monsieur le Professeur J.GUYOTAT  
qui nous a fait l'honneur d'accepter  
la présidence de cette thèse.Qu'il  
trouve ici nos remerciements pour les  
conseils et l'aide qu'il nous a donnés.





A Monsieur le Professeur M.COLIN,  
à Messieurs les Professeurs agrégés  
J.HOCHMANN et J.VEDRINNE qui nous  
ont fait l'honneur de siéger dans  
notre jury.



A Madame le Docteur G.AMADO, qu'elle trouve  
ici l'expression de notre gratitude pour  
l'attention qu'elle a bien voulu porter  
à ce travail.

Nous trouvons ici l'occasion de lui dire  
combien nous avons apprécié au cours des  
deux années passées comme interne dans son  
service, la manière dont elle nous a démontré  
que la fonction de psychiatre médecin chef  
n'était pas incompatible avec l'exercice  
d'un style.



A Aimé GINESY, mon grand-père,

A MARIE-FRANCOISE, dont la présence et  
l'aide constante m'ont apporté un  
soutien, qui m'était indispensable,  
tout au long de ce travail.

A ELSA,

A ceux qui seront,

A ceux qui ont été.





Ce travail est une métaphore.



"En ce qui concerne les grands problèmes,  
rien n'est encore décidé. Tout est flottant, vague, un enfer intellectuel, des couches superposées, et dans le ténéfonds ténébreux se distingue la silhouette de Lucifer-Amor"

Lettre n°138 du 10.7.1900

De Sigmund Freud à Wilhelm Fliess

La naissance de la psychanalyse p.138



"C'est bien en quoi le complexe d'Oedipe en tant que nous le reconnaissons toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité: à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste, depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement (...)

C'est donc dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi."

J.LACAN

Fonction et champ de la parole et du langage

Ecrits p.277-278



"...demande à brûle pourpoint au médecin les  
dates du règne de Gustave-Adolphe."

Extrait du dossier de la clinique de Dösen  
concernant le troisième et dernière hospitalisation  
de D.P.SCHREBER de 1907 à sa mort en 1911





"Sous la conscience critique de la folie et ses formes philosophiques ou scientifiques, morales ou médicales, une sourde conscience tragique n'a cessé de veiller. C'est elle qu'ont réveillées les dernières paroles de Nietzsche, les dernières visions de Van Gogh. C'est elle sans doute qu'au point le plus extrême de son cheminement, Freud a commencé à pressentir: ce sont ses grands déchirements qu'il a voulu symboliser par la lutte mythologique de la libido et de l'instinct de mort. C'est elle, enfin cette conscience, qui est venue à s'exprimer dans l'oeuvre d'Artaud, dans cette oeuvre qui devrait poser à la pensée de XX siècle, si elle y prêtait attention, la plus urgente des questions, et la moins susceptible de laisser le questionneur échapper au vertige, dans cette oeuvre qui n'a cessé de proclamer que notre culture avait perdu son foyer tragique, du jour où elle avait repoussé hors de soi la grande folie solaire du monde, les déchirements où s'accomplit sans cesse la "vie et mort de Satan le Feu"

M.FOUCAULT

Histoire de la folie, p.40



Le problème qui se pose, c'est celui de la voie d'abord de la folie.

Les études médicales ne préparent guère à la résolution de ce problème. Et pourtant à celui qui, praticien, va se trouver confronté à la folie, se posera d'emblée et se renouvèlera avec chaque nouveau patient la question de ce qui donne consistance à sa pratique même. Pour peu bien sûr qu'il fasse preuve de rigueur. Autrement dit, il lui faudra réinterroger des concepts qui jusqu'alors ne lui posaient guère de problèmes, bien que fondamentaux. La folie venant là jouer un rôle de révélateur. Concepts qui sont ceux la même de maladie, de symptôme, de guérison, de thérapeutique. A ce compte là, le médecin ne pourra s'interroger que sur sa "vocation". C'est donc à une double réflexion, éthique et épistémologique, que sa pratique même va le confronter. Non que la médecine organique se soit avérée inefficace pour ce qui est du traitement de la folie, au contraire, puisque avant même que la chimiothérapie ait pris son essor prodigieux, Jean Delay, dans sa leçon d'Ouverture de la Chaire de Clinique des Maladies Mentales et de l'Encéphale pouvait constater avec une satisfaction légitime et interrogative à la fois, à propos de la psychiatrie "...qu'après un long retard, elle a pris rang parmi les grandes disciplines de la biologie. Est-ce à dire que tout l'avenir de la psychiatrie soit dans cette voie?" (29)



Aujourd'hui nous ne pouvons que reprendre cette interrogation dans les termes mêmes qui sont ceux de Gisella Pankow "La puissance des thérapeutiques actuelles qui décapitent des maladies aiguës et même chroniques n'amènera t-elle pas, par le mécanisme des balancements morbides, vers une nouvelle pathologie d'automatisation et de vie robot"(110)

La folie n'a à peu près pas, jusqu'à présent, bénéficié des résultats de la méthode anatomo pathologique. Laissant par là une issue possible à un temps du discours médical qui nous semble pouvoir être désigné comme une impasse.(a)

Cette incertitude quant à l'origine de la folie a abouti à la profusion sans équivalent dans les autres disciplines scientifiques, de théories, tentant de rendre compte de celle-ci.

C'est ainsi qu'à côté d'un discours qui se voudrait purement médical et biologique sur la folie coexiste un autre discours clairement politique. C'est ainsi que David Cooper écrit "L'aliénation sociale vient recouvrir la plupart du temps les diverses formes d'aliénation mentale. (...) Nos travaux nous ont permis de mettre en évidence ceci: ceux qui sont admis en hôpital psychiatrique le sont non pas tant parce qu'ils sont malades que parce qu'ils protestent de manière plus ou moins adéquate contre l'ordre social(...) Ce que je vise n'

(a) Nous partageons tout à fait le point de vue de Pierre Benoit qui souligne l'inadéquation croissante de ce qu'il appelle "l'idéologie du guérisseur scientifique" aux réalités de la pathologie contemporaine la plus courante<sup>1</sup>. ( 9 )





est rien d'autre que la libération de celui qui vient me trouver. Cette libération peut prendre des formes très diverses et trouver un sens dans des engagements politiques, c'est-à-dire dans une transposition sociale d'un problème personnel." ( 26 )

Pour notre part, nous voudrions tenter d'argumenter dans ce travail que la folie ne peut être comprise que par référence à l'ordre symbolique, soit l'ordre du langage qui structure la réalité interhumaine. Laplanche et Pontalis insistent dans leur dictionnaire sur le fait que -pour Lacan - la structure du système symbolique est première, la liaison avec le symbolisé étant seconde et imprégnée d'imaginaire. Dans cette perspective, nous essaierons de nous référer à une conception structuraliste. Claude Lévi-Strauss en donne la définition suivante dans l'Homme Nu "Le structuralisme propose aux sciences humaines un modèle épistémologique d'une puissance incomparable à ceux dont elle disposait auparavant. Il découvre en effet, derrière les choses, une unité et une cohérence que ne pouvait révéler la simple description des faits, en quelque sorte mis à plat, et éparpillés sans ordre sous le regard de la connaissance. En changeant de niveau d'observation, et en considérant par delà les faits empiriques les relations qui les unissent, il constate et vérifie que ces relations sont plus simples et mieux intelligibles que les choses entre lesquelles elles s'établissent et dont la nature dernière peut rester insondable, sans que cette opacité provisoire ou définitive soit comme auparavant un obstacle à leur interprétation." ( 99 )





Nous voudrions souligner la fonction du symbolique en tant que porteur de l'interdiction de l'inceste comme le rappelle magistralement Guy Rosolato "La prohibition de l'inceste, qui pour nous(..?) ne saurait s'expliquer par la seule nécessité d'assurer l'échange des femmes en tant que biens, représente plutôt le principe, à la fois de l'interdit, celui que les parents formulent en général pour quoi que ce soit, mais qui prend toute son ambiguïté, et tout son poids dans l'ordre sexuel, et de l'orientation du désir dans le sens d'un projet et d'un pacte. La loi apparaît ainsi comme interdictrice, mais également comme assurance d'un symbolique pouvant être maintenu, invoqué dans le futur pour être dépassé sur un autre plan. En cela la prohibition de l'inceste doit être sans raison, si ce n'est celle d'être le principe de la Loi, en soutenant un système linguistique particulier, celui du Nom propre, de son inscription et de sa transmission dans le temps et après la mort.." (I27)

Même s'il manquait à Freud l'outil linguistique qui lui aurait permis de conceptualiser précisément le symbolique, c'est chez lui et ses successeurs, dont Lacan, qui nous semble fournir la théorie d'une approche possible de la folie. Nous trouverons également une aide précieuse dans la linguistique et l'ethnologie, dont Lévi Strauss remarquait d'ailleurs, dans Les Structures élémentaires de la Parenté qu'elles avaient le même objet. Linguistique et ethnologie dont les champs par contre ne se confondent pas avec celui de la psychanalyse puisqu'elle seule peut situer la fonction fondamentale du langage qui est de lier l'homme à la loi.



Nous espérons par cette référence à l'ordre symbolique pouvoir rendre compte plus précisément de la folie, de son approche possible, et des impasses que peut connaître cette approche. C'est par ces impasses de la thérapeutique que nous allons commencer en tant qu'elles nous semblent être les conséquences d'une méconnaissance de l'ordre symbolique et de son corollaire, le transfert. Elles sont sans doute plus éclairantes par le fait que ces méconnaissances réapparaissent dans l'aggravation même dont elles sont la cause. Nous commencerons donc par le cas du Président Schreber, en mettant plus particulièrement l'accent sur sa rencontre avec le Professeur Flechsig et dans le rôle qu'a pu jouer la méconnaissance par celui-ci de la question que venait lui poser son patient.

Dans un second temps, à partir de cas cliniques, nous tenterons de conceptualiser le symbolique à partir des différentes théories analytiques, de donner une élaboration théorique de l'accès à cet ordre pour l'être humain, enfin de rendre compte à la lumière de celui-ci, des manifestations cliniques, notamment psychotiques.

Dans la troisième partie, nous essaierons de formuler les concepts de guérison et de thérapeutique en référence à cet ordre.

Il nous semble tout à fait important de situer la place très spécifique qu'occupe le médecin, ce n'est qu'à cette condition que la médecine pourra passer à une étape ultérieure. Nous vivons, en effet, un temps de la médecine dont Michel Foucault a bien montré comment il s'est articulé autour des problèmes des fièvres essentielles (38). Il a été marqué par l'apparition de l'efficacité thérapeutique, d'avoir cru que "la part de Dieu" qui faisait intervenir la vie secrète du malade dans sa guérison, n'était que superstition, les médecins ont laissé se faire



ce transfert non sur "la part de l'homme" soit l'inconscient agissant au sein même du fait morbide et de la thérapeutique, mais sur le médicament. Michael Balint notait que le médecin peut constater que certains patients "offrent, pour ainsi dire, ou proposent diverses maladies , et qu'ils continuent à en offrir de nouvelles jusqu'à ce que survienne, entre eux et le médecin, un accord au terme duquel l'une de ces maladies est admise comme justifiée par les deux parties." ( 4 )

C'est en cela que ce travail peut se réclamer de la médecine, même s'il fait appel parfois à des champs éloignés du discours médical actuel. Car ce n'est qu'à prendre en compte le symbolique, en tant qu'il permet un repérage du désir et de la demande que les médecins pourront entendre leurs patients, que leurs plaintes s'originent dans le corps ou non.



PREMIERE PARTIE

SCHREBER

-----





## Chapitre I

### Rappels anamnétiques et théoriques à propos du président Schreber

-----

Faut-il justifier un retour à Schreber alors que son texte - certes depuis peu de temps accessible en Français - a été, depuis Freud, si souvent commenté ? Nous ne saurions en ce cas mieux faire que de citer Jean Clavreul (23) qui écrit à ce propos "l'identification se fait avec la démarche de celui, père symbolique, qui précède le sujet. C'est la nécessité d'un tel passage par la reprise de la démarche de l'autre qui explique et justifie la place occupée dans les travaux psychanalytiques par l'étude des textes freudiens, puisque c'est Freud qui a fait faire ses premiers pas à la démarche proprement psychanalytique. Dans une telle reprise, qui est une répétition, la marque de chacun se signale d'abord comme approfondissement de la trace laissée par l'autre. Mais



il y a plus, car le regard sur la répétition, en même temps qu'il révèle la Loi qui le conditionne, entraîne ce sentiment particulier, cet Unheimliche, décrit par Freud comme étant en rapport avec la vision de l'automate. le corollaire d'un tel sentiment, c'est l'obligation que se donne le Sujet de faire lui-même quelque chose d'inaugural, ce qui veut aussi bien dire créer, ou encore introduire un signifiant nouveau: ce qui est à proprement parler assumer une fonction paternelle." Citation dont la longueur se justifie parce qu'elle introduit aussi bien à ce retour à Schreber qu'à ce à quoi Schreber se trouvait lui-même confronté, c'est ce que nous essaierons de montrer.

Nous allons brièvement résumer la vie du président Schreber renvoyant pour plus de détails aux articles de P.C Racamier et J. Chasseguet-Smirgel (II7), de FR. Croufer ( 27 et 28 ), d'Octave Mannoni (IO3 et IO4), et de Maud Mannoni (IO2 ). Les sources de renseignements en dehors du texte des mémoires d'un névropathe étant notamment les travaux de W. Niederland qui, le premier, a étudié les ouvrages du père de Schreber, ainsi que ceux de Franz Baumeyer, qui, de 1946 à 1949 fut médecin-chef à l'hôpital d'Arnsdorf près de Dresde et retrouva le dossier de Schreber datant de son hospitalisation à l'asile de Sonnenstein. Des renseignements ont été également recueillis en 1934-1935 par Alfons Ritter auprès de Anna Jung, sœur aînée du président Schreber (a)

Schreber Daniel Paul né en 1842, il est le troisième d'

(a) Renseignements qui figurent dans sa thèse intitulée Schreber Das Bildungssystem eines Arztes (Erfurt 1935)



une fratrie qui composera cinq enfants: 3 filles et 2 garçons, l'ainé Daniel Gustave se suicidera en 1877. Son père est un médecin célèbre, Daniel Gottliebs Moritz, on peut retenir de son oeuvre une conception extrêmement coercitive de l'éducation, voire même proche de la torture. Sa mère, née Pauline Haase, semble avoir été une collaboratrice active de son mari. Une étude anonyme parue dans la revue Scilicet (135) comporte la reconstitution d'un arbre généalogique de la famille Schreber composée de penseurs (naturalistes, juristes, médecin...). Tous les hommes portant le prénom de Daniel depuis quatre générations.

En 1878, il épouse Sabine Behr de 15 ans plus jeune que lui, durant les fiançailles, il présente un épisode hypochondriaque non délirant. En décembre 1884, à la suite de sa candidature malheureuse au Reichstag (comme représentant du parti libéral contre le parti réactionnaire de Bismarck), il est hospitalisé dans la clinique du Professeur Flechsig à Leipzig pour un état hypochondriaque. Il en sort en 1885 apparemment guéri. Les certificats concernant cette première hospitalisation notent "Le 6 Avril, le malade exprime le désir d'être photographié 6 fois, et ce pour des raisons inconnues." A sa sortie, "il s'imagine qu'il a perdu trente ou quarante livres. En fait il a gagné deux kilogs. Il se plaint d'avoir été trompé exprès sur son poids."

Il passe ensuite huit années où il sera comblé d'honneurs mais déçu plusieurs fois dans son souhait de "voir leur union bénie par la venue d'un enfant"

En Octobre 1893, il prend ses fonctions de président de la Haute Cour du royaume de Saxe.





En Novembre 1893, le lendemain de sa consultation avec le Professeur Flechsig, il est admis dans la clinique de celui-ci pour des idées hypochondriaques. Il tombe dans des états d'agitation et de "stupeur hallucinatoire" et délire.

En Juillet 1894, il est transféré à l'hôpital de Sonnenstein (Dr Weber), Après un bref séjour, à la clinique du Docteur Pierson.

En Juillet 1902, par jugement de la cour de Dresde, il retrouve sa liberté, quitte l'hôpital en Décembre, publie ses mémoires en 1903. Jusqu'en 1907, il vivra avec sa mère et sera membre actif d'un club d'échec.

En 1907, sa mère meurt et son épouse diabétique tombe gravement malade. Il est rehospitalisé à Dösen en 1907 et jusqu'à sa mort en 1911. Les certificats notent "Attitude posturale rigide, retraits, hallucinations, hypochondrie de mort et de décomposition, refus d'aller aux toilettes." Il meurt le 14 Avril 1911, toujours interné.

La même année, Freud publie ses "Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa." ( 47 )

Freud met particulièrement l'accent dans son texte sur l'explosion de libido homosexuelle - à propos de laquelle il remarque que nous ne pouvons deviner pourquoi elle survient précisément alors (entre le moment où il fut nommé et celui où il s'installe à Dresde) - et sur le transfert, il écrit en effet "Je puis me figurer qu'une hypothèse d'après laquelle un sentiment de sympathie éprouvé pour son médecin par un homme, éclate, renforce, huit ans plus tard, et occasionne un si





grave trouble psychique, cette hypothèse, dis-je, puisse sembler hasardeuse(...) Le sentiment de sympathie éprouvé pour le médecin peut très bien être dû à un processus de "transfert" (...) En termes plus concrets, le médecin ayant rappelé d'une manière quelconque son frère ou son père au malade, celui-ci a retrouvé dans le médecin son frère ou son père et alors il n'y a plus rien de surprenant à ce que dans certaines circonstances, la nostalgie de cette personne substituée se réveille et exerce une action d'une violence que seule son origine et son importance originelle permettent d'expliquer." (p.294-295. Cinq psychanalyses)

Pour ce qui est du diagnostic, nous sommes tout à fait en accord avec ce qu'écrivait Freud à propos de Schreber "... Les phénomènes paranoïaques et schizophréniques peuvent se combiner dans toutes les proportions possibles, de telle sorte qu'un tableau clinique tel que celui offert par Schreber en résulte, tableau clinique qui mérite le nom de démence paranoïaque". Cinq psychanalyses. p.320

On peut noter que P.C Racamier et J.Chasseguet-Smirgel admettent qu'à partir d'un état de type mélancolique, le malade a esquissé une position paranoïaque à laquelle il n'a pu se tenir, entraîné qu'il fut plus loin dans la voie de la désorganisation psychotique, vers une position paraphrénique sévère."



## Chapitre II

### Le Président D.P Schreber et le Professeur Flechsig

-----

Nous allons centrer plus particulièrement notre travail, sur la rencontre du Président Schreber et du Professeur Flechsig. Il semble effectivement tout à fait plausible de soutenir l'hypothèse que Flechsig ait joué un rôle majeur dans la décompensation délirante de Schreber.

En faveur de cette thèse, on peut d'emblée citer la brusque aggravation des symptômes de Schreber, après sa rencontre avec Flechsig et leur passage à un registre délirant; la place prédominante tenue par le professeur Flechsig comme persécuteur principal dans ce délire plaide également en cette faveur.

P.C Racamier et J. Chasseguet-Smirgel, dans leur article de la Revue Française de Psychanalyse consacrée à la paranoïa constatent "... qu'on a peu envisagé le rôle personnel du psychiatre de Schreber



dans l'évolution de ses troubles (Carr,seulement,a remarqué que Schreber pouvait en vouloir à Flechsig de l'admiration que Madame Schreber, qui avait même placé son portrait sur son bureau luiportait .)En effet, n'est pas pris pour persécuteur le médecin qui veut.On ne sait pas exactement ce qui dans l'attitude de Flechsig activa le délire,et dans celle de Weber favorisa la rémission sociale."

Ce qu'il est intéressant de constater,c'est que les deux auteurs qui situent le rôle de Flechsig comme déterminant dans la décompensation délirante de Schreber,Octave et Maud Mannoni,sont précisément deux auteurs qui,s'ils sont analystes,ne sont pas médecins.Tout à fait comme si,dans la position médicale elle-même,il y avait un facteur de méconnaissance,une espèce d'impossibilité ou au moins de difficulté à pouvoir situer le médecin comme partie prenante dans les causes de la maladie (exception étant faite bien sur des causes médicamenteuses relativement situables.)

Par contre,nous avons déjà vu,que Freud avait d'emblée situer l'importance du transfert à Flechsig,nous avons vu aussi qu'il reconnaissait explicitement ne pas avoir tiré toutes les conclusions de ce qu'il ne faisait qu'indiquer.Il nous paraît soutenable de formuler,à ce propos,trois hypothèses (de degré de fragilité croissant) La première,c'est que Freud ne savait pas si Shreber était mort comme le montre l'introduction de son texte,ou assez curieusement il reprend les termes mêmes que Schreber adressait à Flechsig pour justifier la publication de son ouvrage,termes qu'il reprend à propos de son texte à lui pour le cas où Schreber le lirait.(N'oubliez pas que Freud se trouvait confronté à une problématique,qui





n'est pas sans points communs avec celle de Schreber puisque, lui aussi, se situait à l'origine d'une nouvelle lignée, celle des analystes.) La seconde hypothèse est que Flechsig, lui, aurait sûrement lu un texte psychiatrique parlant de lui et qu'il n'était sans doute pas question pour Freud de faire son analyse sauvage. La troisième hypothèse, la plus fragile, et qui de ce fait justifie d'autant plus de se confronter au jugement d'autrui, est la proximité de consonnance entre Flechsig, Fliess, en qui Octave Mannoni a désigné l'analyste de Freud, Fleischl, son ami mort cocaïnomanie, à propos duquel il note dans la Science des Rêves(42) qu'il l'avait fâché avec un de ses amis en répétant inutilement "des paroles dites par l'un sur le compte de l'autre"(p.411), et enfin l'homologie avec Fläche, la paume de la main et par là, le souvenir des paumes frottées par la mère, les fragments d'épiderme noirâtres, le retour à la terre et la mort (Science des Rêves, p.182)

Proximité signifiante qui vient peut-être rendre compte de méconnaissances possibles à propos de Flechsig.

Ces quelques éléments étant précisés, nous allons nous intéresser à la première rencontre de Schreber et de Flechsig, ainsi qu'à la deuxième rencontre et à ce qui la motiva.

Il écrit à propos de sa première maladie, qu'elle se déroula sans qu'il y ait d'épisode touchant au registre du surnaturel, il mentionne son impression favorable devant les méthodes thérapeutiques du Professeur Flechsig, mais il lui adresse cependant deux reproches. Le premier, étant d'avoir eu recours "à de pieux mensonges sans reconnaître, l'être d'esprit élevé "qu'il était" doué d'une intelligence et d'une





perspicacité exceptionnelle"(Flechs sig avait en effet attribué sa maladie à une simple intoxication au bromure.) L'autre reproche, était d'avoir retardé la guérison des certaines de ses idées hypocondriaques d'amaigrissement en l'empêchant de se servir seul de la balance de la clinique. Il reconnaît cependant ne pouvoir espérer du directeur d'une aussi importante maison de repos "qu'il approfondisse la conformation mentale d'un seul d'entre eux de façon toute spéciale."

(M.N p.45); il fait état de sentiments de reconnaissance très vifs à l'égard du Professeur Flechs sig, qu'il lui exprima lors d'une visite, et par des honoraires, à son avis, "équitable", il écrit encore, "pour un peu la reconnaissance de ma femme allait être plus fervente encore, elle révérait en effet dans la personne du Professeur Flechs sig celui qui lui avait rendu son mari, ce qui fit que pendant des années, elle garda sur sa table de travail le portrait du Professeur."

Dans son texte intitulé, Président Schreber, Professeur Flechs sig (103), Octave Mannoni émet l'hypothèse que Schreber aurait aspiré à une reconnaissance par Flechs sig, dont il aurait été privé lors de sa première hospitalisation, et qu'il s'était "consciemment ou non, arrangé pour retrouver Flechs sig après ce prestigieux avancement, avec l'espoir d'être enfin reconnu à sa vraie valeur."

Et effectivement, la promotion d'Octobre 1893, qui fit de Schreber le Président de la Haute Cour du Royaume de Saxe, était prestigieuse, il est à souligner qu'Octave Mannoni note qu'on ne pouvait pas la solliciter. Nous insisterons sur l'aspect éminemment paternel de cette position, sans comparaison avec celles qu'il avait occupées jusque là, comme l'a bien situé Ilse Barande"...un Schreber président et soli-



taire, verbe suprême d'une cour de justice, c'est-à-dire sans recours." Entre Juin 1893, date de sa nomination, et sa prise de fonction en Octobre, il y a la survenue de ce rêve que sa maladie de nerfs recommençait, à propos duquel Freud note que peut-être ce rêve "...exprimait il en somme cette nostalgie: "je voudrais revoir Flechsig" "(Cinq Psychanalyses, p.291)

A la même époque, surgit l'idée, un matin au réveil, que "ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement". Citons encore une fois Freud à propos de ce rêve et de cette idée hypnopompique "Schreber rapporte à la file ces rêves et ce fantasme; si à notre tour, nous le rapprochons quant à leur contenu, nous pouvons en déduire que le souvenir de la maladie éveilla aussi celui du médecin et que l'attitude féminine manifestée dans le fantasme se rapportait dès l'origine au médecin."

Le premier Octobre 1893, Schreber entre dans ses fonctions de Président de chambre à la cour d'appel de Dresde. Il a à affronter un travail particulièrement lourd. Il commence à prendre du bromure de soude, les premières insomnies importantes se situent à la fin du mois d'Octobre et au début du mois de Novembre. A la même époque, il entend des craquements dans les murs, qui le réveillent chaque fois qu'il est sur le point de s'endormir. Sa maladie prend rapidement un caractère menaçant, le 8 ou 9 Novembre, il prend un congé de huit jours pour aller consulter le professeur Flechsig. Il passe la nuit du dimanche au lundi à Chemnitz chez son beau-frère K. Il ressent ce soir là, un malaise cardiaque très intense. Le lendemain, ils se rendent à la clinique universitaire du professeur Flechsig, qu'un télégramme avait averti de leur visite. Mais laissons la parole à Schreber pour



ce qui concerne la consultation elle même:

"Il s'en suivit un long entretien en cours duquel, je ne puis le dire autrement, le Professeur Flechsig fit montre d'une éloquence tout-à-fait remarquable, qui ne laissa pas de me faire une impression profonde. Il parla des progrès que la psychiatrie avait accompli depuis le temps de ma première maladie, de somnifères de découverte récente, ~~etc?~~ et me donna l'espoir que sous l'effet d'un copieux sommeil d'une seule traite, et qui autant que possible devrait durer de trois heures de l'après-midi au jour suivant, toute la maladie" (à la fin de cette phrase, le verbe manque. J. Lacan le souligne (Ecrits p.545 "d'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose") "En suite de quoi, mon humeur se rétablit, d'autant plus que mes nerfs avaient pu se trouver fortifiés par ce long voyage dans l'air frais du matin (...). Mon coucher (dans la maison de ma mère) eut lieu non pas naturellement dès trois heures, mais fut retardé (conformément à ~~ma~~ prescription ~~se~~crète que ma femme avait reçue) jusqu'à neuf heures. Mais immédiatement avant d'aller dormir, des symptômes plus inquiétants surgirent. Par malheur, le lit d'avoir été trop longtemps aéré, était trop froid, de sorte que tout de suite un violent frisson me saisit, et que ce fut déjà dans une grande agitation que je pris le somnifère. Ce somnifère manqua donc presque tout son effet, de sorte que ma femme, après une ou quelques heures, dut me donner l'hydrate de chloral qui avait été gardé tout prêt en réserve. Malgré cela, je passais la nuit presque sans sommeil, et pendant cette même nuit, je quittai déjà une fois mon lit pour tenter de me suicider au moyen d'une serviette ou de quelque autre expédient semblable, ce dont





ma femme, réveillée sur ces entrefaites m'empêcha. Le lendemain matin, un grave effondrement nerveux prit place; le sang avait reflué de toutes les extrémités vers le coeur, mon humeur s'était assombrie à l'extrême, et le Professeur Flechsig qu'on avait envoyé chercher dès le matin tôt, considéra que mon placement en sa maison de santé s'imposait, donc je partis tout de suite, cette fois en sa compagnie, dans la voiture de place." (p.48-49)





### Chapitre III

Le transfert dans la théorie freudienne,  
en dehors de l'analyse et chez le psychotique

-----

Le transfert est un concept psychanalytique majeur, Freud pouvait en effet écrire à Groddeck "celui qui reconnaît que transfert et résistance sont les axes du traitement, celui-là, que voulez-vous, appartient irrémissiblement à la horde sauvage" (64 )

Le terme de transfert est précocément apparu dans la théorie freudienne, il est présent dès 1895, dans les Etudes sur l'hystérie (41 )

Freud remarque "c'est là un fait constant dans certaines analyses. Le transfert au médecin se réalise par une fausse association." (p.245)

Il prend l'exemple d'une patiente chez qui un certain symptôme hystérique provenait d'un désir, éprouvé jadis, et rejeté aussitôt dans l'inconscient, de voir l'homme avec qui elle conversait, la serrer dans ses bras et lui soustraire un baiser. A la fin d'une séance, un désir semblable surgit par rapport à Freud, à la grande épouvante de la patiente. Le contenu du désir était donc devenu conscient, sans être



accompagné du souvenir des circonstances permettant de le se tuer dans le passé. Le désir actuel se retrouvant rattaché à la personne de Freud ainsi passé au premier plan des préoccupations de la malade. Freud qualifie ce rattachement de mésalliance - mésalliance à laquelle il donne le nom de faux rapport - l'affect qui entre en jeu étant identique à celui qui avait jadis incité sa patiente à repousser un désir interdit. Cet exemple originel du transfert (avec la grossesse d'Anna O.) reconnu, nous permet de souligner qu'il a été forgé à partir de la pratique analytique, pour la névrose, en relation étroite avec la dimension du désir. Ce qui nous avertit de procéder avec prudence pour étendre cette notion de transfert à d'autres pratiques que la psychanalyse et à d'autres structures que la névrose. A nous donc de le situer dans la théorie analytique, puis de voir dans quelle mesure il est applicable à Schreber.

A la fin de sa vie, Freud, in 1938, dans l'Abrégé de psychanalyse, donnait cette définition du transfert: "...l'analysé considère son analyste comme le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son passé infantile, et c'est pourquoi il lui voue des sentiments et manifeste des réactions certainement destinées au modèle primitif" (p.42) Dans l'article, Rémémoration, Répétition et Elaboration de 1914 (43), Freud sépare le transfert de la mémorisation. Le patient n'ayant aucun souvenir de ce qu'il a oublié et refoulé et ne faisant que le traduire en acte, sans savoir évidemment qu'il s'agit d'une répétition. Le transfert n'étant lui-même, qu'un fragment de répétition et que la répétition est le transfert du passé oublié non seulement à la personne du médecin mais aussi à tous les autres domaines de la situation présente.



Freud insiste, dans la Technique Psychanalytique, sur le fait que le transfert n'est pas propre à l'analyse, il constate que dans des établissements où les nerveux sont traités par d'autres méthodes, on observe parfois les transferts les plus étranges et les plus exaltés, pouvant aller jusqu'à la sujétion la plus complète et ayant un caractère érotique incontestable.

Pour J. Clavreul ( 22 ) se référant au jeu du Fort-Da, de même que la bobine n'a besoin d'une quelconque ressemblance avec la mère, le support transférentiel est aussi indifférent que le terme algébrique choisi arbitrairement pour représenter l'inconnu d'un problème à résoudre. Le transfert peut donc être repéré dans une multitude de situations sans rapport avec l'analyse. Lacan, ayant souligné, que la place permettant au transfert d'apparaître était celle d'un "sujet supposé savoir". La difficulté majeure va se poser à propos de l'adéquation du terme de transfert à la psychose. Effectivement, Freud, dans l'Introduction à la psychanalyse ( 53 ) s'interrogeant sur le fait que les malades paranoïaques, mélancoliques, déments précoces, restent réfractaires au traitement psychanalytique, conclut que "l'observation montre que les malades atteints de névrose narcissique ne possèdent pas la faculté de transfert ou n'en présentent que des restes insignifiants. Ils repoussent le médecin non avec hostilité, mais avec indifférence. C'est pourquoi, ils ne sont pas accessibles à son influence, tout ce qu'il dit les laissent froids, ne les impressionne en aucune façon, aussi ce mécanisme de la guérison, si efficace chez les autres et, qui consiste à ranimer le conflit pathogène et à surmonter la





résistance opposée par le refoulement, ne se laisse-t-il pas établir chez eux." (p.424-425) J. Clavreul ( 22 ) souligne, lui aussi, que c'est cette difficulté qui a justifié l'introduction par Freud du concept de narcissisme. Ce qui ne veut pas dire que le lien du psychotique à son médecin soit négligeable, pouvant même être dramatiquement intense.

"Mais ceci n'est pas le transfert, puisqu'il est constitué d'un savoir délirant sur la position de l'autre au lieu exact où devrait se poser la question sur ce qu'est l'autre et son désir, et sur cet "objet a " sans lequel il n'est pas de désir possible. C'est autour du complexe de castration que quelque chose ne se fait pas pour le psychotique, épargnant à celui-ci le sacrifice de l'objet du désir, et lui évitant en même temps la reconnaissance de la place des signifiants parentaux (le nom du père)"

Par contre, pour Laplanche et Pontalis ( 92 ) "...on admet aujourd'hui que dans les psychonévroses, l'absence apparente de transfert n'est le plus souvent qu'un des aspects du mode de transfert - qui peut être intense - propre aux psychotiques."

Herbert A. Rosenfeld, dans un article intitulé "Manifestations transférentielles et analyse du transfert d'un patient atteint de schizophrénie catatonique aiguë" ( 126 ), analyse longuement la question du transfert chez les psychotiques et notamment chez les schizophréniques. Pour lui, il s'agit non pas d'une absence de transfert mais d'une difficulté à reconnaître et à interpréter les manifestations transférentielles schizophréniques. Il rappelle que Freud et Abraham indiquaient que les schizophréniques étaient incapables d'établir un trans-





fert du fait de leur régression du stade autoérotique où il n'y a pas encore conscience d'un objet. Il remarque cependant que pour Freud, dans Le Moi et le Ca ( 5I ) "A l'origine, dans la phase orale primitive de l'individu, l'investissement d'un objet et l'identification à l'objet sont sans aucun doute indiscernables l'un de l'autre."

Rosenfeld cite les travaux de Nuberg (1920), d'O'Malley (1923), de Barakas (1924), de Federn (1943), de Rosen (1946, 1947, 1950), concluant à des manifestations transférentielles positives et négatives chez les schizophrènes. Il souligne que Mélanie Klein a apporté des preuves de ce que le nourrisson développe dès la naissance des relations d'objet, à la fois, avec des objets externes et, à la suite d'introjection avec des objets internes. Mélanie Klein a reconnu l'importance de l'autoérotisme et du narcissisme mais elle a beaucoup ajouté à la compréhension de ces phénomènes par son hypothèse que ces derniers comportent l'amour de l'objet internalisé. D.W. Winnicott, dans un article de 1954 "Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique" note que "dans la mesure où le malade arégressé (...) le divan c'est l'analyste, les coussins sont les seins, l'analyste est la mère à une certaine période du passé."

Il nous semble que le transfert dans la névrose et dans la psychose, ne peuvent être ramenés à des processus du même ordre. Nous reprendrons volontiers ce que écrit F. Perrier dans l'article "La psychanalyse entre le psychotique et son thérapeute" "...comme Freud l'a défini sans jamais se dédire, le psychotique ne fait pas de transfert. Nous dirons, plutôt pour notre part, qu'il est en un sujet, une absence d'



aptitude à jouer de sa question dans le registre du transfert qui appelle le diagnostic de psychose(...)Qu'on ne lise pas dans ce qui est ici avancé, que l'aliéné n'est pas capable de relations affectives, de sentiments, d'émotions, ect...il y excelle à sa manière. Mais ceci n'a pour nous que peu à voir avec ce qui spécifie le transfert comme modèle privilégié par Freud de ce qui est structure même du désir inconscient. Il n'est du désir que sur fond de processus transférentiel, et, à notre sens, la psychose ne nous interroge qu'en tant qu'elle est être et acte du sujet perdu parce que non sujet au désir."

Pour conclure, nous rappèlerons avec J. Clavreul ( 22 ), que le père est celui dont la présence souligne que l'essentiel de ce qui fait l'homme ne peut se saisir dans un rapport direct de l'enfant à la mère si l'ombre du père ne se profilait pas derrière elle. "Si le transfert renvoie toujours au père, c'est pour la raison que la présence de l'analyste, quel que soit son sexe, est porteur du même rappel; c'est-à-dire de la même obligation pour le sujet de ne pas se satisfaire d'un rapport direct à l'Autre, régi par la seule perspective d'obtenir de lui une satisfaction des besoins vitaux."

Point de vue qui est repris par Micheline et Eugène Enriquez dans leur article intitulé "Le psychanalyste et son institution".

Guy Rosolato (127) suggère "...d'envisager le transfert psychanalytique, ses aléas et ses modalités, comme l'exercice d'un schéma généalogique, selon le profil psychopathologique en cause, visant l'image centrale du Père, qu'il y ait ou non possibilité d'en aborder la Mort et le deuil - la loi conséquente, donc, un transfert qui s'organise



d'après ce que nous avons dit de la patrilinéarité,quelque soit le sexe, en fonction du Père."<sup>C</sup> Cette citation est tirée de l'article de 1967, Trois générations d'hommes dans le mythe religieux et la généalogie, nous aurons l'occasion de revenir à lui plusieurs fois au cours de ce travail et il nous a été un guide précieux pour la rédaction de ce travail en son entier.

Nous allons limiter à ces quelques pages nos réflexions sur le transfert qui n'ont pas la prétention d'être exhaustives; nous voulions simplement mettre en avant trois points: La présence du transfert à des situations autres qu'analytiques, la spécificité du transfert psychotique, enfin la place centrale du père dans le transfert. (a)

Le lecteur pourra éventuellement trouver des éléments d'information plus nombreux, dans l'article de Daniel Lagache, de la Revue Française de psychanalyse - remarquable à beaucoup d'égards, mais, un peu ancien, puisque datant de 1952, article intitulé Le problème du transfert -

- (a) Le transfert et son maniement sont capitaux pour toute approche de la psychose. Lacan concluait son article de 1959 "... cette question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, qui introduit, on le voit, la conception à se former de la manoeuvre, dans ce traitement, du transfert." (87)





## Chapitre IV

### Le "meurtre d'âme" : une tentative d'interprétation

-----

Les mémoires d'un névropathe - si l'on conserve le titre de la tradition psychanalytique française - ou plutôt Les gestes et mémorables opinions d'un grand malade des nerfs (a) ont provoqués une multitude d'articles et d'interprétations. Travaux qui semblaient d'ailleurs suggérés par Freud lui-même, qui écrivait dans l'appendice qui termine l'article sur le président Schreber "...je me suis volontairement borné à un minimum d'interprétations, et je reste, par suite, convaincu que tout lecteur familier avec la psychanalyse en aura saisi, d'après le matériel que j'ai exposé, plus que je n'en ai expressément dit, et qu'il ne lui sera pas difficile de rassembler les fils épars (b) des conclusions que je ne fais qu'indiquer."

(a) Traduction plus littérale suggérée par Paul Duquenne et Nicole Sels, les traducteurs de l'oeuvre en Français.

(b) Souligné par nous.





Nous n'énumérerons pas ces différents travaux renvoyant à l'article de P.C Racamier et J.Chasseguet-Smirgel, intitulé: La révision du cas Schreber: revue qui en comporte la rubrique presque complète. Racamier et Chasseguet-Smirgel constatent que les auteurs "se partagent, les uns pour suivre une voie oedipienne, les autres préoedipiennes."

Nous nous contenterons de nous arrêter assez longuement sur les travaux d'Ida Macalpine et de Richard Hunter (a). Cette étude se justifie, car il s'agit d'un des travaux les plus importants et les plus cohérents consacrés à Schreber avec le séminaire que J.Lacan lui consacra en 1955-1956.

Dans ce travail, les auteurs mettent en avant une interprétation de Schreber en termes préoedipiens qui va donc s'opposer à ce que nous allons pour notre part, essayer d'avancer en centrant la problématique de Schreber sur l'Oedipe. Il en résultera, bien sûr, un effet de contraste mais aussi de paradoxaux recoupements.

Des thèses d'Ida Macalpine de Richard Hunter, nous retiendrons:

- Leur critique de l'explication de la psychose par la répression d'une pulsion homosexuelle.

- Le rejet de toute référence à l'Oedipe, remplacé par un fantasme de procréation primitif qui constituerait donc le fait primaire. Ainsi <sup>dans</sup> les craquements des murs dont parle Schreber et qu'il impute initialement à une souris (à la page 47 de ses mémoires), ces auteurs reconnaissent le symbolisme de l'accouchement, qu'ils retrouvent aussi dans les symptômes hypocondraïques qu'ils tiennent pour

(a) Il existe une traduction française par P.Ruimy (Strasbourg, 1969, dactylographiée) de leur introduction à la version anglaise des mémoires d'un névropathe (London, Dawson, 1955)



liés à ces fantasmes.

- L'accent mis sur le rôle du Professeur Flechsig et notamment sur ses paroles à propos de la cure de sommeil, dans lesquels, Madame Macalpine, voit suggérer des thèmes de grossesse en s'appuyant sur le terme allemand ausgiebig (a) (q'elle sollicite beaucoup en l'occasion) et sur l'effet attendu du traitement désigné en anglais par le verbe to deliver. (or J.Lacan fait remarquer que le terme to deliver, présent dans l'édition anglaise est en fait absent dans la phrase allemande, oublié par l'auteur ou le typographe mais rajouté par les traducteurs.)

- Leur désignation du soleil, comme objet à la fois masculin et féminin, (fait noté par Abraham dès 1913). Schreber se réfèrent d'ailleurs au soleil comme à "l'oeil de Dieu", symbole ambisexual pour Rank et Abraham. On peut rapprocher cette notion concernant le soleil de ce que ces auteurs avancent dans un autre travail où ils reprennent l'article de Freud intitulé une névrose démoniaque au XVII<sup>e</sup> siècle (45 ). Ils y avancent que le diable n'est pas un substitut du père comme Freud l'avait écrit, mais ni homme, ni femme, il est l'un et l'autre à la fois car d'origine présexuelle et préphallique, il symbolise et représente la procréation dont le désir se trouve chez le garçon et chez la fille antérieur au complexe de castration et au problème oedipien.

Nacht et Racamier écrivaient dans La théorie psychanalytique du délire (109) à propos de l'analyse que Macalpine et Hunter donnaient du cas

(a) ausgiebig : abondant. Flechsig promet à son patient un sommeil abondant.



Schreber: "Rien d'Oedipien n'est vécu dans cette position tout à fait archaïque, rien de passif non plus puisqu'il s'agit de création. Par contre, à travers laprocréation, la naissance et la renaissance, c'est l'identité sexuelle du sujet qui se trouve mis en cause; c'est son existence même qui vacille." (a)

Nous allons tenter, et d'évaluer le rôle possiblement joué par Flechsig dans la décompensation délirante de Schreber, et tenter de la situer en référence à une perspective oedipienne. On peut en tout cas constater que Schreber décrit le plus souvent Flechsig pris dans des relations duelles de rivalité, se formulant en termes de prestance ou d'humiliation. C'est ainsi que l'on peut noter au fil des pages:

"... Certains membres de la famille Schreber prenaient depuis peu le pas" (sur les ancêtres des Flechsig)

"C'était l'idée que - en raison du conflit entre le Professeur Flechsig et moi-même - l'hégémonie qui appartenait de droit au peuple élu de Dieu ne pourrait être laissée au peuple allemand." (p. 81)

"C'est ainsi que plusieurs fois, j'entends dire que le Professeur Flechsig allait être mis à mon service; sous les espèces d'une femme de journée "baclée à la six-quatre-deux" en expiation des injustices qu'il avait commises à mon égard." (p. 99)

Il peut s'agir dans ces affrontements, soit de Schreber et de Flechsig, soit de Flechsig et un autre personnage, notamment le gardien-chef de la clinique, que les voix lui avaient indiqué être Von W., un de ses

(a) Une telle perspective amène Ida Macalpine et Richard Hunter à traduire le mot Entmannung (emasculatation) non pas par le mot emasculatation jusque là utilisé en anglais mais par unmaning.





voisins qui l'auraient accusé d'onanisme; lors d'une enquête ouverte par l'Etat à son sujet: "...malgré les liens de réciprocité qui rapprochaient les deux âmes - celle de Flechsig et celle de Von W. - contre la toute puissance de Dieu, l'infatuation professorale du premier et la morgue aristocratique du second les écoeureraient tour à tour l'un de l'autre. L'âme Von W. ne revait qu' "ordre de la Maison Von W. et primogéniture" (...); elle déchirait parfois à belles dents l'âme de l'antipathique professeur Flechsig, dont elle ne pouvait supporter les opinions national libérales. Celle-ci à son tour, tout imbue de sa soi-disant supériorité intellectuelle, se croyait en droit de considérer avec un certain mépris l'âme Von W. (p.102-103)

Ailleurs encore, Schreber écrit "...un neurologue viennois, juif baptisé et slavophile (...) en sa qualité de neurologue, il semblait être investi, tout comme le professeur Flechsig l'était pour l'Allemagne, l'Angleterre et l'Amérique (...) des fonctions de curateur des intérêts de Dieu pour une autre province divine (...), d'où il s'ensuivit pendant quelques temps une lutte pour l'hégémonie, lutte née de sa rivalité avec le Professeur Flechsig." (p.56)

Ces éléments permettent de formuler l'hypothèse que Flechsig ait méconnu un élément, et un élément fondamental dans ce qui motivait Schreber à venir le consulter. Pour repérer ces éléments, nous avons plusieurs indications précises. La première, celle de Freud lui-même, qui a désigné le transfert de Schreber à Flechsig; il écrit à ce propos "Pour Schreber, "Flechsig" et Dieu appartenaient à une même classe. (...) si le persécuteur Flechsig fut en son temps, un être aimé, alors





Dieu ne serait lui-même que le retour d'un autre être également aimé mais sans doute plus important (...) cette autre personne ne saurait être que le père de Schreber. Il s'ensuit que Flechsig n'en est que plus nettement réduit au rôle du frère, du frère aîné que Schreber, espérons le, dut avoir" (p.296-297) "après la mort prématurée de son père, son frère aîné aurait pris la place de celui-ci" (p.300)

Donc transfert, et transfert en relation avec le père comme nous l'avons déjà souligné dans le chapitre 3.

Une autre indication précieuse correspond à ce que Schreber désigne sous le nom d'assassinat d'âme. Ce terme est présent dès la lettre ouverte au Professeur Flechsig et se retrouve dans toute l'œuvre.

La définition en reste toujours très vague, vague qui est accentuée encore par la censure qui nous prive souvent du texte, lorsqu'il essaye de rattacher l'assassinat d'âme à des événements concernant certains autres membres de sa famille. Il semble cependant, que Flechsig puisse en être tenu pour responsable (mais Schreber n'est pas certain que cette responsabilité morale incombe à un individu spécifié). Et Schreber note même depuis quelques temps qu'"on" voudrait le faire passer à ses propres yeux pour celui qui a commis le meurtre d'âme.

Ce meurtre d'âme semble avoir des rapports avec l'hypnose, une personne prenant possession de l'âme d'une autre personne, lui prenant sa substance de vie et gagnait ainsi une sorte d'immortalité, ~~à la frustration~~ de toute descendance possible. Freud pense que "L'allusion à un forfait que recouvre la formation substitutive de l'assassinat d'âme y constitue une allusion plus que transparente (à la castration)" p.302 Schreber nous renvoie au Faust de Goethe, au Manfred de Byron et au



Freischutz de Weber; dans une note précédente, il précisait que "le nom d'Ariman se rencontre d'ailleurs aussi dans le Manfred de Lord Byron, précisément en relation avec un meurtre d'âme". Or Freud remarque dans ce drame, l'on ne peut que en vain chercher le terme d'assassinat d'âme, mais l'essence et le ~~secret~~ du drame résident en un inceste entre frère et soeur. En note (p.293), il rapproche l'intrigue de Manfred des possibles relations incestueuses entre Byron et sa demi-soeur; il insiste sur Caïn l'autre drame de Byron, qui se passe dans la famille primitive, là où l'inceste entre frère et soeur ne pouvait encore soulever aucune objection. Freud conclut: "ici notre fil (a) nous laisse court". Nous allons essayer de le suivre un peu plus loin cependant.

Schreber note à propos des trois oeuvres dont il a donné la référence que "D'ordinaire, le rôle principal est accordé au diable, qui persuade un humain de faire acte signé d'une goutte de sang et de vendre son ame contre la promesse de quelque avantage terrestre, sans qu'à vrai dire on voit très clairement ce que le diable irait faire de l'âme ainsi captée, sauf à admettre que de torturer une âme, comme but en soi, ne lui procurât des jouissances toutes spéciales."

Or Freud, dans Une névrose démoniaque au XVIIe siècle (45) à propos du pacte avec le diable du peintre Christophe Haitzmann ainsi rédigé "Je m'engage par écrit à ce Satan, promettant d'être son propre fils et dans neuf ans de lui appartenir corps et âme", remarque que ce qu'il faut lire c'est que le diable s'engage pour neuf ans envers le

(a) souligné par nous



peintre à remplacer son père défunt; passé ce temps, le peintre sera à lui corps et âme. Plus loin, il note que "Le père serait par conséquent le modèle primitif et individuel aussi bien de Dieu que du Diable. Les religions porteraient alors l'empreinte ineffaçable de ce fait que le père ancestral, était « un être d'une méchanceté sans bornes, moins semblable à Dieu qu'au Diable ». Nous avons là, sans doute, une indication précieuse concernant la lecture à faire de ces pactes. Ce qui est surprenant, c'est que Freud ne fasse référence qu'au Manfred de Byron, alors même qu'il semble connaître très intimement le Faust de Goethe, qu'il cite à plusieurs reprises - mais à d'autres propos - dans l'article consacré à Schreber. Il ne parle pas du tout par contre, de Freischutz.

Surprenant aussi, le fait que, parmi les multiples travaux consacrés à Freud, nous n'ayons trouvé aucune analyse précise de ces oeuvres. Nous allons donc nous pencher plus attentivement sur le Faust de Goethe et le Freischutz de Weber. Nous nous limiterons au commentaire de Freud pour le Manfred de Byron, cette oeuvre n'étant pas traduite en français.

Henri Lichtenberger, dans son introduction à la traduction française de Faust, reconnaît dans cette tragédie, l'oeuvre maîtresse de Goethe. Il l'acheva en Janvier 1832, quelques semaines avant sa mort, mais elle avait commencé à prendre forme dans son imagination vers 1769. Goethe a donc travaillé à son Faust pendant plus de soixante ans. Il ne s'agit pas d'un personnage créé par Goethe de toute pièce, mais au contraire d'un personnage ayant un long passé, légendaire et historique,





lorsque Goethe s'en empare. Nous renvoyons au travail de Lichtenberger pour ce qui concerne ces éléments historiques et légendaires.

La pièce commence par un pari entre Mephistophéles et le Seigneur à propos de Faust.

" Mephistophéles

Vous le perdrez - que pariez vous ?

Si vous me donnez la permission

De l'entraîner doucement sur ma route.

Le Seigneur

Aussi longtemps qu'il vivra sur terre

Rien ne t'interdit d'essayer.

(...)

Mephistophéles

Si j'arrive à mes fins,

Vous me permettrez de chanter victoire à pleins

poumons"

Mais, si nous nous fions à l'indication de Freud, à propos des pactes avec le diable, contenue dans Une névrose démoniaque ..., le plus important est de situer la problématique de Faust à ce moment.

Lorsqu'il entre en scène, inquiet, il est en proie à un profond sentiment de déréliction dû à l'inanité de son savoir.

"Et me voici, pauvre fou,

Tout juste aussi avancé que naguère"

Il invoque l'Esprit de la Terre

L'Esprit

"Tu m'as puissamment attiré à toi,



A ma sphère tes lèvres ont longtemps sucé  
(...)

Faust

Hélas! je ne supporte pas ta vue!"

Cet esprit s'adressant à Faust, lui dit à son grand désespoir

"Tu ressembles à l'Esprit que tu conçois  
Pas à moi! (il disparaît)"

Et Faust de s'écrier:

"Donc, je ne puis prétendre m'égaliser à toi:  
Si j'ai possédé la force de t'attirer,  
Je n'ai pas eu celle de te retenir  
(...)

A ce que l'esprit conçoit de plus sublime,  
Vient s'accoler en masse pressée la matière  
étrangère"

Après une invocation de son père:

"La nature ne se laisse pas enlever son voile,  
Et ce qu'elle ne veut pas révéler à ton esprit  
Tu ne lui arracheras pas de force à l'aide de  
leviers et de vis.  
Toi, viel attirail dont jamais je n'usai.  
Tu n'es ici que parce que mon père usait de  
toi"

Il envisage la mort

"Salut, fiole non pareille,  
(...)

Extrait de toutes les subtiles forces de  
mort,



Montre toi favorable à ton maitre!

(...)

Viens donc à moi, sors de ta vieille gaine,

O coupe de pur cristal!

Voici bien des années que je t'oubliais!

Tu étincelais aux fêtes joyeuses de mes pères"

Il est interrompu dans son geste de mort par le coeur des anges annonçant le premier jour de Pâques:

"Choeur des anges

Christ est réssucité!

Paix au mortel

Q'étraignaient les misères

Funestes,

Perfides, héréditaires

Faust

Annoncez-vous déjà, sourdes cloches,

La première heure de la fête de Pâques?

O chœurs, chantez vous déjà la mélodie

consolatrice

Qui jadis, parmi les ténèbres du sépulcre

Sépulcre, jaillit des lèvres d'anges,

Annonciatrice d'une nouvelle alliance ? (a)

(...)

J'entends bien le message, mais la foi me

manque;



Le miracle est l'enfant chéri de la foi."

Nous aurons à revenir plus longuement sur l'alliance et les mythes religieux, mais soulignons d'emblée une des conséquences majeures de l'alliance qui est d'instaurer un ordre, une chronologie dans les générations. Citons encore une fois Faust à propos de l'alliance:

"Ils célèbrent la résurrection du Sauveur,

Car ils sont eux mêmes des ressuscités."

Précisons maintenant les conditions qui précèdent la rencontre avec Méphistophéles.

Nous sommes donc pendant les fêtes de Pâques, Faust et Wagner (son valet) se promenant dans la campagne. Un vieux paysan s'adresse à Faust, faisant directement référence au père et à la mort.

"Plus d'un se trouve en vie,

Que votre père arraché à la dernière minute

Aux chaudes fureurs de la fièvre,

Quant il mit un terme à l'épidémie.

A ce moment vous aussi, comme jeune homme,

Alliez dans chaque maison de malade,

On porta en terre bien des cadavres,

Mais vous vous êtes tirés de là sain et

sauf,

Après avoir subi mainte dure épreuve

A qui nous secourait, le Dieu secourable

vint en aide."

Ce discours fait apparemment une forte impression à Faust. Ses propos vont ensuite faire référence de manière assez précise à ce que la tra-





dition analytique désigne comme scène primitive.

"Oh si tu pouvais lire en moi

Et voir combien peu le père et le fils

Furent dignes de cette gloire!

Mon père fut un brave homme obscur,

Qui méditait sue la Nature et ses cercles  
sacrés

En toute loyauté, mais à sa façon,

Avec de chimériques efforts,

Qui, en compagnie d'adeptes,

S'enfermait dans sa cuisine noire

Et, suivant d'interminables recettes,

Y amalgamait les contraires.

Là, le lion rouge, audacieux prétendant,

Etait uni dans un bain tiède avec le Lys,

Puis tous deux, par un feu à flammes vives,

Etaient pourchassés d'une chambre nuptiale  
dans une autre.

Alors apparaissait, brillante de couleurs  
diaprées,

La jeune Reine dans la cornue:

La médecine était prête, les patients mouraient

Et nul ne demandait: qui fut guéri?

Ainsi, avec nos mixtures infernales,

Nous avons sévi dans ces vallées et ces  
montagnes



De façon pire encore que la peste.

J'ai moi même donné le poison à des

milliers:

Ils sont morts, et il me faut constater

Qu'on loue leurs audacieux assassins."

Wagner, dans sa réponse, essaye de le situer dans une suite de génération.

"Si comme jeune homme tu as honoré ton

père

Tu recueilles volontiers son héritage;

Si devenu homme mûr, tu fais progresser

la science,

Ton fils pourra atteindre des buts plus

élevés."

Faust alors exprime de la nostalgie devant la disparition du soleil

"Vois comme sous les feux du soleil

couchant

Ces chaumières ceintes de verdure

étincellent

(...)

Oh! Que n'ai je des ailes pour m'enlever

du sol

Et le poursuivre sans cesse en sa course!

(...)

S'il est dans les airs des Esprits

Et emmenez moi bien loin vers une vie

nouvelle et grande!

Que n'ai je du moins un manteau magique

Pour me porter en des contrées lointaines!



Je ne l'échangerais pas contre les vêtements les plus précieux,  
Fut-ce même contre un manteau royal"

Va alors apparaitre Méphistophéles sous la forme d'un barbet noir,  
un tourbillon de feu,marquant derrière lui son passage.Faust rentre  
chez lui avec le barbet.

Méphistophéles reprenait forme humaine refuse de se nommer (a),mais se  
définit comme

"Une partie de cette force  
Qui toujours veut le mal et toujours crée  
le bien.

(...)

Je suis l'esprit qui toujours nie!"(b)

Faust envisage un pacte avec le diable.

"L'enfer même a donc ses lois?  
Ceci me plait,on pourrait ainsi,Messieurs,  
conclure avec vous un pacte  
Et en toute sécurité."

Ce pacte,il va le signer après avoir évoqué son impossibilité à créer.

"Je voudrais pleurer des larmes amères  
A la vue du jour qui,en son cours,  
N'exaucera pas un seul de mes vœux,  
Qui entrave l'élan créateur de mon coeur  
ardent.

(...)

Puis,quand s'abaisse la nuit,il me faut

(a) Souligné par nous

(b) Nous aurons à revenir sur cette définition qui correspond à celle  
de l'instinct de mort freudien.





Avec angoisse m'allonger sur ma couche,  
Là de même, nul répit ne m'est accordé,  
Et des rêves désordonnés vont m'emplir d'  
épouvante!"

Maudite soit l'espérance, Maudite la foi  
Et maudite surtout la patience!"

Le chœur se met alors à chanter.

"Hélas! Hélas!

Tu l'as détruit,  
D'un poing puissant,  
ce monde si beau;  
Il tombe, il s'écroule!  
Un demi-dieu l'a fracassé!

(...)

Puissant  
Parmi les fils de la terre,  
Restaur~~elle~~  
Plus splendide,  
Restaure-le dans ton cœur!"

Freud, dans son texte sur Schreber, cite ces vers pour illustrer les sentiments de fin du monde chez le psychotique et la reconstruction de l'univers dans le délire.

Il s'engage, par ce pacte à accepter la mort, s'il dit à l'instant qui passe:

"Attarde toi, tu es si beau!

(...)



Que l'horloge s'arrête, que l'aiguille tombe,

Que le temps, pour moi, soit révolu!"

Le pacte est signé avec du sang: "Le sang, vois-tu, à une vertu toute spéciale" lui dit Méphistophéles.

Un des chapitres les plus curieux et sans doute les plus révélateurs est celui de la visite chez la sorcière, une femme agée, où Méphistophéles l'amène boire un filtre qui lui enlève trente années de ses épaules. Il semble important de souligner ; les mots mêmes qui accompagnent cette prise de boisson.

#### La Sorcière

"Comprends bien ceci!

D'un fais dix,

Laisse là deux,

Rends pair trois,

Te voilà riche.

Perds le quatre!

De cinq et six,

Ainsi dit la sorcière,

Fait sept et huit,

Et voilà qui est fait:

Et neuf est un

Et dix et rien.

C'est le livret de la sorcière

#### Faust

Il me semble que cette vieille délire



Méphistophéles

Nous n'en avons pas fini de longtemps encore,  
J'e connais bien le livre, il est ainsi partout  
J'y ai perdu bien du temps,  
Car la contradiction parfaite  
Reste également mystérieuse aux sages  
comme aux fous"(a)

Ce qui est en cause dans ces propos de la sorcière dans lesquels Faust reconnaît le délire, c'est un ordre symbolique bouleversé dans lequel il n'y a plus d'ordination possible, que l'on peut opposer à l'alliance de la religion, qui, elle, établit un ordre qui, fondamentalement ~~est~~, vise la succession des générations.

Nous soulignerons surtout que dans le même temps, et comme s'il existait un rapport étroit entre les deux faits, Faust reste devant un miroir.

"Que vois-je? Quelle image celeste  
Se montre en ce miroir magique!  
O Amour, prête moi ton aile la plus  
rapi de  
Et porte moi dans son domaine!  
Hélas! si je ne reste pas à cette place,  
Si j'ose me rapprocher,  
J'e ne puis plus la voir qu'à travers un  
brouillard!  
La plus belle image de femme!

(a) André Breton écrit dans son introduction au discours sur le peu de réalité "l'énigme des sexes concilie, à tout prendre, les sages et les fous"



Est-ce possible? La femme est-elle si belle?

Dans ce corps étendu, dois-je

Voir le résumé de toutes les splendeurs

des cieux?

Pareille merveille se trouverait sur la

terre?"

Comment ne pas rapprocher cela de ce qu'écrivait Schreber "...quiconque me verrait debout devant un miroir, le haut du corps dévêtu - surtout si l'illusion est soutenue par quelques accessoires de la parure féminine - serait convaincu d'avoir devant soi un buste féminin" (p.228) Faust demande à Méphistophéles à propos de Marguerite qu'il rencontre aussitôt après cet épisode "Procure moi le fichu que voile son sein,

Ou donne une de ses jarretières à mon

ardeur amoureuse."

Marguerite qu'il croira reconnaître pendant la nuit de Walpurgis dans une image qui renvoie directement à la castration et à la mort:

Faust

"Méphisto, vois tu là bas

Une belle enfant pâle qui se tient toute  
seule, bien loin

Elle ne se déplace que lentement,

Elle semble marcher les pieds entravés;

Je dois, ce me semble, confesser

Qu'elle ressemble à la bonne Gretchen

Méphistophéles.

Laisse donc cela! Personne n'y peut trouver  
rien de bon.





C'est une forme magique, sans vie, une  
idole.

Il n'est pas bon de la rencontrer:  
Son regard glacé vous glace le sang  
Et vous mue presque un homme en pierre;  
Tu as bien oui parler de la Méduse.

Faust

En vérité ce sont les yeux d'une morte  
Qu'une main amie n'a pas fermés.  
C'est là le sein que Gretchen m'a livré,  
C'est le corps délicieux que j'ai  
possédé

Méphistophéles

C'est l'effet de la magie, ô fou aisément  
abuséé!  
Car elle m'apparaît à chacun comme sa  
bien-aimée.

Faust

Quelle volupté! quelle souffrance!  
J  
e ne puis pas me détacher de ce regard.  
Chose étrange; ce beau cou  
Est paré d'une unique cordelette rouge,  
Pas plus large que le dos d'un couteau!

Méphistophéles

Tres juste! je la vois également.  
Elle peut aussi porter sa tête sous son  
bras;



Car Persée la lui a coupée.

Toujours cet amour de l'illusion!"

A la fin de la pièce, il retrouve Marguerite emprisonnée:

Marguerite

"J'ai fait mourir ma mère,

J'ai noyé mon enfant."

Elle refuse de fuir avec lui:

Marguerite

"Père je suis à toi! Sauve-moi!

Anges! Saintes cohortes,

Entourez-moi pour me préserver!

Henri! tu me fais horreur!

Méphistophéles

Elle est jugée!

Voix(d'en haut)

Elle est sauvée!

Méphistophéles (à Faust)

ici, à moi! (il disparaît avec Faust)

Voix (venant de l'intérieur et s'affaiblissant)

Henri! Henri!"

Nous avons essayé de souligner les points qui nous paraissent importants dans le Faust de Goethe et qui déjà - par certaines analogies avec le cas de Schreber - peuvent nous servir de guide.

Faust se trouve, semble-t-il, en plein désarroi au début de la pièce comme Schreber, sa science lui paraît vaine, il se sent entravé dans son élan créateur, la nuit, des rêves le remplissent de terreur. Il s'



est retrouvé rejeté vers Méphistophéles par l'esprit sublime invoqué au début.

Faust

"...Je me suis enflé avec trop d'orgueil,  
Or je ne puis être qu'à ton rang.  
L'esprit sublime m'a dédaigné,  
Devant moi se ferme la Nature."

Il nous semble que l'on peut repérer Méphistophéles comme venant se situer dans un registre paternel, comme nous avons essayé de le montrer, par les conditions de son apparition à Faust et par ce que Freud écrit à propos de la Névrose démoniaque. Il s'agit cependant d'un registre paternel particulier: se situant en dehors du registre de la Loi.

"Sorcellerie!

Tombez sur lui, le drôle est hors la loi"  
s'écrit un personnage qu'il a dupé. Il énonce d'ailleurs à un écolier sa conception des Lois:

"Lois et coutumes se transmettent par hérédité

Comme une maladie éternelle,  
Elles passent d'une génération à l'autre  
Et se propagent doucement de lieu en lieu.  
La raison devient non-sens, le bienfait

camaraderie;

Malheur à toi d'être le fils de tes pères(a)

(a) Souligné par nous



Quant au droit que nous possédons de naissance,

Il n'en est, hélas ! jamais question"

Il nous semble, que d'emblée, nous pouvons situer Méphistophéles comme se manifestant comme père imaginaire, hors la loi ou créant lui-même la loi, ne se manifestant que dans le registre de la force, ne permettant pas à Faust de se situer dans une lignée généalogique, mais au contraire de ne pas vieillir (épisode du filtre de la sorcière). A l'opposé, le registre de Dieu et de Jésus-Christ qui, eux, se manifestent dans la dimension de l'alliance avec la résurrection du Christ en ce premier jour de Pâques, peuvent légitimement se situer comme registre symbolique. Mais le drame de Faust, il l'énonce sans doute dans ses deux vers.

"J'entends bien le message, mais la foi me manque,

Le miracle est l'enfant chéri de la foi"

Ce qui va de pair chez lui avec ce que Méphistophéles reconnaît comme le mépris du mot.

Faust

"Comment te nommes-tu ?

Méphistophéles

Mesquine question

Pour quelqu'un qui méprise tant le mot

Et qui, plein d'aversion pour toute apparence,

N'aspire à pénétrer que l'essence des êtres"

Faust revient à plusieurs reprises sur cette dimension du mot : d'abord,





lorsqu'il traduit le nouveau testament:

"Il est écrit Au début était le verbe!

Ici déjà j'hésite! Qui m'aidera à aller  
plus loin ?

Il m'est impossible de priser si haut  
le Verbe,

(...)

L'esprit me vient en aide! je vois

soudain la solution

Et j'écris avec assurance: Au commence-

ment était l'action

C'est alors que Méphistophéles va reprendre sa forme humaine.

Plus loin, parlant à Marguerite de sa croyance en Dieu:

"Qui peut sentir vraiment

Et s'enhardir

A dire: je ne crois pas ?

Lui qui embrasse tout

Et soutient tout,

N'embrasse-t-il, ne soutient-il pas

Et toi et moi et lui-même ?

(...)

Appelle-le alors comme tu voudras,

Appelle-le Bonheur! Coeur! Amour! Dieu!

Je n'ai point de nom pour lui!

Le sentiment est tout;



Le nom n'est que bruit et fumée (a)

Obscurcissant l'éclat du ciel."

Enfin une dernière série de personnages que l'on peut sans doute reconnaître comme féminins, comme ceux décrits par Freud dans le thème des trois coffrets: "On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont représentées: voici la génératrice, la compagne et la destructrice," mais ici étroitement imbriquées, la génératrice, c'est sans doute l'Esprit sublime ("A ma sphère tes lèvres ont longtemps sucé"), la compagne, c'est la femme du miroir, mais chez Faust, dans un registre profondément narcissique, s'opposant par là à la différence des sexes et en tenant lieu (évoquant le délire de Schreber) annonçant la destructrice, la méduse croisée à la nuit de Walpurgis, figure marquée par la mort et la castration. Donc, ce non accès à la place symbolique du père a pour conséquence pour Faust, l'impossibilité d'occuper à son tour une place paternelle, son union avec Marguerite restera fugitive, ne débouchant que sur la mort de Marguerite et de son enfant.

Il nous faut encore citer l'intrication entre les registres paternel et maternel présent tout au long de l'oeuvre, renvoyant à la scène primitive et "aux parents combinés"

"Là le lion rouge, audacieux prétendant  
Etait uni dans un bain tiède avec le Lys"  
"A ce que l'esprit conçoit de plus sublime  
Vient s'accoler en masse pressée la matière étrangère."

(a) Souligné par nous.



Bien entendu, il s'agit pour nous de situer ces registres dans leurs relations réciproques tant diachroniques que synchroniques

A partir du FREISCHUTZ

A partir du Freischutz de Carl Maria Von Weber qui est l'une des trois autres oeuvres que Schreber cite à propos de l'assassinat d'âme, nous allons essayer de délimiter plus avant les limites et les rapports des registres du père symbolique et du père imaginaire que nous avons esquissé à partir du Faust de Goethe. Wolfram Schwinger, dans l'introduction du livret du Freischutz (I40) intitulé: Weber, Dresde et le "Freischutz" écrit que Weber "travailla avec son librettiste Friedrich Kind à un nouvel opéra qui s'appela tout d'abord "Le coup d'essai", puis La fiancée du chasseur. C'est dans Le livre des esprits de Apel et Laun que Weber avait trouvé la légende du franc tireur. (...) la première (...) eut lieu le 18 Juin 1821 au nouveau Schauspielhaus de Berlin. Weber dirigea lui-même le triomphal succès que remporta l'oeuvre, succès qui ne devait pas se démentir par la suite.



Le franc tireur est la traduction française du Der Freischutz  
Le Grand Robert ( ) en donne la définition suivante: "Celui qui mène  
une action indépendante, isolée, n'observe pas la discipline, les lois,  
les règles, les usages d'un groupe."

Le Freischutz est l'histoire de Max, un chasseur. Il a à faire la preuve  
de son adresse pour devenir à son tour Grand forestier princier, et  
le même jour épouser Agathe, la fille du Grand forestier actuel: Cunod.  
Cette épreuve s'inscrit dans une longue tradition que raconte Cunod.  
"Mon aieul, celui dont le portrait est encore accroché dans la maison  
forestière, avait rang de chasseur princier à la cour. Un jour que les  
chiens poursuivaient un cerf sur le dos duquel était attaché un bra-  
connier - (...) - le prince fut touché. Il promit un poste de forestier,  
avec droit de succession, à qui tuerait le cerf sans blesser le criminel.  
Le valeureux chasseur - plus par pitié qu'à cause de la promesse du  
prince - n'hésita pas longtemps, il épaula. Le cerf s'abattit, le bracon-  
nier était indemne? (...) Ceux qui étaient envieux de Cunod firent  
courir le bruit qu'il n'avait pas visé mais chargé une balle enchantée  
(a) (...) C'est la raison pour laquelle, le prince accompagna sa donation,  
d'une condition. Que, chaque successeur de Cunod subisse une épreuve de  
tir! La tradition veut aussi que le jeune forestier ne soit uni que  
ce même jour à son élue qui, elle, doit apparaître toute pure avec la  
couronne de mariée."

Or, à mesure que l'épreuve approche, Max autrefois habile tireur, devient  
maladroit, manquant toujours la cible et ne ramenant plus de gibier à

(a) Six de ces balles touchent au but, mais la septième appartient au  
Malin.





la maison.

Si bien que Cunod lui rappelle: "je n'ai que des sentiments paternels envers toi, mais si tu ne tires pas mieux demain, je devrai te refuser la main d'Agathe."

Caspar, qui est le chasseur le plus agé, à qui aurait du revenir le titre de Grand forestier, et qui a été repoussé par Agathe, essaye de le tenter. Il lui fait tirer une balle magique et ainsi Max, sans viser, abat un aigle. Caspar lui apprend "...qu'on peut les obtenir cette nuit. Pendant trois jours, le soleil est au sagittaire, quand les jours se séparent, il y a une éclipse de lune..." et il lui fixe rendez-vous, à Minuit, dans les Gorges du Loup. Max rejoint alors Agathe qui lui apprend que le portrait du premier Cunod, est tombé du mur à l'heure même où il abattait l'aigle avec la balle magique. La scène se passe ensuite dans les gorges du Loup, Caspar invoque Samiel le chasseur noir, lui demandant de lui accorder un nouveau délai de trois ans. En échange, il lui livrera Max et il lui propose que la septième des balles magiques que Max attend, il la dirige, lui Samiel, sur la fiancée "Cela le précipitera dans le désespoir. Lui et le père. (a)"

Max vient le rejoindre. Le spectre de sa mère apparaît dans le rocher.

Max

"Regarde là-bas! Regarde!

Ce qui apparaît là-bas,

C'est l'âme de ma mère!

C'est ainsi qu'elle était dans le cercueil

C'est ainsi qu'elle repose dans le tombeau!

(a) Souligné par nous.



Elle me supplie, m'avertit et me retient!

(...)

(l'image de la mère a disparu, a sa place apparaît Agathe, les cheveux défaits et le corps recouvert de paille et de feuilles d'une manière étrange. Elle ressemble à une folle et semble prête à se précipiter dans la cascade)

Max

"Agathe! Elle saute dans la rivière!

Vite, en bas! je descends, il le faut!"

(L'image d'Agathe disparaît. Max descend tout à fait. La lune commence de s'obscurcir.)

Ils fondent les sept balles entourés d'animaux sauvages, de la tempête, de cliquetis de chaînes, de galops de chevaux. Quatre roues de feu passent en trombe, des fantômes de chasseurs, de chiens et de cerfs sont sur les hauteurs, enfin Samiel apparaît, cherche à saisir la main de Max qui s'évanouit.

Le lendemain est le jour de l'épreuve, Agathe, pendant la nuit, a rêvé:

"J'ai rêvé que j'étais une colombe blanche. Max tira dans ma direction, je tombais. J'étais de nouveau Agathe et un grand oiseau de proie tout noir se vautrait dans son sang." Lorsque l'épreuve arrive, il ne reste plus que la septième balle à Max.

Ottocar

"Eh bien, jeune chasseur! un coup comme les trois premiers de ce matin, et tu as gagné!"



(aptes avoir cherché à la ronde)

Tu vois la colombe blanche?Tire!

( Max épaule.A l'instant où il allait tirer,Agathe appaiait avec les autres sous la branche sur laquelle est perchée la colombe.)

Agathe (criant)

"Ne tire pas Max!"

(La colombe quitte la branche et vole vers l'arbre sur lequel avait grimpé Caspar,qui s'empresse de descendre maintenant.Max suit l'oiseau du canon.Le coup part,la colombe part à tire d'aile.Agathe et Caspar s'effondrent tous deux,Agathe dans les bras de l'ermite,qui disparaît avec elle parmi le peuple.Tout ceci s'est passé en un clin d'oeil (...))

C'est Caspar qui a été touché.(Samiel surgit de terre derrière Caspar, invisible aux autres)

Caspar (aprecevant Samiel)

"Samiel,toi,deja ?

C'est ainsi que tu as tenu parole ?

Prends ton butin!Je m'en moque!

(il menace de son poing fermé le ciel)

Maudit sois-tu,ciel!Maudit,maudit!

(Il s'effondre.Samiel disparaît)"

L'éloge funébre de Caspar est brève:il n'était qu'un mécréant,il sera jetté dans les gorges du Loup!

Ottocar (à Max)

"Toi seul,tu peux résoudre l'énigme



Un malheur, c'est certain nous a frappé!

Malheur à toi si tu ne dis pas tout!

Max

Monseigneur, je ne mérite pas votre grâce,

Les mensonges du mort m'ont séduit,

J'ai quitté le chemin de la pitié et de la  
vertu.

C'est le désespoir qui me poussa.

Les quatre balles que j'ai tirées aujourd'  
hui,

Je les avais coulées avec lui, des balles  
enchantées!

Ottocar (en colère)

Retire toi, quitte mes terres,

Et jamais ne reparais en ce pays!

Du ciel il faut séparer l'enfer!

Jamais tu ne recevras cette blanche main!"

Cunod, Agathe, et tous les présents essayent vainement de fléchir Ottocar.

L'Ermite (s'avance. Tous reculant avec des marques de respect et de dévotion. Tous, même le Prince le saluent humblement.)

"Qui donc le punirait ainsi ?

Mérite t-il cette peine pour une seule  
faute ?

(...)





Est-ce juste, que de confier à une balle  
Le sort et le bonheur de deux nobles  
coeurs ?

$$(\dots)$$

C'est pourquoi cette épreuve n'aura plus lieu.

Quant à lui, Monseigneur

(regardant Max d'un air chargé de reproches)

Qui a gravement péché,  
Mais qui était toujours bon et gai  
Accordez lui une année d'épreuve,  
S'il est encore, après un an, comme je l'  
ai connu,

Que la main d'Agathe lui appartienne.

Ottocar

Ta parole me suffit.

Un plus haut que toi parle à travers ta  
bouche!

Tous

Vive notre prince

Il écoute notre moine!

Ottocar(à Max)

Si tu soutiens l'épreuve,  
C'est moi-même qui vous unirai!"



C'est donc au drame d'Oedipe que Max se trouve confronté, de là son inhibition au tir. Pour lui, devenir grand forestier Princier équivaut à tuer le père: lorsqu'il abat l'aigle, le portrait du premier Cunod tombe; et à jouir de la mère: l'image d'Agathe succède à celle de la mère et c'est justement l'inceste là si proche qui lui donne ce reflet de folie. Caspar nous paraît être lui, à situer comme un double imaginaire et narcissique, un semblable de Max, Max ne pouvant accéder à une alliance possible qu'en le tuant. Il faut souligner qu'ici ce double est masculin alors que pour Faust, il était féminin. (On se souvient que c'est à Caspar qu'aurait du revenir le titre et Agathe - dans le livret lui-même, ils sont situés comme équivalents: premier chasseur, deuxième chasseur.) Ce dédoublement venant souligner l'ambivalence à l'égard du père, noté par Freud.

Caspar, c'est l'entification du courant de haine envers le père ( "cela le précipitera dans le désespoir. Lui - et le père" dit-il à Samiel ) Samiel "d'une taille presque surhumaine, vêtu de vert sombre et de couleurs de feu et d'or. Le grand chapeau, orné d'une plume de coq, couvre presque en entier (son) visage basané..." "C'est la père imaginaire qui ne connaît d'autre loi que son bon plaisir ( "C'est ainsi que tu as tenu parole ?" lui demande Caspar en expirant ) Il existe également une relation étroite entre Caspar et Samiel qui disparaissent en même temps de la scène.

La lignée symbolique est répérable du côté de la lignée des Cunod dans laquelle chaque nouveau Grand forestier vient s'inscrire en même temps qu'il prend femme et après avoir traversé une épreuve. C'est cependant l'ermite et non Cunod qui permettra à Max d'avoir une



nouvelle possibilité de s'inscrire dans cette lignée symbolique; il est vrai qu'il s'inscrit dans une traduction divine

"Ta parole me suffit

Un plus haut que toi parle à travers ta  
bouche."

Le prince Ottocar nous donne l'occasion de pointer que lorsque nous parlons de pères imaginaires ou symboliques, il ne s'agit pas d'entité mais de registres qui peuvent être occupés par divers personnages et qu'un personnage peut passer d'un registre à l'autre.

C'est ainsi que le prince Ottocar se manifeste d'abord avec l'inéxorable d'un père imaginaire.

"Et toi, pars d'ici sur l'heure!

Et si tu reviens, c'est en prison que tu  
vas!"

Mais il saura changer de registre, reconnaître la parole du moine et l'au-delà divin qui s'y indique et pardonner. Changement de registre aussitôt reconnu par l'entourage

"Vive notre prince!

Il écoute notre moine!"

Il semble donc que pour Max, son initiale crainte du père coexiste avec un accès ouvert au système symbolique, les deux aspects se trouvant réunis dans le passage suivant:

Max (qui ne s'est repris que lorsque Cunod l'a appelé  
par son nom (a) )

"O ce soleil,

(a) Souligné par nous.



Ma frayeur quand il se lève"

Accès qui lui reste tout à fait possible à la fin de l'intrigue. Cela semble très différent de ce point de vue là, de ce qui est le destin de Faust, la pièce de Goethe semblant se cloturer sur une impasse. Que Schreber ait cité ces deux oeuvres comme équivalentes, est plein d'intérêt: cela nous permet effectivement, déjà, de poser la question si pour lui tout registre paternel, qu'il se situe dans un registre de reconnaissance symbolique (dans le Freischutz) ou non (dans le Faust) ne se ramène pas au meurtre d'âme soit à une tension imaginaire ne pouvant aboutir qu'à la castration ou à la mort d'un des protagonistes.

Nous avons été amenés à analyser assez longuement le Faust de Goethe et le Freischutz de Weber, la place que nous leur avons réservée ne nous semble pas indue dans ce travail qui est un travail clinique. S'il était besoin de nous justifier, nous pourrions en appeler à Schreber, qui nous renvoie lui-même à ces oeuvres pour la compréhension du meurtre d'âme, mais aussi à Freud. Freud écrit effectivement dans Délires et rêves dans la "Gradiva de Jensen" (46) Le romancier "... apprend par le dedans de lui-même ce que nous apprenons par les autres: Quelles sont les lois qui régissent la vie de l'inconscient, mais point n'est besoin pour lui de les exprimer, ni même de le percevoir clairement; grâce à la tolérance de son intelligence, elles sont incorporées à ses créations. Nous tirons ces lois de l'analyse de ses oeuvres de la même manière que nous les démêlons dans des cas morbides réels..". Dans les Essais de psychanalyse appliquée au cours du chapitre intitulé "quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse", Freud





note: "Pour des raisons faciles à comprendre, je n'en puis dire davantage sur ces histoires de malades ainsi que sur d'autres (...) Par contre je ne m'interdirai pas d'en appeler à cette figure, (Glocester dans Richard III de Shakespeare) créée par le plus grand des poètes, et toujours dans le même article, il souligne à propos des tendances justicières et punitives paradoxales chez les patients "...Jé n'en veux pas discuter sur des observations médicales, je choisirai plutôt pour cela des figures créées par les grands poètes, ces connaisseurs profonds de l'âme humaine."



### Conclusion de la première partie

-----

Nous avons tenté de centrer la décompensation délirante de Schreber en référence à une problématique paternelle. C'est effectivement à l'assomption d'une position paternelle que Schreber était confronté par sa nomination comme président de la Haute Cour du Royaume de Saxe. Position qu'il était sans doute arrivé à esquiver jusque là avec plus ou moins de succès (puisqu'il avait déjà présenté des épisodes psychopathologiques lors de ses fiançailles et lors de sa candidature malheureuse au Reichstag ).

Sa consultation auprès de Flechsig s'explique par la relation transférentielle que Freud avait souligné. Dans son désarroi, il devait pressentir que c'était du côté de la paternité que se jouait son drame.

Nous avons essayé d'individualiser deux registres dans la fonction paternelle, l'un - le registre imaginaire - étant le registre du conflit, de la lutte à mort, de la séduction et de l'émasculation; l'autre - le registre symbolique - étant au contraire le registre de l'alliance.



A partir du Faust et du Freischutz auxquels nous renvoyait Schreber, nous avons formulé l'hypothèse que seul le registre imaginaire fonctionnait pour Schreber. Freud souligne d'ailleurs dans l'appendice qui conclut le texte sur le Président Schreber que les rapports de ce dernier au Soleil sont de l'ordre de l'Ordealie, de l'épreuve relative à la paternité. Or ce rapport au soleil n'est fait pour Schreber que d'injures, de menaces et d'intimidation. (Il se vante de pouvoir le fixer sans être ébloui (a) ) Si bien que toute référence au registre de la paternité était pour lui insoutenable surtout lorsque ce registre le mettait en demeure à la fois de reprendre une tradition et à la fois d'imprimer sa propre marque comme c'était le cas avec cette homination innatendue, du moins le pensons nous; La seule solution pour Schreber était que Flechsig lui fournisse une porte de sortie honorable.

Nous ne nous trouvons pas en accord avec l'hypothèse formulée par O. Mannoni, dans le texte Président Schreber, Professeur Flechsig (IO3), hypothèse selon laquelle Schreber aurait eu le sentiment de ne pas avoir été estimé à sa juste valeur par Flechsig lors de sa première

- (a) Cela est à rapprocher de ce que Schreber note à propos du deuxième effondrement nerveux survenu après son hospitalisation lors de l'absence de sa femme. "A partir de cette date aussi, j'acquis l'impression que les intentions du Professeur Flechsig avec moi n'étaient pas pures, cette impression parut se confirmer de ce que (...) en outre (...) il n'osa plus me regarder dans les yeux." (souligné par Schreber) Il enchaîne aussitôt après, sur les voix qui depuis ne cessent de lui parler et sur la nécessité dans certaines conditions de l'éviration. On peut noter que Flechsig avait proposé la castration comme thérapeutique de la maladie mentale, indication, peut-être, quant à la position subjective de ce dernier.



hospitalisation dans la clinique de celui-ci et qu "...il s'était, consciemment ou non, arrangé pour retrouver Flechsig apres ce prestigieux avancement, avec l'espoir d'être enfin redonné à sa vraie valeur (...). On est tenté de penser qu'il a éprouvé une déception qu'il n'a pu supporter." Cela serait supposer une disproportion inconcevable entre la cause et l'effet. Nous ne nous trouvons pas davantage d'accord avec O. Mannoni, lorsqu'il constate que si Flechsig avait laissé "entendre que le titre de Senatpräsident de la Haute Cour du Royaume de Saxe était au moins aussi prestigieux que celui de Directeur de la Clinique de l'Université de Leipzig, Schreber aurait passé une meilleure nuit. Il n'aurait pas été "guéri" pour autant de sa psychose; il n'aurait peut-être pas déliré. Du moins, pas cette fois là. "Notre hypothèse est au contraire que toute intervention de Flechsig en rapport avec le registre de la paternité, qu'il s'agisse de sa part de reconnaissance ou de rivalité ne pouvait à ce moment là que faire délirer Schreber et c'est en cela précisément qu'il était psychotique. (a)

- (a) A l'appui de notre hypothèse sur le rapport de Schreber au père, le fait qu'il fut membre actif d'un club d'échec de 1907 à 1911. (C'est une des seules indications que nous ayons concernant cette période) Or Jones, dans son article, le cas de Paul Morphy, note que "...le mobile qui fait agir les joueurs n'est pas simplement le plaisir de se battre (...) mais un mobile plus sombre, le meurtre du père (...) en français "echec et mat" signifie mot à mot le roi est mort (...) pour attaquer le père, l'aide la plus puissante est prêtée par la mère (=la reine)" A l'appui de cette thèse, un article du Monde, sur un championnat de jeu d'échecs "Le champion du monde (...) se paya le luxe de tendre à son adversaire, un poli piège où son roi joua... comme une reine. K. arfolé ne vit que du feu: "Je ne me souviens plus de ce qui s'est passé pendant les sept dernières minutes de la partie." Tant mieux pour lui."





Plutôt que de faire le procès de Flechsig, ce qui est après coup relativement facile, puisque le délire de Schreber vient rétroactivement éclairer les liens transférentiels qui l'unissaient à Flechsig, il est plus profitable de lier la décompensation de Schreber aux méconnaissances inhérentes au discours médical lui-même à propos duquel Jean Clavreul, dans l'Ordre médical, note que "...ce ne sont pas des ignorances, mais des méconnaissances, c'est-à-dire qu'elles sont systématiques et structurantes pour la construction du discours médical."

Méconnaissances qui n'avaient certainement pas échappés à l'esprit critique de Schreber qui écrivait "Les rayons exigeaient de moi une immobilité totale ("pas le moindre mouvement" telle était la consigne mainte fois ressassée): cette exigence doit encore être mise en rapport avec le fait que Dieu ne connaissait pas de l'être humain vivant, il n'avait affaire qu'à des cadavres ou du moins à des hommes couchés et endormis (en train de rêver). De là vint cette exigence absolument monstrueuse, je devais me comporter comme un cadavre." Ce qui renvoie tout-à-fait au point de vue de Clavreul qui souligne que la médecine refuse toute prise en compte du transfert et qu'elle se fonde sur le rejet du discours du malade lui-même. Toute la question, étant de savoir s'il s'agit là de traits structuraux à toute pratique médicale possible comme l'avance Clavreul. Ou bien si ces traits ne sont structuraux que d'un temps du discours médical.

Nous allons laisser le cas Schreber (auquel nous reviendrons lorsque nous envisagerons le problème de la guérison), pour tenter d'étayer ce que nous avons déjà ébauché, à partir d'autres cas cliniques.



DEUXIEME PARTIE

CAS CLINIQUES

et

TENTATIVE DE THEORISATION

-----



Nous allons à partir de quelques cas cliniques tenter d'étayer ce que nous avons déjà avancé à propos du cas Schreber: soit que la psychose ne peut être comprise que par référence au complexe d'Oedipe. Le rapport du psychotique à la fonction paternelle jouant un rôle majeur. Fonction paternelle dans laquelle nous avons essayé d'isoler deux registres: imaginaire et symbolique, ce dernier étant inaccessible dans la psychose.

Dans le premier chapitre, nous donnerons le matériel même de ces cas cliniques. Dans le deuxième chapitre, nous essaierons de situer dans la théorie analytique ce qu'est la genèse de l'accession au symbolique à partir de la théorie freudienne. Nous préciserons où se fait la divergence entre les théories analytiques qui prennent ou ne prennent pas en compte le symbolique. Dans le troisième et dernier chapitre, nous chercherons à spécifier les perturbations de l'ordre symbolique propres à la psychose.



## Chapitre I

### Cas cliniques

-----

Ce travail concerne les rapports de l'ordre symbolique et de la psychose. Nous ne nous interdisons pas de faire cependant référence à la névrose ni à certaines manifestations qui ne sont pas spécifiques à la psychose mais potentielles dans toutes les structures: le passage à l'acte et l'acting out.

#### Observation n°I

Madame Mauricette N.(a) 32ans. Née R. Elle a déjà un passé psychiatrique quand nous la rencontrons pour la première fois en Février 1977. Elle a déjà été hospitalisée par deux fois dans le

(a) Voir à propos de ce cas, notre travail "Réflexion sur la clinique psychanalytique à partir d'un cas de schizophrénie transitoire."  
( ) Mémoire pour la section clinique de Paris VIII . 18 pages  
dactylographiées





Sud-Ouest, la première fois à l'âge d'une vingtaine d'années, et par deux fois dans la région parisienne pendant l'année 1976. Nous n'avons pas de documents sur la première hospitalisation. Les deux derniers épisodes semblent avoir correspondu à des épisodes de schizophrénie paranoïde. De la première hospitalisation, dans la région parisienne, nous avons le compte rendu du centre psychiatrique d'Orientation et d'Accueil de l'hôpital Saint ANNE, qui l'envoya dans un hôpital psychiatrique de la région parisienne.

- Certificat du CPOA -

A fait, dit elle, deux dépressions nerveuses. La première, il y a trois ou quatre ans et la deuxième 1 an après. A été hospitalisé à T. dans les Pyrénées en hôpital neuro-psychiatrique. Depuis cette hospitalisation, est en traitement Moditen et Artane, Tranxéne et Pertofran. A arrêté Moditen et Artane très peu de temps après sa sortie de l'hôpital et a continué Tranxéne et Pertofran jusqu'à il y a 8 jours. Grande instabilité dans le travail, a toujours quitté son travail sans raison apparente en "se sentant mal" parce qu'elle a un peu "peur de l'entourage" et sent qu'elle ne peut donner toutes



ses possibilités.

A passé, il y a 1 mois un examen qui n'a pas marché, très affectée par cet échec et a été licenciée. A vu alors un psychologue et a été orientée vers un autre travail mais est incapable de le faire.

Problèmes familiaux. A quitté sa famille pour Paris mais reste dans une dépendance maternelle qui lui pèse.

Etudes normales jusqu'au bac (2 échecs)  
Actuellement vit seule. Très angoissée par la solitude.

Idées délirantes et semble t-il, hallucinations auditives.

Famille. Père décédé il y a 8 ans. Problèmes avec la mère. 4 frères et 1 soeur.

1 frère aîné au retour de la guerre d'Algérie, mutisme presque complet, qui d'après la malade, aurait persisté depuis et qui a beaucoup frappé la malade. Impossible d'avoir des détails sur ce récit qui semble délirant et ajoute t-elle en riant, je l'ai traité de pédéraste ce qui m'a fait hospitaliser. Les échecs au bac coïncident avec le retour du frère muet

La soeur - L'histoire du frère est exacte



mais le mutisme est réservé à la famille, il assure par ailleurs des responsabilités de chef d'entreprise.

Tentatives fréquentes de liaison et désir de garder un foyer qui avortent toujours.

Avec accord de la soeur, hospitalisation en PL à C. chez Dr M.

Tranxéne 10 à 17 h au CPOA

30.3.76

Dr.A.

De la seconde hospitalisation, dans le service de psychiatrie d'un hopital général de l'Assistance publique, nous avons les conclusions suivantes.

- Conclusion de l'hospitalisation à l'hopital de C.

Hospitalisée du 26.06.76

au 16.07.76

Jeune femme de 31 ans, hospitalisée dans un grand état d'angoisse psychotique. Rapidement, elle a verbalisé des préoccupations délirantes: le feu l'attire, le rouge lui fait peur, tout a un sens.

Cet état semble remonter à 3 mois, environ, date à laquelle elle s'est crue responsable



d'une mésentente entre sa soeur et son beau-frère.

Dans ses antécédents, on retrouve deux hospitalisations l'une à 20 ans, l'autre à 30 ans pour des expériences délirantes.

L'insertion de Mademoiselle R. est marginale, instable. A noter que l'un de ses frères a eu une psychose infantile.

Dans le service, son état s'est rapidement amélioré.

Conclusion: schizophrénie paranoïde

Traitement de sortie: Piportil L4 10mg

Akineton Retard 1cp.

Temesta 1mg. 3cp.

Dr.F.

C'est à sa demande que nous la rencontrons dans une clinique d'accouchement où elle a donné naissance à un garçon, une semaine auparavant. Elle apparaît plus perplexe que délirante, un peu réticente lorsqu'on lui demande le prénom de son fils. Elle s'étonne des cadeaux aberrants qu'on lui fait "c'est du folklore". On note de discrets troubles sémantiques (pertes de mémoire baptisées "anorexie"). D'après les infirmières de la clinique qui n'ont rien remarqué de spécial, elle s'occupe convenablement de son fils mais cependant avec un peu d'indifférence. C'est en fait la présence de sa mère auprès de son mari qui semble la





gener."S'il fallait m'éloigner de ma mère, je resterais avec mon mari ?" nous interroge t-elle. Elle est aussi inquiète de l'ictère néo natal de son fils (bénin): une prise en charge sectorielle semble possible du fait de la discrétion des troubles (qui évoque cependant un épisode fécond paranoïaque ou plus vraisemblablement schizophrénique) et du fait de l'aide que son mari et ses beaux-parents peuvent lui apporter pour les soins à donner à l'enfant. La présence de la mère étant par contre préoccupante. C'est autour de cette présence de la mère que va d'ailleurs se jouer son hospitalisation, les jours suivants, puisqu'elle se serait retrouvée à la porte de son appartement avec son mari, sa mère étant enfermée avec le bébé dans l'appartement, elle fit alors une crise d'angoisse et fut envoyée au CPOA par son médecin généraliste.

- Certificat du CPOA -

25.09.77

Parait d'emblée discordante avec le caractère forcé de l'expression des affects sur un fond d'indifférence, des rires discordants; le discours est diffluent et cassé par des coq à l'âne. "Réticente." "Je voudrais la liberté de penser..." (cad) des problèmes de langage (?)... des problèmes phonétiques"

Angoissée. A la sortie de la clinique,



elle s'est sentie différente et n'a pas pu se réadapter à la vie habituelle, dit-elle. L'enfant est à la garde des beaux-parents. Ne supporte pas d'être seule mais ne peut dire en quoi.

Supporte mal les couleurs vives et la présence de sa mère. Interprétative. Aucune préoccupation délirante systématisée.

PL Dr.M. à E

Dr.L.

Elle va être hospitalisée ensuite à l'hôpital d'E., notre secteur n'ayant pas de lits psychiatriques et les hospitalisations en milieu psychiatrique se faisant donc dans un service d'un hôpital psychiatrique relativement éloigné et dépendant d'un autre médecin chef et d'une autre équipe soignante.

Il ne fut fait ni certificat d'entrée ni certificat de sortie à l'hôpital d'E., cette patiente étant en placement libre. La feuille de comportement la signale discordante, à son arrivée (Prescription d'I Seresta 50 par l'interne de garde). Le lendemain, manifestement hallucinée (reçoit du courant dans les mains). Interprète gestes et paroles. Devient rapidement détendue et souriante les jours suivants.

Nous la voyons une fois au cours de cette hospitalisation où elle nous parle surtout de sa mère et de son mari "Ce n'est pas possible, il y a trop de décalage". Elle désire aller passer trois jours au bord de la

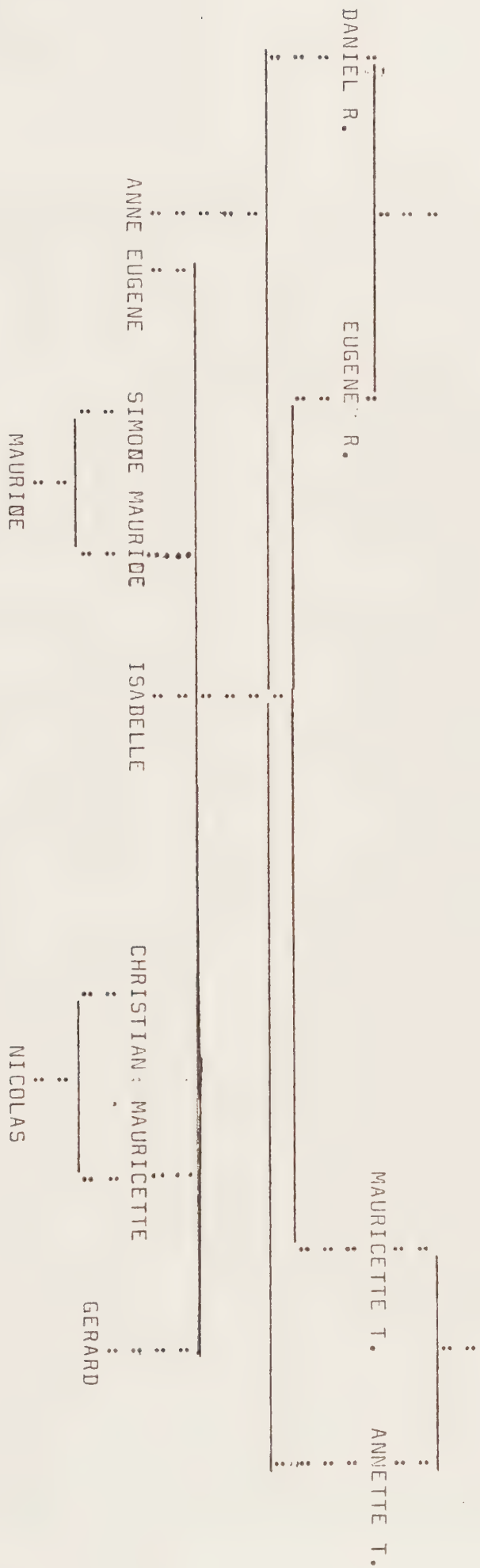


mer avec son mari. Nous convenons d'entretiens réguliers au dispensaire après sa sortie qui va intervenir après 10 jours d'hospitalisation. Elle sort avec 30 mg de Diazepam et 4,5 mg d'Halopéridol.

Les éléments cliniques suivants sont extraits de notes que nous avons prises, soit pendant les entretiens eux-mêmes, soit à la suite immédiate de ceux-ci. A la plupart de ces entretiens, nous étions deux soignants, une éducatrice et moi. Il semble que Madame N. n'ait abordé le problème de sa sexualité qu'au cours d'entretiens où j'étais seule avec elle. Elle est la quatrième de cinq enfants. Son père dirigeait une petite entreprise dans le Sud-Ouest. Reprise par son frère aîné. Elle a poursuivi ses études jusqu'au baccalauréat sans le réussir. Elle est mariée depuis un peu plus d'un an et a jusqu'à présent exercé le métier de secrétaire, ayant déjà occupé plusieurs postes successifs du fait de son instabilité. Madame N. est issue du mariage d'Eugène R. avec Mauricette T., Anne la sœur de Mauricette ayant épousé Daniel, le frère d'Eugène. Ce couple eut une fille prénommée Anne comme sa mère. Le frère aîné de Madame N. s'appelle Eugène comme son père, le second Maurice, qui porte donc le même prénom que sa mère et que sa sœur, a eut un fils prénommé aussi Maurice. Cette confusion au niveau des prénoms, nous la retrouverons au niveau de la manière dont elle conçoit les relations familiales. Un jour, elle nous dira "l'inceste, qu'est-ce que c'est. Ça n'a pas de sens pour moi".

A propos de ses premières années, elle nous dit que dans son enfance, il y a "un point noir", elle a été opérée à la naissance "d'une invagination des circonvolutions de l'estomac", elle a failli mourir, "les intestins étaient mélangés", elle n'était pas viable, on a fait









une opération, ça s'est bien passé." Le docteur Bedbaise, je n'ai aucun souvenir de lui, il a fait tous les accouchements de maman, j'étais toujours en bleu et en blanc, ma mère avait fait le voeu de me consacrer à la vierge si je survivais, la vierge, c'est la personne que je préfère dans le ciel. Quand je me suis mariée, j'ai subi des cours de préparation au mariage. C'était pas normal de se consacrer à son fils de cette manière, à Jésus, la conception on dit des cochonneries la-dessus."

Un autre souvenir "Ma mère adore se mystifier aux personnes = prendre la peau des autres personnes. Ses enfants sont tout pour elle. Elle en a eu cinq. Elle m'a parlé d'un petit chien qu'elle avait traversé l'Adour et elle m'a dit ce sera toi ou ta soeur, un phénomène de dédoublement de personnalité, j'ai été victime ou responsable."

A propos de sa première décompensation délirante, elle dit: "un film qui m'a fait peur, une femme seule dans une maison qui montait toujours un escalier, elle devenait folle de solitude, elle ne pouvait pas aller plus loin que le parc et elle mourrait dans la voiture, elle s'écrasait contre un arbre - chez moi, un grand platane très haut, je hurlais de peur, l'immensité d'un gouffre - un escalier, plus elle devenait folle, plus elle montait un escalier, quand je lis Thérèse Raquin, je vois l'escalier entre le magasin du livre de Thérèse Raquin et là où elle a les rendez-vous avec un commis. Thérèse Raquin, je la trouve profondément malsaine, elle me fait penser à une soeur de ma mère hystérique et à ma belle-mère qui souffle comme un boeuf. J'ai vu ce film à T., ça a fait un choc, je suis rentrée à TA., j'avais des signes de fatigue, hypersensible, réceptive aux choses, j'interprétais des attitudes, je ne



comprenais plus le sens de l'action, je ne pouvais pas comprendre, je flottais dans un gouffre profond. Tout d'un coup, l'univers de mon enfance a foutu le camp. On faisait le plaïond, on a plié la nappe, mon père s'est mis en face de moi, j'ai tout laissé tombé, et puis ma mère s'est mise en face de moi, j'interprétais ça dans un sens sexuel, je n'étais plus la petite fille de ce père et de sa mère, j'étais et voyais autre chose, je voyais des gens qui n'existaient pas - excusez moi, je vais vous dire une chose idiote - je pensais que mon père allait rejoindre mon frère aîné qui n'a jamais été capable d'avoir une femme, j'ai trouvé la porte de mes parents ouvertes, l'ambiance était très lourde et chargée comme avant un orage. (...) quelques jours après, mon jeune frère venait me chercher à T. et je suis allée à l'hôpital de TA. (...) J'avais un choc profond, c'était un chaos (...) J'ai des moments où j'ai vraiment des chocs, pour la sauvegarde de quelque chose : une façon de se détacher des individus."

Elle dira une autre fois à propos de cet épisode "c'est là que s'est passée cette espèce de décantation, les êtres s'éloignent, ils ont une signification érotique, non fantastique, ce sont des caricatures d'individus : l'histoire de la nappe, il me semblait que ça sortait du ventre pas la nappe, l'ambiance, j'ai eu l'impression d'être noyée comme ça quand j'ai accouché, non après, l'impression d'être réunié à eux par un cordon ombilical, que je faisais leur jeu inconsciemment. J'ai injurié mon frère aîné, je lui ai dit que c'était un pédé, un jour mon petit frère est arrivé, torse nu et j'ai vu mon frère aîné frémir, c'était malsain, je ne pouvais pas supporter qu'il y ait une réaction physique là-dessus, je l'ai mis en question. On s'est mis tous les trois, Maurice,



Gérard et moi; Eugène continuait à manger sans réaction, il était incapable de sentiment; on m'a amené chez le docteur, j'ai sorti tout, j'en ai marre de cette bande de pédés, mon frère aîné et mon petit frère. On m'a envoyé à l'hôpital" (il semble en fait s'agir d'une deuxième hospitalisation dans le Sud-Ouest.)

Nous allons maintenant tenter de situer la manière dont elle conçoit les structures familiales (elle a déjà évoqué les rapports supposés de son père et de son frère à propos de sa première décompensation.)

Un jour; elle nous a dit "j'ai suivi Mickey, c'est une histoire de canard américain. (Nous lui demandons alors si Mickey n'était pas une souris) - Il n'y a pas de souris, Mickey n'existe pas, il y a Donald, le vieux Picsou qui faisait bouillir la marmite, (...) la terre se soulevait, il y avait la marine. Donald, c'est un pauvre larbin que Picsou fait marnier, la vision de la couverture de Mickey, c'est exactement ce que j'ai trouvé comme situation chez moi." Or ce qui caractérise l'histoire de Mickey, c'est l'absence de lignage paternel direct, il y a des oncles, des tantes, des grands-mères mais ni père ni grand-père.

A propos de la mort de son père, elle dit "Je pensais que j'avais tous les droits, c'est quelque chose d'apparenté au plaisir solitaire, tout le monde s'en rendait compte dans ma famille mais je pensais que c'était un droit. Ma mère a fait une réflexion à la mort de mon père, j'avais envie d'envoyer ballader tout ça, toute la famille, tout mon passé. (...) Ma belle-soeur m'a dit, quand on met le doigt dedans, c'est une expression, j'ai fait un bond, c'est bien précisé, ça veut dire quelque chose, ça veut dire engrenage, ça peut aussi bien faire penser à quel-



que chose de la masturbation(elle rit).C'est l'expression qui a jailli spontanément,pour moi c'était très précis=ça précisait cette époque, le souvenir de la signature chez le notaire,je cherchais une satisfaction,j'en avais assez de ce climat de mort,c'était pas une satisfaction physique,c'était une façon de se moquer de la mort,de la famille,d'eux,qui avaient de la peine.J'ai passé une nuit seule,une telle solitude morale que j'ai eu la satisfaction physique par la masturbation.Le lendemain,signature chez le notaire (elle rit)abominable. Je n'ai pas vu mourir mon père.La nuit réaction saine,impression de tomber les pieds sur terre,sensation d'être indépendante (...)tout le monde faisait la toilette de mon père,moi je tombais mal.Chez le notaire,c'était un cauchemar,un choc chaque fois que je pensais à la nuit,un sentiment de culpabilité,on a signé,on a tout donné à mon frère,ça m'était égal,je n'avais pas la parole.Spoliée des intérêts que j'aurai du avoir.Ma mère fit une réflexion à mon beau-frère:que j'avais une main ou un doigt qui n'allait pas,les conséquences de la masturbation.Les autres ont pensé que leur soeur se payait du bon temps.A la clinique,la petite (sa voisine de chambre arabe dont nous aurons à reparler)à côté de moi,s'est payé du bon temps,l'infirmière est montée sur ses grands airs;elle venait d'avoir un enfant."

A propos de sa mère,elle dit:"Ma mère est venue à Paris,c'est une très grosse erreur que j'ai fait,elle a des méthodes très anciennes,mon mari a été happé,elle voyait tout à l'envers (...)Après son passage,j'ai trouvé des choses qui manquaient,des choses à mettre au net,des culottes.Dans l'armoire de mon fils,il manquait une gaine, ce sont mes affaires,je tiens à le dire."





Au sujet de ses frères "je suis parti à Paris pour ne pas avoir de contacte avec mon frère aîné qui est célibataire (...) du moins, je n'ai pas peur de l'emprise que peut avoir mon frère et les Pyrénées. C'est mon frère aîné qui m'a obligé à monter les marches quand je me suis mariée, il m'a accompagné à l'autel. J'étais une fille droite, jamais rien eu au point de vue physique, je veux dire qu'il y avait des garçons dans ma famille, des rapports amoureux avec mon jeune frère."

A propos de sa belle-mère "Quand je suis près de ma belle-mère, j'ai l'impression qu'elle va me sauter dedans, c'est-à-dire prendre la personnalité d'une autre personne."

De son mari, elle dit que "leurs histoires coïncident de façon extraordinaire. J'ai eu ma première aventure avec un homme qui se droguait, Michel, il y a un Michel aussi dans la vie de mon mari, il ignore qu'il existe ce genre de coïncidence. Je crains de le perdre, il est déjà parti quand ma mère était là."

Son fils n'a jamais été vraiment pris dans ses thèmes délirants, et en dehors de sa période d'hospitalisation, elle a toujours pu s'occuper de lui avec l'aide de ses beaux-parents et de son mari: "c'est un enfant magnifique qui a une force extraordinaire. Très intelligent, très précis dans son comportement (...) Nicolas, lui, n'a pas de problème, c'est un homme neuf".

Après la rémission de son délire, elle dira "il est très beau, très coléreux, il la fait marcher mais son père prend des décisions. (...) Je crois que mon fils est rêveur, il est très musical, il aime les choses, je lui parle anglais, il aime beaucoup ça, son père n'aime pas."



Nous avons tenté de donner un aperçu de la manière dont Madame N. envisageait les structures familiales. L'impression chaotique étant inhérente au point de vue lui-même de la patiente. Nous allons plus brièvement résumer les propos dans lesquels elle fait référence à son identité sexuelle .

"Il y a une rose dans l'histoire, artificielle, mais celle là est peut-être vraie. On me demande quel sexe j'ai, si je suis un homme ou une femme (...) J'ai été accouplée à mon mari d'une façon que je ne connaissais pas, d'une façon électrique. Ma mère dit que ma belle-mère a une manière pour m'épanouir, je suis une rose pour les hommes, pas pour les femmes."

Elle dira aussi "On me renvoyait des écoles parce qu'on disait que j'embrassais les autres filles; c'est ridicule. On vous dit que vous êtes un chef, que vous pouvez manier les filles comme vous voulez, c'est ce qu'ils disaient les soeurs. De là à se mettre un sexe qui n'est pas le sien, c'est-à-dire être phallocrate, j'ai un tempérament assez viril. Je me suis évanouie dans les bras d'une soeur. J'avais une pelure d'orange sous la plante des pieds pour avoir de la fièvre. J'ai fait semblant de m'évanouir. Cette religieuse, femme pas saine, elle cherchait des moeurs autres que l'église, elle cherchait des rapports physiques avec les femmes. Elle a raconté que j'avais fait exprès de tomber dans ses bras, elle était lubrique et sale. J'ai été renvoyée du lycée parce que j'avais soi disant des moeurs spéciales. Il y a toujours des femmes qui ont cherchées ma présence; ma belle-mère est assez asphyxiante de ce côté là, heureusement elle est mariée, heureusement un homme la tient. Depuis pas mal de temps, les femmes ne s'occupent



plus de moi, il paraît que je suis agressive, que je ne m'entends pas avec les femmes."

"Une aventure avec un noir, un garçon qui a profité de moi, un foyer de jeunes filles où j'ai fait la connaissance de mon mari, j'ai commencé à perdre du sang, je suis partie, j'ai vu le Dr. F., comme si j'avais eu une fausse couche après un rapport sexuel avec mon mari."

Elle a pratiqué deux avortements alors qu'elle vivait "avec un noir, le premier par un chinois marié avec une esthéticienne, le deuxième en clinique."

Les thèmes relatifs à l'étranger, à l'arabe, à l'Autre revenaient avec une extrême fréquence et le plus souvent en relation avec des fantasmes de scènes primitives.

A propos de son accouchement: "L'autre personne, la femme arabe (qu'elle avait évoqué à propos de la nuit qui suivit la mort de son père), ils ont mis la télévision - ça a été dégoûtant - vraiment sale. Personne ne voulait savoir. J'avais mon goûse. Je n'avais ni mon mari, ni ma mère. C'est moi qui l'ai épousé, c'est pas ma mère. Quand j'appelais l'infirmière, elle me demandait ce que je voulais. Il y avait un poste de télévision, je voyais... il y avait deux berceaux. La télévision montrait une image de la fille, elle se grattait, se masturbait. Je n'ai pu éviter que ce soit une femme étrangère, du Maroc, j'ai horreur des arabes."

"A l'hôpital d'E., il y avait des arbes, un arabe qui allait dans la chambre avec une dame, je ne sais pas ce qu'ils faisaient, le transistor donnait toutes les informations au jour le jour sur Madame N. Je n'ai jamais été plus à poil. En plus, on jouait Chopin (elle habitait une rue de ce nom) et c'était pas moi qui était l'aide, on joue au piano au-



dessus de chez moi. Il y a une vieille dame qui fait du téléphone arabe, elle fait du bruit par rapport à notre vie à nous. Elle est toujours en rose et en bleu. Je n'ai pas peur, c'est une dame qui est seule, pares tout."

"Un jour, j'ai montré une photo de mon mari: on m'a dit qu'il ressemblait à un arabe. "Son frère a fait la guerre d'Algérie, il est revenu mutique, "il a coupé en morceaux des arabes."

A propos de sa première hospitalisation à T. "la première fois, un tel engloutissement hors de ma famille, c'était les tables de la loi: ma famille, c'était les règles, l'idéal. J'ai eu sourdement peur, des choses dont j'ai peur, dont je ne sais pas à quoi elles correspondent, qui vont à l'encontre du sens que j'ai des choses. Quand j'étais jeune, c'était cette espèce de vase, de pas pouvoir sortir de l'eau, d'être englouti, les sous-marins, quelque chose qui vous engloutit complètement en rapport avec l'admission des gens venus d'Afrique du Nord."

Lors de la rémission de son délire, elle nous dira qu'elle a réalisé qu'il y a des rapports différents entre les races. Une femme doit pouvoir répondre quelque chose, mais elle ne peut pas. La pire injure qu'elle dit à son mari, c'est: arabe. Il ne l'a pas protégée, il lui a dit que c'étaient des hommes comme les autres. "Il faut accepter les noirs et les arabes parec que je suppose qu'entre ma mère et mon mari, il y a eu le téléphone arabe, ça peut avoir rapport avec les gestes, avec la parole."

Nous soulignerons l'importance des mécanismes d'interprétation, autrement dit cette espèce de prolifération de la signification et notamment de la signification des couleurs - Son nom de jeune fille





faisait directement référence à la couleur rouge ou rouille - "le rouge, c'est ma couleur (...) j'ai eu des problèmes de couleur, ça n'a plus d'importance maintenant que je commence à y voir clair, le rouge, c'est le sang, le feu, le communisme, c'est lié à moi par les hémorragies, j'ai pris des directives vis-à-vis de mon bébé, il a mangé des carottes, ça peut-être roux ou rouquin une carotte, la carotte, je l'ai arrêtée à la sortie de la clinique." Un jour, elle s'est fait teindre les cheveux en roux: "Jé ne comprends pas la signification des couleurs. Il y a un langage au niveau des vêtements. Le rouille, ça correspond à la terre."

Nous rapprocherons ce mécanisme de la défaillance des fonctions métaphoriques:

"Mon mari, m'a dit, tu es la moitié de moi et rien d'autre. (...) J'ai perdu complètement mes forces, j'ai perdu mon côté droit" "Mon mari m'a dit qu'il avait pris tout mon plutonium (...) ses mains sont plus basses, j'ai l'impression d'être plus haute que lui, c'est une question physiologique."

Nous allons envisager pour conclure, la remission de cet épisode. Les entretiens se déroulent sur une période d'environ 15 jours. Elle arriva un matin très en retard, extrêmement anxieuse: "c'est terminé, j'ai tout le monde à mes trousses, j'ai rencontré un couple d'anglais, ça signifie que les anglais ont débarqué. Moi, je m'arrête, c'est mon retour de couches, j'en ai parlé à mon mari, comment ça a pu se savoir de cette façon (...) J'ai des problèmes gynécologiques, ce sont des choses qui sont découvertes, c'est mon subconscient qui travaille, c'est infernal, je suis allée me faire payer à la sécurité sociale. Je suis la seule



à avoir la carte d'immatriculation qui est définitive et je suis payée en maternité. Il est même question que je rentre à I.B.M, qu'est-ce-que vous voulez que je fasse d'autre, que je me tire un coup de pistolet, je n'ai la paix nulle part, je suis mal dans ma peau, mon mari a besoin de moi".

Elle refuse l'hospitalisation que nous lui proposons "je perdrais mon mari. Il est déjà parti quand ma mère était là". Par contre, elle nous demande si nous pouvons aller chez elle et rencontrer son mari qui est "comme un baromètre".

Nous convenons d'une visite à domicile pour l'après-midi. Inutile de préciser combien grande était notre inquiétude. Avec une certaine surprise, nous la trouvons très calme. Pendant l'entretien, elle donne le biberon à son enfant, puis souhaite nous faire visiter son appartement. Elle nous montre la chambre de son fils, des dessins de Walt Disney: c'est toute sa jeunesse. Elle nous montre d'étranges tableaux qu'elle a peints: un chat, qu'elle trouve original (elle n'aime pas les chats, mais celui là, oui). Elle nous montre deux tableaux d'elle: un canard vert avec des oeufs et une grappe de raisin. "Zeuzeu, c'est comme ça qu'on m'appelait quand j'étais jeune." Nous rencontrons son mari qui semble un peu étonné de nous voir, son état ne lui paraissant pas préoccupant.

Elle ne vient pas au rendez-vous suivant. Son état ne devant pas être critique puisque la famille ne fait pas appel à nous, nous jugeons préférable d'attendre qu'elle se remanifeste.

C'est 3 semaines après le 16 Novembre 77 qu'elle va nous appeler au téléphone. "Je ne sais pas ce que vaut mon dossier. Je vous dois quelque chose. Conservez mon dossier. J'ai dit tout dans l'ordre." Elle



nous demande de lui envoyer nos honoraires. Nous lui demandons de venir en consultation le lendemain. Au téléphone, elle était calme, non délirante. D'ailleurs pendant tout le temps où nous la suivîmes, le contraste était grand entre son aspect vestimentaire soigné, son visage maquillé au port altier et ses propos souvent très délirants.

Le lendemain, elle vient en consultation et il se confirme à l'entendre que l'accès délirant est résolu. Elle semble satisfaite par l'explication que nous lui donnons du financement du dispensaire par la Sécurité Sociale qui nous empêche de lui demander des honoraires. Elle nous dit que c'est son mari qui était surtout préoccupé par ce problème. Elle nous dit que les noirs lui ont beaucoup apporté par leur manière de danser. Qu'elle trouve le personnel médical agressif, mais qu'il lui a beaucoup apporté. Elle ne souhaite pas revenir régulièrement en consultation comme nous lui proposons, mais elle garde nos références pour avoir la possibilité de nous joindre (a). Elle insiste pour que nous conservions son dossier "noir sur blanc". La première fois que nous l'avons vue, elle nous avait effectivement demandé d'écrire au Docteur F. qui l'avait suivie auparavant pour qu'il nous communique son dossier.

(a) Elle revint effectivement nous voir quelques mois après, spontanément, à l'occasion d'un autre épisode fécond, moins important cependant.



OBSERVATION n°2  
-----

Nous avons suivi cette patiente, Mademoiselle Dominique O. d'Octobre 76 à Avril 77, d'abord dans le cadre d'un vieil asile de la région parisienne (jusqu'en Février 77), ensuite pendant quelques semaines, en consultation, au dispensaire du secteur. Nous avons le plus souvent suivi cette patiente à deux, un analyste qui travaillait comme psychologue dans cette institution et moi. D'autres membres de l'équipe étant parfois présents aux entretiens. Mon changement de service en Avril 77, me fit perdre cette patiente de vue. On trouvera cependant le relevé de ses hospitalisations ultérieures à l'hôpital de V. On trouvera d'abord réunis les certificats hospitaliers, d'autres éléments cliniques sont groupés ensuite qui proviennent des notes prises au cours des entretiens avec cette patiente (qui correspondaient donc à la période d'Octobre 76 à Avril 77.)

Mademoiselle O. Dominique (qui se maria en mai 77 et devint Madame S.) était une jeune femme petite, sèche, le visage un peu buté, d'un type espagnol prononcé. Des cheveux très longs, très noirs, lui recouvraient les épaules.

Son dossier hospitalier à l'hôpital de V. débute en Octobre 76

- Centre chirurgical F. -

le 8.10.76

Radiographie de l'abdomen: on retrouve les corps étrangers d'origine métallique: aiguilles, en projection de la cavité abdo-





minale en regard de LI.

- Centre chirurgical F.

9.10.76

...a été hospitalisée chez nous apres avoir ingéré deux aiguilles de couturière (le 2. 10.76). Cette malade a vu le Dr.L., psychiatre le 5.10.76 qui a diagnostiqué une dépression atypique et a entrepris une chimiothérapie: Haldol 29/00 XX gouttes x 3. Ce matin, elle a présenté un nouvel épisode dépressif avec idées suicidaires; elle a alors reçu une ampoule Valium IV lente qui n'a pas levé l'angoisse totalement... La malade a évacué une aiguille, il en reste donc encore une...

Dr.R. interne

- Certificat de placement -

9.10.76

Etat dépressif atypique en relation avec le sentiment diffus de peur et de percevoir des remarques désagréables d'autrui à ce sujet. Idées de suicide exprimées sans ambage et avec froideur rendant la malade



dangereuse pour elle-même et nécessitant son hospitalisation dans un établissement régi par la loi du 30 Juin 1838

Dr.M.

- Observation du CPOA -

9.IO.76

A son arrivée, présente des contractures bucco-faciales qui cèdent à l'injection d'une ampoule de Ponalide. 18 mois de prison ferme à la suite d'un vol (?). Est sortie en Février dernier. A un enfant placé pres de T. Depuis 3 mois, développe une thématique psychotique: a l'impression qu'elle pue. les gens lui disent "tu pues" même dans le métro, elle le voit bien, les gens s'écartent ou se bouchent le nez. Idées de suicide, exprimées froidement en relation avec ce sentiment de puer "Si ça continue, je vais m'acheter un revolver et mettre deux balles dans le ventre". Atypicité de la symptomatologie pouvant faire craindre une évolution schizo et un passage à l'acte suicidaire.

Dr.M.



- Interne de garde -

9.10.76

Psychose dissociative. Traitement: Temesta 2,5 I comp. matin, midi et soir. Seresta 50 I comp. le soir. Teriluzine XXX gouttes Tercian. Si besoin correcteur: Lepticur I, DME X 60. En cas d'insomnie ++ Gardénal 5 n°1. A 2hI/2: crise, contractures, tombe du lit, nous la relevons, reprend un peu conscience. A 3H, recommence à nouveau, appelons IDG qui nous dit de ne rien faire si cette crise de contractures recommence. Faire I Ponalide IM. A 3 HI/2, petites contractures, tombe du lit, nous la relevons, nous n'avons pas fait du Ponalide car cette crise était beaucoup plus faible que les précédentes.

- Certificat immédiat -

9.10.76

Tres endormie par le traitement. Réticences cèdent progressivement. Impression de répandre une odeur de pourri pour laquelle elle a consulté des gynécologues. On ne peut actuellement trancher entre l'hystérie ou une schizophrénie débutante.

Dr.G.      Dr.D.



Traitement anxiolytique. Tranxène 50

- Observation infirmier -

14.10.76

Nous nous rendons chez elle avec A. pour prendre ses habits, confiante, suite des idées. Demande à rester dans sa chambre sans Dalila. Nous acceptons. Revenue chez elle, insiste sur le ménage fait ou pas fait ? Sa chambre est nette, propre, rangée, entretenue. Courrier dans sa boîte concernant son travail et son "ami" en prison à T. Insiste pour que nous lisions ses lettres. Question travail, lettre recommandée de l'employeur indiquant une rupture de contrat, à voir en urgence. Parle de son souteneur en prison depuis 4 ans, elle l'a connu à 15 ans, puis visite à C., à A. etc. Tapine dans la rue et gagne 800F par jour. Très ambivalente avec lui, ordure, beau comme un ange, je l'aime, je l'aime pas... Certificat provisoire d'immatriculation renvoyé ce jour à la SS avec l'imprimé en question.

Bernard B.





- Certificat de quinzaine -

25.10.76

Il semble s'agir d'une décompensation schizophrénique débutante avec éléments délirants discrets. L'aiguille restante aurait été ingérée il y a un an et une intervention chirurgicale semble nécessaire.

Dr.G

Dr.R.

Elle est alors envoyée dans le service de chirurgie de l'hôpital Saint-Anne où elle reste plusieurs jours. Il semble que cette patiente ait été particulièrement mal tolérée dans le service de chirurgie. Lorsque nous lui rendions visite, nous la trouvions le plus souvent obnubilée par son traitement psychiatrique et presque incapable de parler. La lettre de l'interne en chirurgie rend compte de cette hospitalisation.

- Service du PR.C. -

Chirurgie générale et vasculaire

19.11.76

à

Monsieur l'interne

Service du Dr.R.

Hôpital de V.

Mon cher Confrère,

Je renvoie à tes bons soins Melle



O. que nous avons vu pour des aiguilles fichées dans le pli du coude gauche.

Nous avons pratiqué l'ablation sans problème. Par contre nous n'avons pas touché à l'aiguille abdominale en place depuis longtemps: en fait sa position est fixe sur les clichés.

Elle se projette à la hauteur de l'estomac jusqu'en arrière de la paroi antérieure de l'abdomen.

L'endoscopie n'a pas permis de retrouver l'aiguille fichée dans la paroi gastrique. Par ailleurs son problème psychiatrique est très complexe et je compte sur toi pour le régler au maximum.

Traitement actuel:

Seresta 50:1 comprimé le soir

Heptamyl:2 comprimés

Tranxéne 50:1 comprimé matin, midi et soir

Mogadon:1 comprimé le soir

Largatrix:8 gouttes<sup>u</sup>.

Valium:XC gouttes

Artane 5:1 comprimé matin, midi et soir

Dr.R.



Elle ne fit que passer à l'hôpital de V. pour régulariser sa situation administrative, la famille invoquant le fait que le chirurgien avait estimé que l'état de leur fille était dû à une frayeur et qu'il ne fallait surtout pas la renvoyer à l'hôpital psychiatrique (il est vrai que ce chirurgien était nouvellement arrivé, et guère habitué sans doute à être confronté à la folie ).

- Certificat de sortie -

24.II.76

Revient ce jour de l'hôpital Saint-Anne où on lui a retiré les aiguilles du bras. L'aiguille abdominale en position extra-digestive n'a pas été enlevée. La sortie est accordée à la demande insistante de la malade et de la famille bien que l'état reste assez préoccupant (persistance de thèmes délirants concernant les aiguilles qui auraient été enfoncées dans son cou à Saint-Anne.

Dr.G.            Dr.D.

Elle devait effectivement revenir une semaine plus tard.

- Centre chirurgical de J. -

2.I2.76

Comme convenu au téléphone, je vous adresse <sup>m</sup>ademoiselle O. Dominique qui <sub>m</sub>



présente un état confusionnel avec une amnésie. Elle a déjà été hospitalisée dans votre service.

- Interne de garde T. -

2.12.76

Mademoiselle O. Dominique, âgée de 23 ans est adressée par l'hôpital de J. Malade connue du service. Calme, contact variable, bien orientée semble-t-il, bonne présentation discours pouvant paraître incohérent possiblement sous-tendu par un délire hallucinatoire sujet interprétatif à certains moments très bien accroché à l'ambiance. Pas d'ingestion d'alcool, de médicaments ou de drogues autres. Il semble avoir existé une insomnie de 2 nuits et agitation dans le cadre familial. Donner ce soir: Nozinan 25 I comp.

- Certificat d'entrée -

3.12.76

Adressée par l'hôpital de J. où elle s'était rendue dans des conditions difficiles à préciser. A l'entretien aujourd'hui, thèmes





délirants (aiguilles qui lui auraient été mises à Saint-Anne, crainte d'être transformée en citrouille (?) ) Les barrages deviennent de plus en plus importants au cours de l'entretien ainsi que les réitérations de sa crainte d'être renvoyée à l'hôpital de J.

Dr.G.

- Observation infirmier -

6.I2.76

Demande un entretien après récupération au bureau. Parle de mort, pas avec les chiens et les chats mais par deux balles dans le ventre (après ce sera dans le cœur) cherche un objet à s'enfoncer dans le ventre. Dit être partie se reposer chez "les hommes" "Mercurochrome à la place du slip?". Ecris elle-même son désir de mort par balle. Je veux mourir comme mon père, c'est normal. Déjà Samedi 4.I2.76, a tenté de se casser une bouteille sur la tête.

Bernard B.



- Dr. D. -

14.12.76

A essayé hier de s'ouvrir le ventre avec une bouteille cassée. Explique le matin son geste en disant qu'elle souhaite aller en prison pour "payer ses frais de justice". Larga-trex I comp. matin, midi et soir.

- Certificat de sortie -

7.2.77

Sortie faite à sa demande. On reste assez réservé vis-à-vis de cette sortie malgré la disparition progressive des hallucinations et l'atténuation du délire, du fait des thèmes de persécution par le fiancé apparus dans son délire et qui n'ont jamais été reconnus par elle, d'autre part la problématique vis-à-vis du fils reste encore à préciser, Dominique ne l'abordant jamais de manière directe et le plus souvent, semble-t-il, par le thème de la "mort de ses parents". Une réhospitalisation dans un délai plus ou moins bref reste probable.

Dr.G. signé Dr.D.



Nous allons ensuite la suivre en consultation, puis notre changement de service entraînera l'arrêt des entretiens, Mademoiselle O. arguant qu'elle serait désormais suivie par un Professeur à Paris. Nous retrouvons cependant le compte-rendu d'une hospitalisation très brève dans le même service que précédemment bien qu'à la suite de son mariage, elle ait changé de secteur

- Interne de garde -

17.6.77

Revient accompagnée de son mari (s'est mariée il y a un mois). Agitée. Attitude séductrice. Change d'humeur brutalement, attitude infantile. Troubles du sommeil.

Pour ce soir: Nozinan L gouttes (50)  
Tianxene 50  $\frac{1}{2}$  comprimé  
Mogadon 1 comprimé

- Certificat immédiat -

17.6.77

Femme de 24 ans, suivie au dispensaire de P. depuis 1 an par Monsieur L. et Dr. GA. Déjà hospitalisée il y a trois mois. Vivant avec un homme avec qui elle s'est mariée, il y a un mois, a un enfant de 6 ans. Souhaite être hospitalisée ici



invoquant un conflit conjugal, disant qu'elle ne se sent pas bien, qu'elle ne mange plus depuis quelques jours. Attitude assez infantile, labilité thymique durant l'entretien.

Le mari raconte que depuis une semaine, elle ne mange plus, ne tient plus en place, a dépensé 1000 F dans la seule journée d'hier, s'est remise à voler dans les magasins. Demande qu'elle soit en P.V. L'attitude de la patiente ne m'évoque pas pourtant pas un accès maniaque franc mais plutôt un épisode d'agitation discordant. Par ailleurs depuis 1 mois, la patiente est domiciliée à D. et n'est donc plus du secteur. On se met d'accord sur le maintien de Mme S. ici dans le pavillon en SL jusqu'à Mardi, date à laquelle on décidera avec ses thérapeutes habituels de la suite des événements.

En attendant, donner:

Haldol 2°/°° 20 20 20

Akinéton I

Témesta 2,5 I I I

Séesta 50 0 0 I





- Certificat de sortie pour mémoire

19.6.77

Sortie ce jour à sa demande et à celle de son mari. Tous deux expliquent leur renversement d'attitude par le fait que la mère de Mme S. est malade de savoir sa fille à l'Hopital, et d'autre part par le fait que le fils de 6 ans, dont le comportement serait la cause de l'énervement de Mme S., va être envoyé à la campagne pour quelques temps. Mme S. et son mari refusant d'attendre le lendemain matin, lundi, pour confirmer leur décision après en avoir au moins parlé avec Mrs L. et GA., Mme S. sort contre avis médical.

Dr. D.

Elle est réhospitalisée quelques jours après dans le service correspondant à son secteur, après une dispute avec son mari qui a dit qu'il ne voulait plus d'elle. Son fils de 6 ans, actuellement chez sa mère a été reconnu par son actuel mari.

- Bilan du séjour -

Du 26.6.77 au 1er.7.77

Présente un grand déséquilibre ou (psychose ?). Beaucoup de turbulence au



pavillon marque son séjour. On a été assez ferme avec elle, l'isolant bien qu'elle fut en service libre. Savoir si cela lui a été secours ?

Toujours est-il qu'elle prit la porte dès qu'ouverte.

Dr. RQ.

Nouvelle hospitalisation en placement volontaire trois semaines après.

- Placement volontaire demandé par le mari: Monsieur S. -

- Certificat d'admission -

Je, soussigné, docteur GO. Médecin chef adjoint de l'infirmerie psychiatrique près la préfecture de police certifie que Madame Dominique O. épouse S. est atteinte de:

Déséquilibrée hystérique, désemparée, isolée.

Amenée à l'infirmerie psychiatrique à la suite d'une dispute dans un café avec un couple qui l'hébergeait.

Aurait quitté son mari après deux mois de mariage. Aurait un enfant de 7 ans,



placé ça et là.

A été hospitalisée à Saint-Anne et à V.  
qu'elle aurait quitté en Janvier, dit-  
elle, en Juillet dit le mari.

Aucun projet. Adhère de façon immature  
à une histoire d'affaires volées par ses  
hôtes.

Parait absolument incapable actuellement  
de vie autonome.

La tentative de réadaptation sociale doit  
être poursuivie en hopital psychiatrique.  
Les constatations médicales ci-dessus  
font apparaitre que cette personne est  
dans un état d'aliénation mentale qui  
nécessite son placement volontaire dans  
un établissement régi par les articles  
L.333 et suivants du code de la santé pu-  
blique.

Placement volontaire à la demande  
du mari.

Fait le 24 Juillet 1977

Dr.M. GO.

- Certificat immédiat et évaison -

24.7.77

A été internée le 24 Juillet apres passage



à l'IPP à la suite d'une dispute avec des gens qui la logeaient depuis quelques jours. A été vue par l'interne de garde qui l'a trouvée calme avec un contact flou, réticent et a prescrit un traitement d'attente.

Quelques heures après l'admission a fugué de l'établissement.

Jeune femme de 23 ans, connue de notre service pour y avoir séjourné quelques jours fin Juin-début Juillet dernier, et en être sortie par fugue.

Présentait alors une symptomatologie tardive faite d'angoisse, de cris, de manœuvres clastiques, de discours décousu, éventuellement à prendre comme discordant. Conflit avec le mari récemment épousé (2 mois) sans cependant avoir une conduite univoque à son égard.

Après son départ du début Juillet, nous avons reçu plusieurs coups de téléphone (mari, autres hommes) tentant d'obtenir des renseignements sur son compte. Semble avoir besoin de se entourer de protecteurs qu'elle investit d'une confiance fugace. Renversements d'alliance du jour au lendemain





Pressions et sollicitudes de son entourage dont elle disait vouloir cesser la fréquentation rendant sa situation sociale tres intriquée avec sa propre pathologie.

N'a pas à être recherchée bien qu'elle ait tres probablement besoin de soins.

Dr. RO.

- Certificat de réintégration apres évacion et de sortie -

27.7.77

A réintégré ce matin le service sur appel de l'hopital St-Antoine où elle s'était présentée aux urgences pour demander des soins.

Calme mais anxieuse. Dit vouloir regagner son domicile conjugal.

Le mari, signataire de la demande de placement, fait une demande de sortie contre l'avis medical.

Traitement de sortie:

Tranxéne 50 mg..... $\frac{1}{2}$ cp.matin et midi,

I cp. le soir

( I flacon)

Dr. RO.



Nous avons tenter de résumer certains éléments anamnestiques ou cliniques recueillis en notes mais ne figurant pas dans les certificats.

Dominique était donc agée de 23 ans lorsqu'elle fut hospitalisée pour la première fois à l'hôpital de V. Elle a 3 sœurs plus âgées et un frère plus jeune, une sœur jumelle morte à 12 ans de maladie bleue. Elle a un petit garçon de 6 ans (David), elle s'en est occupée jusqu'à 7 mois. Après c'est sa nourrice qui l'a gardée (c'est sale chez elle). Son père a voulu la violer à 14 ans. Elle l'a dit à sa mère qui n'a pas voulu la croire, sa sœur était témoin, elle a voulu lui donner une gifle, "Touche pas à ma sœur". Il pelotait les seins de sa sœur, il était déjà dans les jupons de sa grand-mère. Son père n'a jamais voulu d'elle. Il l'a mise à E., à l'hôpital psychiatrique à 15 ans, sa mère a tout fait pour qu'elle sorte mais son père en avait assez qu'elle fuge. Plus trad, prostitution, cambriolage, arrêtée, elle fut emprisonnée à R.. A fait 13 mois sur les 18 auxquels elle avait été condamnée. De son père, elle dit que c'est lui qui a fait mourir sa sœur jumelle. Son père lui a laissé une cicatrice au cou, à coup de bourette, de brouette. C'était un alcoolique infini/fini. Il a été opéré 7 fois (du foie, de l'intestin), il est à cent pour cent. Il ne peut plus boire sinon il meurt. Le docteur lui a dit qu'on lui couperait les jambes s'il recommençait. Son père avait placé Dominique chez un grand chirurgien qui voulait en faire quelque chose. Il avait opéré le père 10 fois (estomac, vésicule, gangrène, appendicite purulente) C'était devenu un ami plus qu'un médecin.

Curieusement, le thème de l'opération, revient plusieurs fois dans son délire: elle veut bien se faire opérer, mais ne veut pas qu'on lui enlève ses affaires. Une autre fois, (au mois de Janvier) elle demandera qu'on



lui ouvre le ventre avec des piqûres d'anesthésie et qu'on lui enlève toutes les saletés, tous les microbes. Mais elle ne veut pas qu'on lui coupe les jambes. Elle ne veut pas être "cul de chatte". Elle pense aussi qu'elle est enceinte, que quelque chose bouge dans son ventre. Si elle est enceinte, elle ne le gardera pas. Elle prendra une aiguille. Un jour, s'étant emparée de ses radios, elle s'inquiète des os de ses hanches. Elle reconnaît une tête et des bras de chaque côté; ce ne sont pas les intestins, les ovaires. Ne sait comment dire, on dirait des jumeaux. On lui a dit qu'elle a un enfant dans le ventre, elle ne sait si c'est vrai ou faux. Elle voudrait qu'on le lui retire, elle s'empoisonne avec ça, il faudrait que le chirurgien tire le cordon et lui enlève. Le 31 Janvier, elle est indisposée: ils lui ont pourtant dit qu'elle était enceinte à St-Anne. Elle ne l'est pas, la preuve. Mais même à présent, elle ne sait pas, elle n'est pas médecin.

Un des thèmes de son délire qui revient avec insistance, est celui de l'odeur. Elle a une mauvaise haleine, ça manque de l'étouffer. Elle veut qu'on la soigne en gynécologie, qu'on lui enlève cette odeur qu'elle a toujours sur elle, quelque chose de pourri. Les gens se reculent au travail. Ils disent: "ça pue ici". Elle est allée voir un gynécologue, il lui a fait non pas un curetage mais il lui a retiré un bout de peau; elle a changé de travail à cause de cette odeur. Elle est infectée du ventre. On lui a fait des vaccins. Des pointes de feu à l'intérieur. Elle a pris l'aiguille parce qu'elle en avait assez qu'on lui dise qu'elle sentait mauvais. Il y a trois ans, elle a consulté un médecin de famille à propos d'une odeur consécutive à une injection, mais ce n'était pas obsédant.



Son père ne pouvait pas la sentir. Il faut la soigner du bas, elle est infectée, elle a des pertes. Il y a deux mois, elle a eu des pertes marrons et aussi des pertes de mémoire. Pour ces odeurs, il faut lui mettre une bombe. Elle ne sait pas si cette odeur est sur elle ou dans son nez. Elle se plaint de douleurs au côté droit du cou, avec en permanence l'impression d'une boule.

Elle s'est fait enlever un tatouage au poignet (les lettres Y.V.), avec une piqure d'anesthésie parce qu'elle trouvait ça dégoûtant.

La seconde hospitalisation en Décembre, correspond à l'apparition de thèmes plus nettement persécutatoires. Elle avait été au commissariat pour se dénoncer, elle avait peur, elle ne veut pas être brûlée. Elle aimerait parler au Président de la République, il a dit qu'il fallait la guillotiner, la brûler vive, la donner au chien, le médecin-chef veut la tuer, sa condamnation à mort est prononcée, elle est accusée d'avoir voulu tuer son enfant. On parle d'elle à RTL, elle leur a téléphoné pour leur demander d'arrêter; ils lui ont dit de s'adresser à la télévision. Elle ne veut pas être enterrée vivante, elle se demande si sa mère est morte. L'homme descend du singe, mais elle est une femme, elle ne descend pas du singe.

Certains thèmes peuvent s'éclairer d'emblée à les situer en référence à une défaillance des fonctions métaphoriques. Son nom, lui-même, renvoyant directement à des signifiants tels que peau, cou, coupe. Le sous-directeur qui l'a effrayé à St-Anne en faisant le fantôme, nous semble désigner son père alcoolique. Nous aurons bien sûr à étayer cela dans notre étude des troubles de l'ordre symbolique dans la psychose. Le père séducteur et violent ne se situe jamais dans un registre d'alliance. Les autres figures paternelles, telle celle du chirurgien, sont





marquées de toute puissance, mais ne sont dépositaires d'aucune loi autre que celle de leur bon plaisir.

OBSERVATION N°3

-----

Le cas de Mademoiselle Claude F. 23 ans. Il s'agit d'une patiente que j'ai suivie en consultation. Son épisode délirant était déjà ancien puisqu'il était survenu lorsqu'elle avait 19 ans. Il s'agissait d'une jeune femme brune, petite, très corpulente. Elle avait été adressée en consultation parce qu'elle souhaitait un régime amaigrissant. Son médecin généraliste, du fait de son passé psychiatrique, avait souhaité qu'elle soit alors suivie par un psychiatre. Elle me parla spontanément de son délire, elle n'était pas délirante mais on avait parfois l'impression de très fugaces cristallisations délirantes.

A 19 ans, elle venait de perdre son grand-père maternel. Elle se sentit attirée par l'anglais. Justement, dit-elle, la personne qui vivait avec son grand-père fréquentait des gens de religion protestante. Ils mou-



rurent à un mois d'écart. C'est alors qu'elle " croisa " un pasteur qui lui parla des cours d'anglais. Mais laissons lui plutôt la parole. "Les cours n'étaient pas tellement au niveau, il y avait d'autres choses derrière, des réunions d'ordre biblique, un soir, j'ai été retenue, de fil en aiguille, j'y suis allée fréquemment, des aspects m'ont plu. J'étais obsédée par ces idées là, je lisais tard le soir, pendant cette période (Octobre 74 - Janvier 75), des textes sur la réincarnation de Jésus-Christ sur... (cherche un moment) ...sur l'Apocalypse. Ils disaient que Jésus-Christ reviendrait en 1975. Je suis tombée dans le panneau: un témoin de Jéhova m'avait déjà dit ça auparavant.

C'était un dimanche matin, vers six heures, il y avait des ombres partout. J'avais l'impression qu'il y avait trois catégories de personnages sur les persiennes, dans l'angle des persiennes, dans le jour qui existe. On disait que ça ne se voyait pas, il fallait absolument que je le vois, même si c'était très petit, un signe de Dieu. C'était des petits personnages: des anges, Dieu, et à nouveau des anges: j'étais arrivée à la Trinité. Les anges annonçaient la venue de Dieu, Dieu venait, les anges le raccompagnaient. La lévitation, j'étais affolée, les anges volaient dans la maison; j'ai pensé que j'allais suivre derrière, monter au ciel, personne ne devait rester après (je lui demande si c'était la mort qui était en cause) Je pensais que oui. Il y avait une pancarte repliée, j'ai vu dessus la vierge et l'enfant. J'en étais arrivée à croire que Jésus avait raté son chemin. Il avait essayé de racheter la vie des hommes, ça n'avait pas marché. Il y avait eu une deuxième période où ça se remanifestait, enfin plus exactement les trois personnages: un envoyé de Dieu: le Docteur Hoffman, enfin Hoffman (il n'était



pas médecin (a) mais un docteur pres de chez moi s'appelle Hoffman) ,  
Père et moi. Le Père était le fils, moi j'étais le Saint-Esprit, le pas-  
teur Hoffman était un envoyé de Dieu qui aurait représenté le Père.  
J'ai averti mon père, j'avais cherché à convertir mes parents, mais ils  
ne suivaient pas derrière. Quand ils ont vu que je restais là, paniquée,  
(j'habite avec eux), ils sont allés voir le pasteur Hoffman (b)  
Il y avait un missionnaire, non un type qui avait fait des études...  
bibliques... dans l'Oise... j'essaye de me souvenir. Il ne m'a pas retiré  
l'idée.

Le Mardi, je suis allée travailler, le mardi soir, je regardais par la fe-  
nêtre, les bacs métalliques des dossiers, en face dans un immeuble. J'ai  
imaginé dans la petite encoche des dossiers une tête de Dieu."

Nous lui faisons alors remarquer qu'elle pensait donc que le Christ  
était à la fois elle et le Père, et qu'elle était aussi le Saint-Esprit.  
Après une période de réflexion, elle acquiesça à cette constatation.

"Dans les marches de l'escalier, il y avait des papiers, je pensais que  
c'était des traces d'anges pour monter un chemin, j'ai suivi les tra-  
ces, arrivée dans la cour de l'entreprise, il y avait des fenêtres allu-  
mées, des photocopies. Je suis montée dans les étages, il y avait un espèce  
de lustre, avec le visage de Dieu sur le lustre. J'ai prié dans les deux  
pièces, je suis redescendue et j'ai suivi les traces de papier. Je me  
suis accroupie et j'ai essayé de nettoyer, j'avais l'impression qu'il

(a) Il s'agit là sans doute d'une ébauche de cristallisation sur moi,  
d'ailleurs sans suite, après cependant qu'elle m'ait interrogé sur  
mon intérêt éventuel pour les religions.

(b) Je lui avais fait remarquer qu'Hoffman était aussi un nom d'écri-  
vain, elle acquiesça aussitôt mais me dit ne rien avoir lu de lui.  
On sait que Freud, dans son texte, sur "L'inquiétante étrangeté" se  
réfère au conte "L'homme au sable" qui fait référence à la castration  
et au père.



fallait que je me charge des cailloux. J'ai cru que père viendrait me chercher. Devant une maison, avec un mur haut, j'ai gratté la terre, pour déterrer les morts. Il y a des gens qui sont passées, il fallait que je nettoie la porte. Les flics sont arrivés, m'ont embarquée et j'ai été transférée à l'hôpital de B. Ils m'ont montré une couverture: je l'ai identifiée au Diable. A chaque question, j'imaginai le Diable brûlé. On m'a transféré à l'hôpital de L. Depuis ça m'a dégoutée de la religion et je ne m'y intéresse plus".

- Compte-rendu du passage à l'hôpital de B. -

Mon cher confère,

Je ne pourrais vous donner que peu de renseignements sur Mademoiselle Claude F vue en urgence le 15 Janvier 75 pour psychose délirante chronique connue auparavant (thème de divinité, d'appel). Elle aurait eu un deuil familial peu de temps auparavant. Son examen clinique était normal, et la jeune fille a été transférée à l'hôpital de L., où vous pourrez sans doute obtenir plus de détails.

Dr. D.

"hospitalisation à l'hôpital de L.

Dossier égaré

Dr. P.





Ce cas nous a semblé particulièrement intéressant. Guy Rosolato (127) écrivait dans son article "Trois générations" : "Il serait dès lors intéressant de se demander par où certaines structures psychopathologiques (psychoses, perversions, névroses) peuvent trouver dans une "interprétation" particulière du mythe à la fois ce qui leur convient et ce qui leur permet de participer à la communauté centrée par lui."

Nous reviendrons dans notre partie théorique sur le rôle de trois générations - ici particulièrement mis en évidence - dans l'accès au symbolique ainsi que sur le problème du Saint-Esprit.

#### OBSERVATION N°4

-----

Le cas Joseph Ibn Abdul M.

Ce cas a été suivi dans une institution où nous avons travaillé. Nous n'avons jamais participé à la prise en charge directe de ce patient que nous n'avons eu que l'occasion de croiser. Cependant, d'avoir appartenu à cette institution et d'avoir pu juger dans la pratique de ce qu'il en était de ses prises de positions idéologiques (particulièrement marquées, à une époque), nous permettait - à ce qu'il nous a semblé du moins - de



tenter une analyse de ce cas. Les souvenirs de ceux qui avaient directement participer à la prise en charge de ce patient, nous également été particulièrement précieux. Pour les aspects juridiques, très riches d'enseignements de ce cas, nous renvoyons à la thèse de Dubec Michel Serge<sup>(31)</sup> qui contient également le compte-rendu de tous les documents administratifs. (Il s'agit dans cette thèse, du cas Cyrille. Observation n°4)

Ce cas clinique nous a paru précieux, car il nous permettait d'articuler la problématique du passage à l'acte et de l'acting out avec l'ordre symbolique et notamment le registre du père imaginaire. D'autre part, elle nous permettait de mettre en évidence les méconnaissances, parfois lourdes de conséquences, qu'engendre inéluctablement toute analyse politique tentant de se référer à la folie et à sa prise en charge.

Jeune - 26 ans lors de sa première hospitalisation - grand et brun, Joseph M. est né dans les Vosges. Certificat d'étude en 1962, bac en Algérie à 16 ans. Son père est kabyle, sa mère lorraine. Joseph a un frère jumeau. Pendant la guerre, le père a été un militant du FLN, il tenta de retourner en Algérie avec sa famille après la guerre mais ce fut un échec. Le père bat la mère qui est alcoolique. A 15 ans, son père le chasse après qu'il se soit interposé entre sa mère et lui. Son père décède en 1973, à l'âge de 48 ans.

Il est incarcéré à 17 ans, à 23 ans. Il totalise quatre ans et trois mois de prison ferme et un an de service militaire, dans un bataillon disciplinaire. Il y reçoit un coup de pioche sur la tête d'où viendrait une épilepsie sans crises avérées ni tracé perturbé d'electoencéphalogramme. Son frère jumeau - sur un mode plus tempéré cependant - suit un destin



parallèle.

Il vit quelques années avec Héléne, fille d'une vieille israélite qui l'avait recueilli un temps. Elle disait de lui, avec moi ça marche, je le comprends. Ils ont un fils Tony, Joseph, Simon (Simon est le nom du père d'Héléne) "Tony ça fait dur, ça fait américain." Son fils ne porte pas son nom mais celui de sa mère. Ils vont vivre environ 3 ans ensemble, mais il boit avec son contremaitre, ancien légionnaire et bat sa femme en rentrant. Un jour il rentre, elle est partie avec son fils: vont alors commencer les hospitalisations psychiatriques.

- Certificat d'internement -

23.10.75

Je soussigné docteur G. Médecin de l'infirmerie psychiatrique près la préfecture de police certifie que:

Monsieur Joseph M.

né le 6 octobre 1949 à X

demeurant

est atteint de:

Dépression psychique auto et hétéroagressivité chez un déséquilibré impulsif.

S'est présenté à deux reprises (5 Octobre et 22 Octobre) avec une arme à feu (dont il a fait usage sans blesser personne) pour menacer un homme qu'il accuse d'avoir aidé sa compagne à déménager avec meubles et enfant.



D'abord calme et lucide se montre anxieux à la perspective de se retrouver en prison alors qu'à la suite de 4 condamnations, il a fait autrefois 63 mois de prison. Explique ensuite que le 22 Octobre, le fusil à la main, il espérait que les policiers feraient usage de leur arme, ce qui aurait été pour lui une manière d'en finir. Exprime à cette occasion un désordre émotionnel manifeste. Appétence toxicomane à l'alcool vers lequel il fuit comme le 22 Octobre dans les circonstances difficiles.

Demande ambivalente de soins.

Les constatations médicales ci-dessus font apparaître que cette personne est dans un état d'aliénation mentale qui compromet l'ordre public, la sûreté des personnes ainsi que sa propre sécurité et qui nécessite son placement d'office dans un établissement régi par les articles L 343 et suivants du code de la santé publique.

Dr. G.





émaillée de conflits, de passages à l'acte, de séjours en prison jusqu'à 25 ans environ. Stabilisation dans les dernières années, mais réactualisation des problèmes depuis le départ de son amie. Demande de soins ambivalents, mais assez claire, dans un contexte dépressif. Dans ces conditions, son hospitalisation semble utile, le maintien du P.O. ne s'impose pas; la transformation en P.V est au contraire très souhaitable à bref délai.

Dr. R.

- Certificat d'Évasion et de réintégration -

25.10.75

Evadé le 24.10.75 est parti chez sa belle mère puis s'est rendu chez le procureur de la République au tribunal de B. et au commissariat de B. pour plaider sa cause et montrer qu'il ne doit pas être placé en milieu psychiatrique. Repris par la police devant le domicile de la belle-mère il est réintégré le 25.10.75 à 21h30.

Dr. R.      Dr. G.

- Certificat de quinzaine -

6.11.75

Hospitalisé à la suite de menaces à l'



encontre d'un ami. Personnalité psychopathique. Malgré deux évactions, une prise en charge s'instaure. la demande de transformation effectuée dans le certificat immédiat est justifiée.

Dr. G. Dr. R.

- Certificat de sortie -

10.11.75

Hospitalisé pour "dépression psychique, auto et hétéro agressive chez un déséquilibré impulsif. Prise en charge difficile mais réelle. la prolongation de l'hospitalisation ne s'impose pas puisque la relation est établie et peut se prolonger en extra hospitalier.

Dr. G. Dr. R.

Donc attitude active du psychiatre qui demande immédiatement la conversion malgré la gravité de l'acte.

Après sa sortie de l'hôpital, il va monter dans un appartement appartenant à quelqu'un qu'il ne connaît pas et pour être incarcéré (dit-il), il va tirer des coups de fusil et être effectivement incarcéré à Fleury-Mérogis où il subira une expertise psychiatrique. : (nous résumons)

- "le sujet est accessible à une sanction pénale mais très relativement car la sanction pénale n'est pas considérée comme



une punition"

- le sujet est curable et readaptable à condition qu'il soit suivi régulièrement et qu'il prenne régulièrement son traitement.
- le sujet pouvait être en état de démence aux moments des faits au sens de l'article 64 du code pénal, néanmoins il n'était pas en crise épileptique ou même en équivalent épileptique."

Le 24.12.75      Dr. V.      Dr. L.

Le juge leur demanda de préciser "si l'inculpé était d'une façon positive et sans réserve ni hypothèse en état de démence au sens de l'article 64 du code pénal, et, par conséquent totalement irresponsable" Les experts répondent par l'affirmative.

De ce fait, il sera transféré de la prison au service hospitalier qu'il avait quitté quelques semaines auparavant.

- Certificat d'internement -

20.2.76

Je soussigné, Docteur G, Médecin de l'Infirmerie Psychiatrique pres la Préfecture de Police, certifie que:

Monsieur Joseph M.

Né le 7 Octobre 1949 à X

est atteint de:

Déséquilibre psychique et troubles caractériels chez un épileptique. Non lieu



apres expertise dans une affaire où il  
était inculpé de violation de domicile,  
violence et voies de fait avec port d'  
arme.

Tres peu conscient de la situation.

Les constatations médicales ci-dessus  
font apparaitre que cette personne est  
dans un état d'aliénation mentale qui  
compromet l'ordre public, la sureté des  
personnes ainsi que sa propre sécurité  
et qui nécessite un placement d'office  
dans un établissement régi par les ar-  
ticles L 343 et suivants du code de la  
Santé Publique.

Dr. G.

- Certificat Immédiat et d'Evasion -

20.2.76

Evasion du service le 20.2.76. Réintégration  
nécessaire.

Dr. L.      Dr. R.

- Certificat de Réintégration et de conversion de P.O. en P.V. -

29.2.76

Personnalité psychopatahique. Dans la der-  
nière période incidents subintrants dont





la répétitivité va jusqu'à évoquer la stéréotypie.

Relation intime avec des conflits au plan conjugal. Noyau de personnalité beaucoup plus autodestructif que pervers quoi qu'il en soit du spectaculaire, des éclats. Conflits, violences, rixes sous l'auspice régulier de prise de boisson. Impulsivité d'ensemble ayant fait évoquer la comitativité mais sans qu'il soit possible d'affirmer étant donné la double absence de crises avérées et d'indices électroencéphalographiques. Sujet dans une impasse vitale totale, ouvert pourtant au contact et qu'il faut aider plutôt que de tomber dans les pièges du réprouvé qu'il tend. De la prison à l'hôpital psychiatrique, le tout ou rien n'est pas du tout favorable. Tout un processus difficile de décompression progressive doit être tenté. Et la transformation du P.O. en P.V. s'impose comme toute première mesure.

Dr. R.



éléments impulsifs, ce qui reste en premier plan est la dépression profonde avec des tendances autodestructives importantes. Une relation a été effectivement établie avec l'équipe soignante. La transformation du placement d'office en placement volontaire, demandée dans le certificat du 29 Février 1976 s'avère indispensable.

Dr. G.            Dr. R.

La conversion de PO en PV survient peu après.

- Certificat d'Evasion -

25.3.76

Evasion du service le 25.3.76 à partir de 18 H. N'est pas rentré de permission. Réintégration nécessaire.

Dr. R.

- Certificat de Réintégration -

26.3.76

Réintègre le pavillon le 26.3.76 de lui-même.

Dr. M.            Dr. R.

- Certificat de Situation -

30.3.76

Personnalité à la limite du psychopathique



dans la <sup>m</sup>ultière de l'observation. Impulsivité en relation avec des conflits d'ordre conjugal. Réputé comitial avec traitement au Gardénal. Toutefois je ne rapporte pas l'aspect caractériel à ce cadre nosographique. Depuis l'admission difficile à tenir en dépit des contacts fréquents. Conflits en tous genres avec les autres pensionnaires que manifestement la normalité restante de ce garçon ne supporte pas. Démarches en cours à la fois pour une problématique reprise de contact du coté conjugal et pour une période intermédiaire en maison de repos. (a)

Dans la perspective de débonder une situation par trop tendue j'accorde une permission brève: dans la perspective conjugée d'une mise à l'épreuve au demeurant. En conclusion dans un cas de ce genre il me semble que 1) un tel sujet avec de tels problèmes relève purement et simplement du travail de santé en dispensaire; 2) en cas de violence prenant forme délictueuse il relève par contre de la justice et de sa pénalisation.

Dr. R.



- Certificat de Sortie -

I.4.76

Sortie définitive pour ordre.

Dr. R.

Comme nous l'avons souligné dans le certificat du 30.3.76, les soignants avaient organisé un départ en maison de repos pres de Toulon où se trouvaient par hasard Héléne et son fils. Mais Joseph va provoquer un nouvel internement en PO pour y échapper.

- Certificat d'Internement -

2.4.76

Je soussigné Docteur G, Médecin de l'Infirmeriê psychiatrique prés la Prefecture de police certifie que Monsieur Joseph M. né le 7 Octobre 1949 à X

est atteint de:

Déséquilibre psychique grave.

Impulsivité, tout-à-fait auto et hétéroa-gréssive.

Anxiété. Appétence toxicomaniaque à l'alcool  
Conduite d'échec. Incidents au cours d'une permission alors qu'il était sur le point de se rendre en convalescence à Toulon, où il espérait retrouver son ex amie et son fils. S'en est pris tout à tour, à l'





amis de sa mère et à différents soignants de l'hôpital de M.

Les constatations médicales ci-dessus font apparaître que cette personne est dans un état d'aliénation mentale qui compromet l'ordre public, la sûreté des personnes ainsi que sa propre sécurité et qui nécessite son placement d'office dans un établissement régi par les articles L 343 du code de la santé publique.

Dr. G.

- Certificat Immédiat -

2.4.76

Personnalité à la limite du psychopathique: pour laquelle je rappelle et maintiens les conclusions de mon certificat de situation du 30.3.76. Depuis sa rédaction toutefois, échec de la permission que ce certificat évoquait et reprises des conduites antisociales d'habitude. Aspect pathologique certain entraînant donc un nouveau placement d'office. Contexte différent du même coup pour la politique à adopter avec ce sujet spécialement difficile. A maintenir.

Dr. R.



- Certificat de Quinzaine -

16.4.76

Personnalité à la limite psychopathique  
Topique de cette violence dont on parle  
beaucoup actuellement. Troisième placement  
d'office en quelques mois à l'occasion  
de conduites antisociales de nature im-  
pulsives pour lesquelles on peut re-  
tenir un élément pathologique motivant.  
Cela dit je maintiens les conclusions  
de mon certificat de situation du 30.  
3.76. Depuis l'admission un certain re-  
dressement de la conduite d'ensemble  
à la double faveur d'un traitement un  
peu plus intensif et probablement d'  
une prise de conscience enfin de l'im-  
passe totale créée par tous les éclats.  
A suivre dans cette perspective quel-  
que peu renouvelée.  
A maintenir.

Dr. R.

- Certificat de demande de permission -

14.5.76

Demande de permission dans l'attente de  
l'accord de la sortie définitive. Toute  
prolongation du séjour en milieu hos-



pitalier étant préjudicaible à l'équilibre actuellement gagné.

Dr. R.

-Certificat de Sortie -

I4.5.76

Personnalité marginale. Période récente d'incidents subintrants pour laquelle s'est sérieusement posée le diagnostic de déséquilibre. Rneversement de la situation permettant de mettre ce diagnostic en réserve. Contact étroit avec la mère de l'amie: comme avec Joseph M. lors de plusieurs fugues qui se sont soldées par son retour spontané. Dans ces conditions je demande la sortie définitive.

Dr. R.

- Certificat d'Evasion -

I4.5.76

Permission demandée le I4 Mai 76. Evasion qui doit être considérée comme une anticipation sur cette permission. Demande de permission maintenue ce jour: dans l'attente de l'accord de la sortie définitive (demandée le I4 Mai 76).

Dr. R.



- Certificat de Réintégration -

20.5.76

Réintégration à I2H30(par l'équipe de secteur).Négociations tres difficiles avant et apres la rehospitalisation.

Dr. R.

- Certificat de Sortie -

2.6.76

Personnalité difficile,violente,dangereuse que nous ne maitrisons pas. Evasions à répétitions malgré tous les efforts de persuasion et d'appui tentés par les membres de l'équipe:hors d'état au demeurant de soutenir sérieusement une épreuve de force. Apres une accalmie temporaire en situation d'évasion reprise des violences et des rixes.Je reprends donc les conclusions de mon certificat de situation du 30.3.76.:en dépit d'éléments certains d'ordre psychiatrique ce sujet relève en cas de délit de la répression pénale.Je demande donc,comme déjà je l'avais fait le 1er Avril 76 une sortie permettant son exercice.

Dr. R.





Donc le 14 Mai 1976, Joseph M. est autorisé à sortir, sous promesse de rester tranquille chez sa belle-mère, alors que la conversion n'est pas encore accordée, en anticipant sur une demande de permission. Le jour même, Joseph M. va au commissariat pour se renseigner sur une vieille affaire, commissariat qui possède une fiche d'évasion antérieure. Le service de psychiatrie voit donc l'illégalité de sa procédure reconnue, ce qui explique les trois certificats du même jour: de permission, de sortie, d'évasion. Si elle ne les justifie pas.

Après sa sortie, il y a une bagarre avec les trois frères d'Hélène qui le roue de coups puis portent plainte. Il se retrouve le 5 Juin 76 à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis.

A l'inverse du Docteur R. qui notait dans le certificat du 29.2.76 "noyau beaucoup plus autodestructif que pervers", il nous semble que c'est bien à une perspective perverse que nous confronte Joseph Ibn Abdul M. Citons encore une fois Guy Rosolato "La victime est ici le pénis dans l'acmé du plaisir, où dans cet instant et pour ce seul instant, extemporanément, le Père Idéalisé, auteur arbitraire des lois du sexe, donne issue au Père Mort, et au phallus, dans un sacrifice où la mort (du Phallus divin) suit le mouvement de mort et de vie du Père dans la loi du sexe. Voyez (...) certaines habitudes de Proust lui-même faisant cracher tels de ses compagnons de plaisir sur la photo de ses parents."

Car c'est de tuer ce père auteur arbitraire des lois qu'il s'agit toujours: lorsque par exemple, il força deux infirmiers à l'accompagner, alors qu'il était en PO jusqu'au bistrot voisin où il prit plusieurs verres d'alcool. Egalement, lorsque, pour la fête des mères, il apporte des roses à celle-ci et l'emmène ensuite dans le service pour lui présenter les



lieux. Il demande alors à son psychiatre d'avoir un entretien avec cette dame dont l'aspect physique présente tous les signes apparents de l'alcoolisme.

Même scénario de meurtre du père idéal, lorsque, rencontrant un autre patient alcoolique, il l'emmène dans un bar. Le patron refuse d'abord de servir ce compagnon peu présentable. Jouant alors de son aspect vestimentaire, Joseph lui dit "Je suis son médecin, je me porte gant, vous pouvez lui donner à boire."

Répétition du même thème, lorsqu'il vole une voiture officielle D.S citroen noire, dans un parking préfectoral. Ou encore, lorsque condamné à six mois de prison ferme, il en fit cinq et tenta de refuser le mois de grâce accordé pour bonne conduite. Par contre le fait central ( du moins dans notre perspective ) de l'autorisation de sa sortie et de sa visite immédiate au commissariat, nous semble d'une autre dimension. Le médecin-chef, assurément, en lui accordant cette permission, était dans le registre du père idéal créateur arbitraire de la loi, mais il méconnaissait de plus la fonction d'asile tout-à-fait prégnante qu'avait pour ce patient l'hôpital psychiatrique et le placement d'office qui seuls lui permettait d'éviter cette position, pour lui, intenable: celle de père. Par là, le médecin-chef se situait certainement dans le passage à l'acte, ne laissant pas d'autre issue à son patient que l'acting out: aller au commissariat qui n'était nullement "la demande intempestive" que devait y lire le médecin-chef, mais au contraire une tentative de se raccrocher à son dernier asile.

On ne peut méconnaître que le pôle symbolique est surement, dans ce cas, à situer du côté du PO et de l'administration quelles que soient les critiques qui puissent lui être faites par ailleurs. On ne peut que



citer à ce propos le directeur de l'établissement "l'arrêté de placement d'office m'est adressé, il me charge de "maintenir" dans l'hôpital, le patient? (...) J'en garde la responsabilité devant l'autorité administrative, devant la loi et donc devant la justice. La loi de 1838 conserve un avantage, c'est de fournir dans tous les cas, le moyen de désigner un responsable, ou au pénal un coupable. Il est bien déterminé par la loi: c'est le directeur de l'hôpital psychiatrique."

Le drame de Joseph Ibn Abdul M., c'est celui de la paternité, que la séparation d'avec son fils soit survenue vers l'âge de trois ans n'est sans doute pas une malchance pour lui: il n'était pas en position de pouvoir accepter les vœux de mort de son fils, cela aurait supposé pour lui de pouvoir s'inscrire dans une lignée symbolique. Le rêve suivant est de ce point de vue là, sans ambiguïté.

"Voyait Hélène, sa sœur, son beau-frère, son fils, le frère d'Hélène. Ils arrivaient en voiture. Son fils l'a seul reconnu et courait vers lui, il courait aussi vers lui et se faisait abattre volontairement par la police qui lui demandait de se rendre. Il ne se rendait pas."

OBSERVATION N°5

-----

Lionel D. est un enfant de 8 ans, suivi en thérapie depuis décembre 1977.





Agréssé par le Docteur V. le 21.12.77

Cher confrère

Je vous adresse le jeune D.Lionel né le 21.1.70, sans antécédents notables. Voici un mois, l'institutrice du CEI a signalé aux parents un retard de l'expression écrite chez leur fils, alors que l'expression orale semblait normale.

Depuis Mme D. fait travailler son fils une heure tous les soirs.

Il s'agit de l'aîné d'une famille de trois enfants. Rêveur, timide comme ses parents, cet enfant est en bonne santé apparente. Pouvez-vous tester ce "retard".

Dr. V.

Lionel est un petit garçon très blond, l'air un peu triste, ou peut-être plus exactement pensif et réservé. Sa parole est assez lente, un peu difficile.

Son père, 33 ans, grand, maigre, barbu, évoque un peu par son aspect la figure sévère du Président Lincoln. Il donne cependant l'impression d'un personnage un peu inconsistent et inaccessible, il est enseignant aux P.T.T. Jusqu'à trois ans, c'est lui surtout qui s'est occupé de Lionel du fait de ses horaires.

Sa mère a 32 ans, les cheveux courts, un léger strabisme, le visage décidé





mais cependant son aspect énergétique semble venir masqué un assez profond manque de confiance en soi. Elle est dactylo à l'Education Nationale.

Lionel a un petit frère de 5 ans et une petite soeur de 3 ans. Jalousie à l'égard du petit frère (crises de colère violentes). Il a été placé en nourrice à trois mois (pendant les heures de travail des parents), il est allé à l'école à 2 ans. Il a marché vers 18 mois, commencé à parler vers 2 ans, époque vers laquelle il est devenu propre dans la journée, mais énurésie nocturne jusqu'à 4 ans. Ses parents le décrivent comme craintif et peu sûr de lui. A l'école, il a surtout des problèmes d'écriture, il est si lent que sa maîtresse le garde pendant les récréations. "Il devient le point de mire de la classe, tout le monde le surveille."

Il est vu ensuite, seul. Assez timide, il parle peu. Son dessin (dessin n°1) mélange de couleurs rouges, vertes, jaunes, oranges et bleues dans lequel on distingue trois tentes d'indiens. Son dessin n'occupe qu'une petite partie de la feuille blanche, en bas et à gauche.

"Un village enflammé, les américains ont mis le feu au village des indiens" On note la violence des couleurs et du thème qui contraste avec l'aspect très inhibé de l'enfant. Le dessin apparaît d'abord comme totalement incohérent, mais on distingue à bien le regarder trois tentes d'indiens perdues dans un tourbillon de couleurs.

Il semble qu'une thérapie puisse être envisagée pour lui permettre de verbaliser cette violence en essayant de lui donner un sens, et par là de lever son inhibition. Le dessin semble faire référence à une scène primitive violente par rapport à laquelle l'enfant ne peut encore se situer. On lui propose d'être suivi régulièrement en psychothérapie une ou deux fois par semaine, il accepte ainsi que ses parents. On lui demande d'amener un dessin à chaque séance pour payer ses séances.



Dés la deuxième consultation, le dessin occupe toute la page (non reproduit ici). Il est question d'un village indien, de deux chefs et de deux sous-chefs, d'un drapeau à tête de mort.

Nous n'avons pas l'intention de faire un compte-rendu complet de sa thérapie qu'il continue toujours actuellement. Nous nous contenterons de reprendre chronologiquement certains thèmes qui se répètent et qui expriment avec une vigueur certaine des fantasmes de scènes primitives. Ce qui est intéressant, c'est de noter leur évolution en quelques mois.

Le 3.1.78: "...les deux chefs indiens, des fois s'attaquent parce qu'il y en a un qui a plus d'or que l'autre."

Le 11.1.78: "un cow-boy déguisé en chef indien. Sur la tente du chef, un dessin qui représente la mer et les rayons de soleil; dans la tente du sous-chef, ce sera le contraire; la mer à la place des rayons de soleil et des rayons de soleil à la place de la mer."

Le 18.1.78: "le téléphone est décroché, le lapin a mis de l'herbe sur le téléphone."

Le 8.2.78: "Une caisse, sur la caisse un vase. Le voleur vient voler la caisse. Dans la caisse, il y a de l'argent et dans le vase aussi. Le voleur veut casser la caisse et le vase. Il coupe le fil de la caisse. Il dit, oh hisse oh hisse pour casser la caisse. Ça se passe dans la maison d'un policier, d'un chef policier."

Le 15.2.78: "Une fusée pour aller sur Mars, la lune, Jupiter, Saturne, le soleil."

Le 22.2.78: "La guerre, des arcs, des flèches (...) il y en avait un par derrière qui avait mis du bleu sur sa flèche. Il avait tué le chef (...) le sous-chef a eu une épée dans le ventre et une flèche dans le coeur."

Le 8.3.78: "C'est deux policiers qui se déguisent, ils ont trouvé un



Lionel D.

Dessin N° 1

Lionel le 30.12.77

vent

serge

derrière

rouge

bleu







diamant. Il y en a un qui se déguise en taureau et l'autre en lapin. Ils essayent des trouver des voleurs pour redonner le diamant au voleur. C'est le policier déguisé en taureau qui l'a. Là, c'est des bulles que j'ai fait et il y a les diamant.

Le policier déguisé en taureau a le diamant et il veut pas qu'on lui prend (sic). Il l'a mis dans la bouche pour pas qu'on le voye. Le policier déguisé en lapin lui donne un coup de poing. Sur le visage, un déguisement, de la peinture. Là, c'est le gris du déguisement, là, les yeux du policier et là un autre policier déguisé en grenouille. Le diamant est aussi dans la bulle parce qu'il y pense (dessin n°2).

Le 22.3.78: "Des gangsters qui veulent prendre de l'argent et après tuer des policiers."

Le 24.3.78: "Une fusée, elle sait pas sur quelle planète elle voudrait atterrir."

Le 5.4.78: "La guerre entre Gaulois et romains, il y a tres longtemps."

Le 21.4.78: "Le chef indien est fâché parce que ses hommes dorment. Il dit "oh, oh," ça veut dire "non, ils ne dorment pas". Le géant dit "ah, ah" ça veut dire "si, ils dorment" . Puis, il y a un grand tuyeau derrière le chef, plein d'or. Il arrive dans les plumes du chef pour qu'après il aille en prison parce qu'il a des plumes d'or. Il s'appelle Christophe (comme son jeune frère). Le tuyeau, c'est la queue du géant qui a été coupée par les indiens, ils ont attaqué le géant et ils lui ont coupé la queue. Là, c'est le monstre, une sorte d'animal avec un chapeau sur la tête. Il y a indiens qui sont endormis à cause du monstre parce qu'il avait craché une potion pour qu'ils soient endormis. La queue est coupée par les indiens. Le chef indien disait qu'il en voulait pas de la queue. On la lui avait mise pour qu'il puisse avoir de l'or. L'or venait de la bouche du





Dessin N° 2  
Lionel D.

poisier  
poisier en l'apen

poisier  
poisier en grande

de d'm d'm

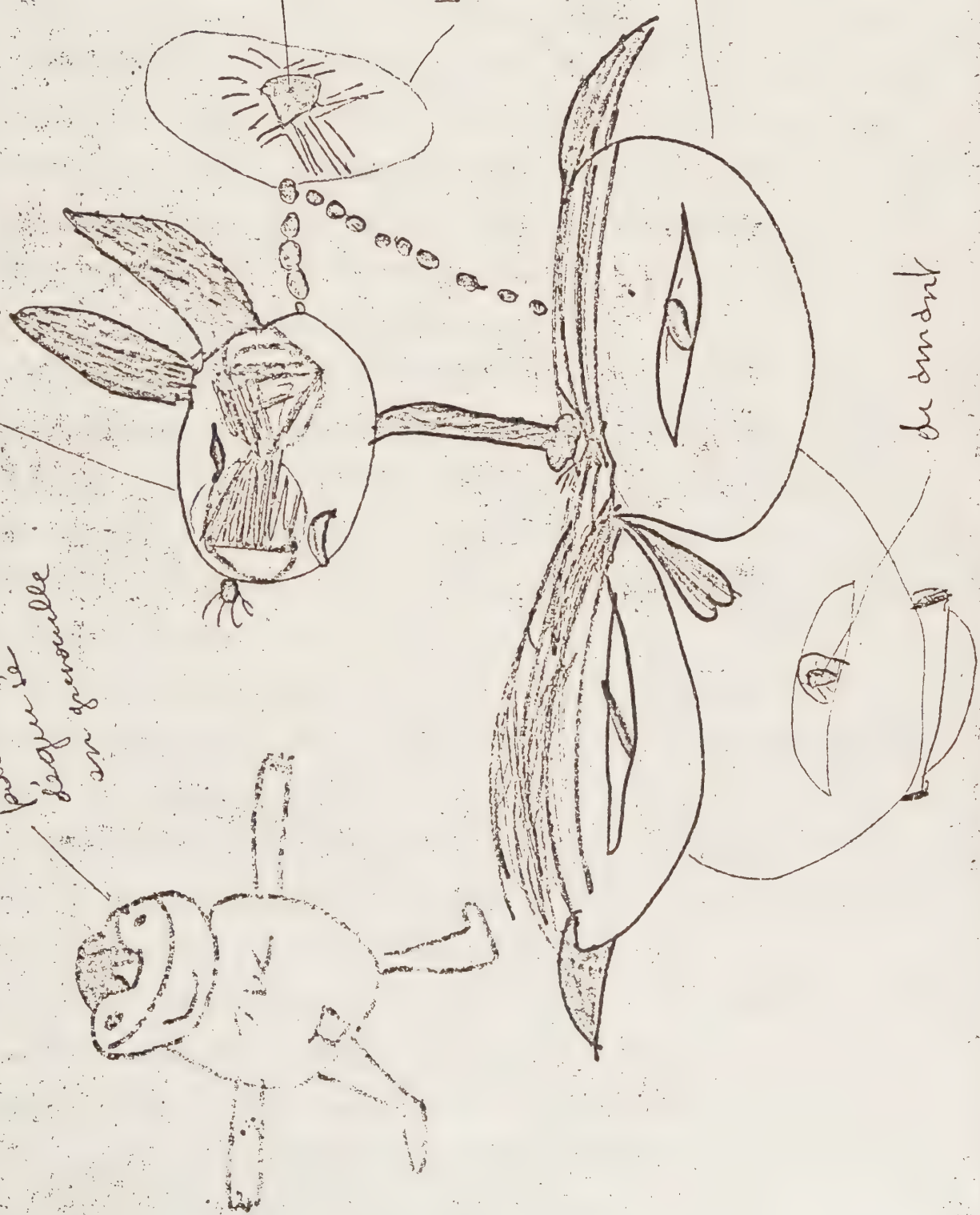
138

bulle

poisier  
de d'm en  
Vendredi

de d'm d'm

Dessin N° 2





monstre. Le monstre crachait n'importe quoi; quand il avait dit ah, ah, ah, la queue avait apparue et il a coupé la tête du chef indien. Le monstre, il s'appelle Olivier. Le chef indien avait apprivoisé le monstre depuis sa naissance. Il avait rien contre le monstre dans le désert, les bois. La mère du monstre avait attaqué le chef indien. Le chef indien l'avait tuée et il avait pris le monstre. La mère du monstre s'appelle Gaelle (prénom de sa mère). Le monstre n'avait qu'une mère et pas de père, parce que quand elle avait eu le monstre, le père voulait pas, alors il s'en est allé. La mère disait qu'elle était contente parce que le père tapait à chaque fois le monstre. (dessin n°3)

Le 26.4.78: "Des tuyaux... c'est pour le voleur quand il veut partir. C'est un tuyau, un tunnel pour qu'il puisse s'en aller plus vite. Il a volé de l'argent à des policiers. C'était la nuit, les policiers dormaient, il a pris l'argent dans le commissariat. Il s'appelle Waldo, il avait été en prison et avait été relâché parce que les policiers avaient retrouvé le mauvais voleur."

Le 3.5.78: "Une pipe magique pour que les policiers sachent où sont cachés les voleurs (...) La pipe dit que les voleurs sont dans le commissariat. Ils veulent voler l'argent des policiers."

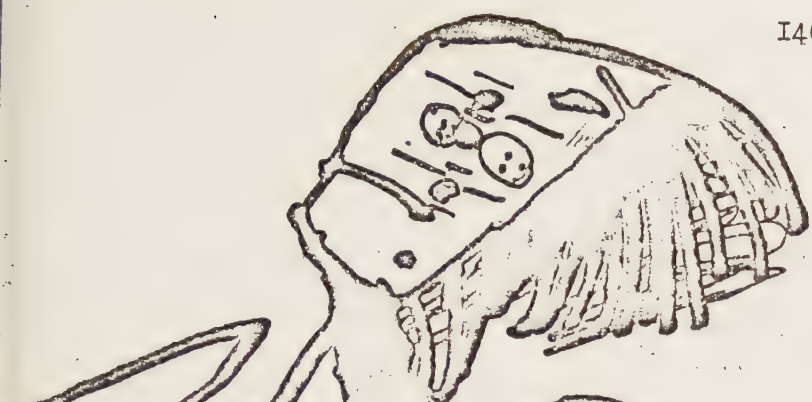
Le 24.5.78: "Des animaux préhistoriques, un reptile volant, une géante tortue, le tyranosaure, le cheval de mer. Les hommes préhistoriques les attaquent parce qu'ils n'ont pas de viande."

Le 31.5.78: " (vu avec sa mère) Il est tout bon ou tout mauvais. A l'école, c'est miraculeux, il a complètement changé, il finit son travail. J'ai l'impression qu'il veut... Je ne sais pas trop comment faire. Il dit " qu'est-ce-que je vais avoir?.. " Il a changé quinze jours après sa venue





Leonel D  
Dess m N°3



ok ok

ok ok ok





ici. Ca lui arrive de piquer des colères: il a cassé une pointe, il se plaint à l'extérieur. Il joue plus à l'extérieur."

Le 16.6.78: "Des aniamux qui se battent, le xipodocus voudrait la viande que le dimétronodon a dans le corps. Le diplodocus mord le dimétronodon qui est en train de l'empêcher avec ses pattes et ses griffes."

Le 4.8.78: Revient de vacances "il y a un prisonnier, il a pas obéi aux ordres, il a tué un homme, un général parce qu'il faisait que le commander. Il est pas triste de l'avoir tué. On va le fusiller. Le général, il avait vingt et un. Il était allé à l'armée très jeune. Il écoutait bien les ordres du chef."

Le 9.8.78: "Une cachette pour des voleurs, en Amérique, en Suisse. Les voleurs, c'est méchant. J'en ai déjà vu des photos et à la télé. Ca m'amuse à la fin quand ils se font prendre, ils vont en prison (il dessine un 8, puis un 9, puis un 10<sup>0</sup>), c'est leur numéro aux voleurs, des chambres. Là, c'est une sorte de cuisine (Tu as écrit 6, 7, 8, 9, 10 et les chiffres qu'il y a avant) Pas écrit parce que c'est fini, il n'y a que six choses (et les choses avant: 1, 2, 3, 4, 5 ?) Il y en a pas. Le chef dans l'histoire a pas voulu des autres chiffres (c'est possible de compter sans le début ?) Je crois pas, ils doivent être derrière"

#### Dessin n°4

Le 16.8.78 écrit FIN, l'efface, le réécrit "la fin d'une bête préhistorique, elle est morte tuée par des gangsters, un trésor à côté. Ils ont coupé le corps et emmené la tête. Ils ont fait une cabane et mis le trésor dedans. Dessin n°5

Le 23.8.78: "une cachette où on met des diamants. Ils sont à la police (qui les veut?) Le chef de la police (ils sont à lui?) Non, ils sont à la police (qui les a cachés?) Des policiers un peu voleurs. (le chef de

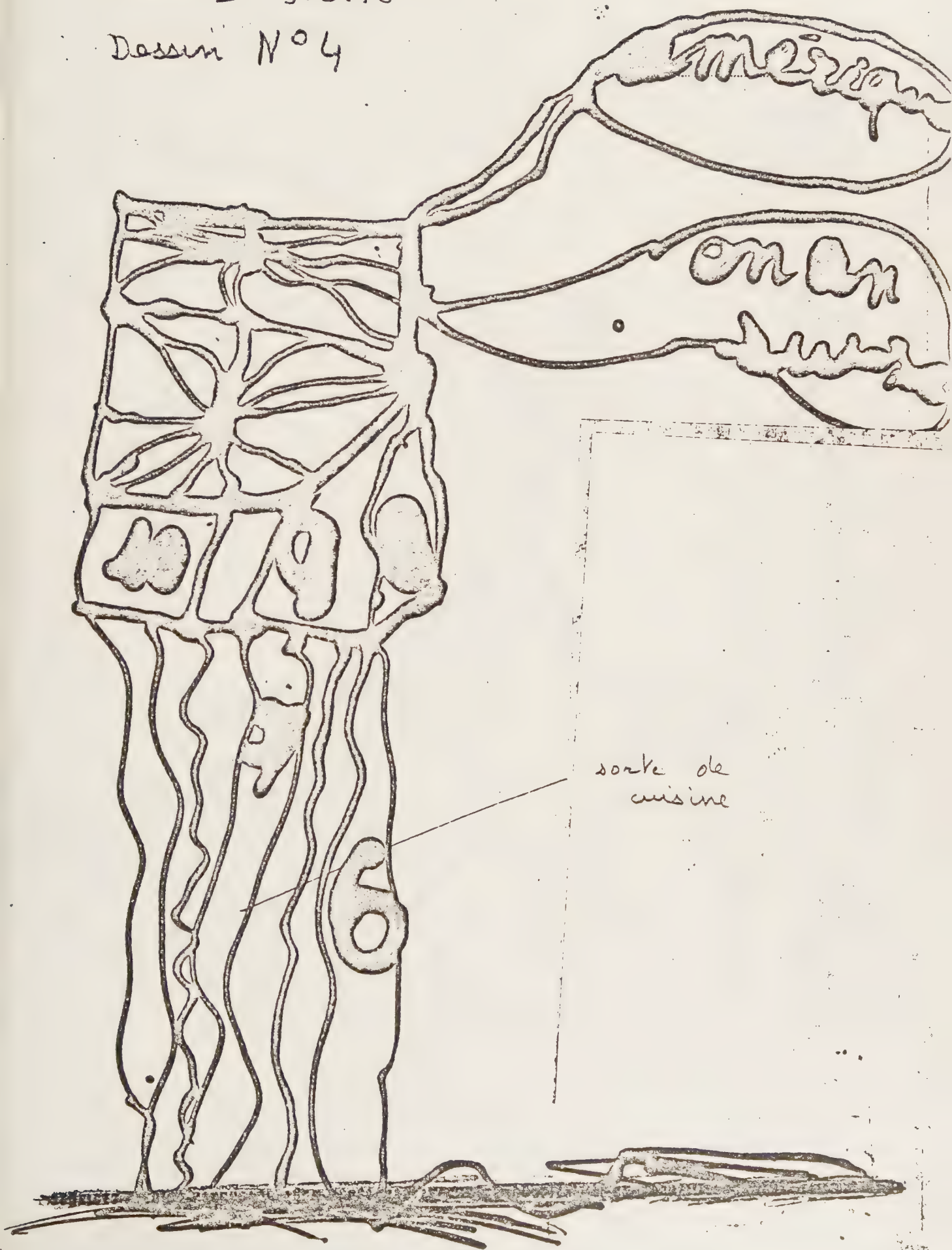




Lionel D. 9.8.78

I42

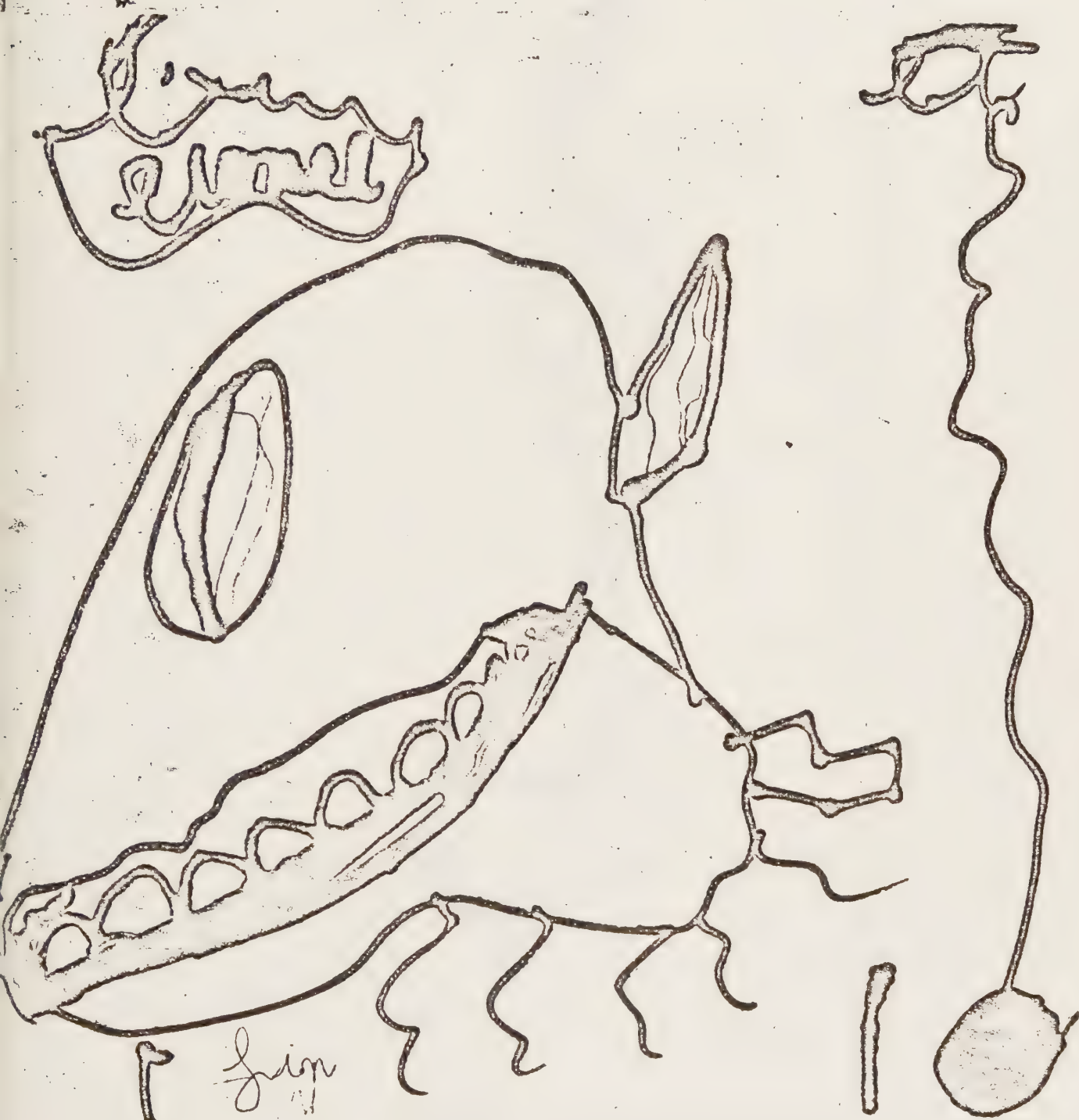
Dessin N°4





Lionel D. 16 AouV 78

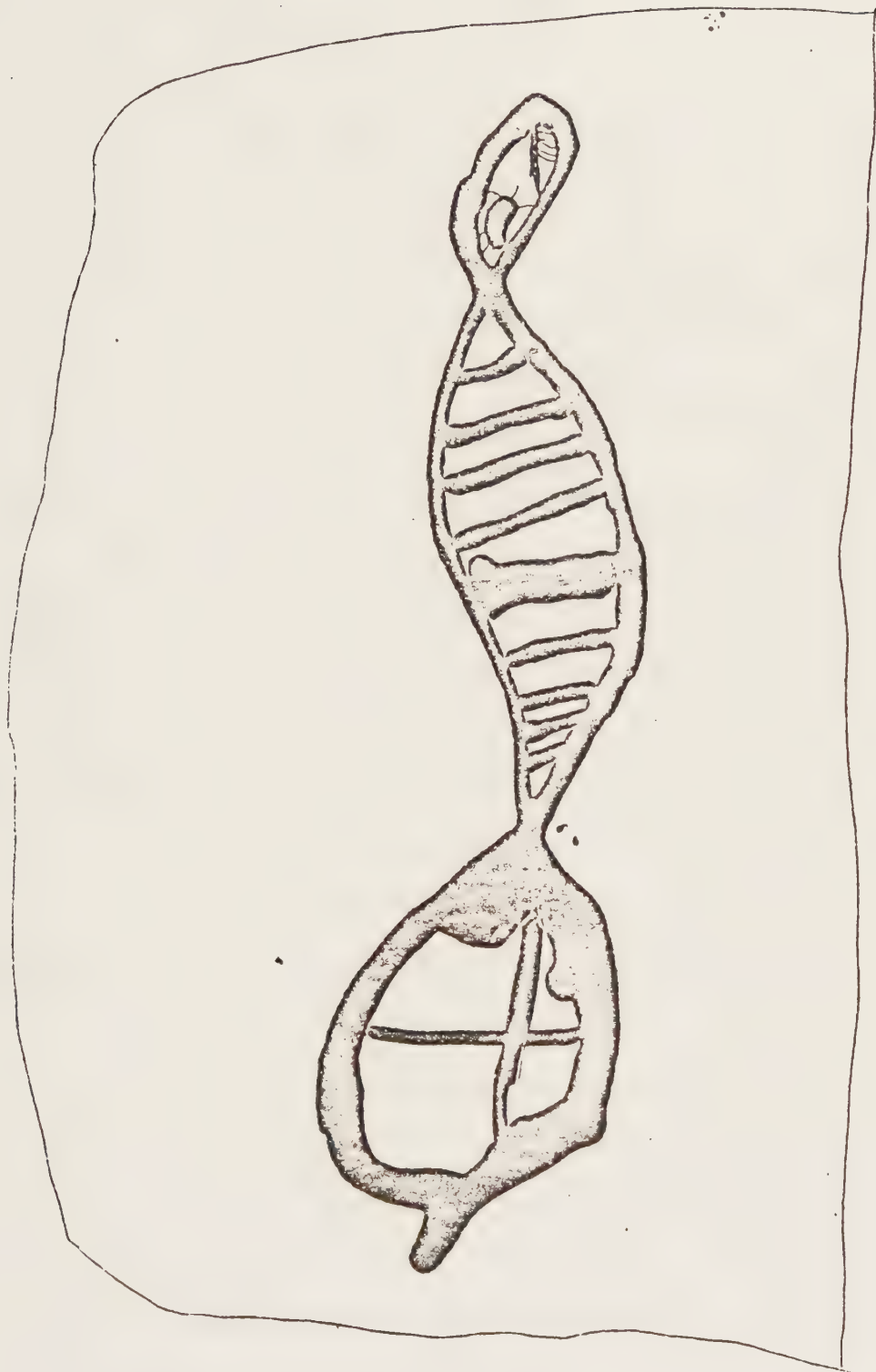
Dessin No 5





Lionel D 30.8.78

I44



Design N° 6





la police est voleur?) Non. (Pourtant il veut un diamant qui n'est pas à lui?) OUi, la police les a nettoyés et mis dans la cachette en dessous de la terre. Il y a un petit chapiteau et on les met dedans."

Le 30.8.78: "un tableau, dans le tableau, il y a un petit creux qu'on voit pas. il y a un diamant dedans, les gangsters pour pas qu'on le voie ont fait une cachette dans le tableau; derrière le tableau, le creux, c'est un petit creux fait par un gangster" Dessin n°6

Nous avons noté la confusion du premier dessin où seul étaient repérables trois tentes dans un tourbillon de couleurs. Rapidement les données se précisent: il s'agit de conflit entre deux personnages pour de l'or, de l'argent, des diamants; de combats entre des bêtes préhistoriques qui cherchent à se dévorer; du fusées et de planètes. Ce sont donc des thèmes de scène primitive répétitive qu'il s'agit. Très vite aussi apparaît le thème du vol, souvent ce sont des policiers qui sont volés. La dimension d'une loi apparaît alors mais précaire, ne garantissant guère puisque les policiers eux-mêmes sont volés et peut-être voleurs. Le dessin des trois policiers déguisé en taureau, en lapin et en grenouille met en évidence les trois personnages du drame pris dans une loi absurde (ils sont policiers mais ils veulent redonner au voleur le diamant) et tout proche de ce fait de l'inceste et de l'animalité (leurs déguisements) Dans le quatrième terme, le diamant, il nous semble que nous pouvons reconnaître le phallus: c'est-à-dire le signifiant du désir. On peut remarquer que le policier déguisé en lapin regarde la grenouille en évoquant le diamant dans la bulle. Les fantasmes de castration apparaissent surtout dans l'histoire du chef indien, du géant et du monstre; il semble qu'il y ait la référence au désir pour l'enfant de castrer le père et à la crainte de rétorsion, à la castration de la mère imputée au père, chaque personnage de l'histoire étant le résultat d'une con-





densation de plusieurs personnages de la réalité (a).

Il nous paraît qu'à la fin des entretiens ici relatés, l'enfant se trouve confronté à un père, créateur arbitraire de la loi et en fait usurpateur ("les voleurs sont dans le commissariat") le chef a pas voulu qu'il y ait les premiers chiffres") Il apparaît comme responsable de la castration de la mère qui est conçue comme chatrée ("un petit creux fait par un gangster") Cela laisserait préjuger d'une issue perverse s'il en restait là, mais tous les remaniements restent possibles. On peut noter qu'une issue symbolique est ébauchée: le téléphone qui est décroché quoique caché par le lapin, la pipe magique qui dit la vérité; enfin les chambres numérotées à propos desquelles il doit reconnaître que personne n'est maître du symbolique.

- (a) Nous nous demandons rétrospectivement si la phrase "l'or venait de la bouche du monstre" ne faisait pas référence au fait que nous prenions des notes qui pouvaient servir à présentifier l'objet de notre désir qui aurait été alors ses paroles. Et par là empêcher qu'il puisse en venir à se poser la question de son propre désir à partir de l'énigme qu'aurait du lui poser le nôtre.



OBSERVATION N°6

-----

Madame Yvonne I. est une patiente de 32 ans suivie en psychothérapie depuis un an environ. Nous avons précédemment eu l'occasion de la suivre dans un autre dispensaire. Elle était venue nous consulter à l'époque pour des manifestations dépressives névrotiques<sup>9</sup> survenues après une inspection où elle avait été mal notée (elle est institutrice). Ces manifestations avaient empiré à la suite de la mort de sa mère atteinte d'un cancer cutané avec métastases cérébrales. Son état s'étant améliorée, elle s'était assez vite arrêtée de consulter mon remplaçant. Six mois après mon départ, elle me téléphone pour reprendre la thérapie dans le dispensaire (relativement éloigné de son domicile) où je travaillais à ce moment là. Elle alléguait à nouveau des manifestations dépressives. Ces consultations se déroulèrent à une fréquence accrue (3 séances par semaine).

Il s'agit donc d'une jeune femme de 32 ans, institutrice, mariée depuis 11 ans et ayant Deux filles de 9 et 5 ans. Sa mère est décédée en 1975, son père est à la retraite et est un ancien aviateur.

Sa symptomatologie est d'un registre dépressif où prédomine l'inhibition, il existe des manifestations cancérophobiques et parfois des crises d'angoisse dans les espaces découverts, crises atténuées en présence d'un tiers mais trop irréguliers pour vraiment constituer une phobie. Certaines manifestations évoquent des phénomènes de dépersonnalisation: sensation de tête qui se détache du corps, souffle coupé, cage thoracique



vide. Cette patiente s'est toujours située dans un registre névrotique sans que - du moins pour le moment - nous puissions spécifier davantage le diagnostic. Il faut souligner que depuis la mort de sa mère, elle a attaché beaucoup d'importance au fait de devenir donneuse de sang et elle a fait des démarches pour que ses organes puissent être éventuellement utilisés après sa mort pour des greffes.

Dans la chronologie des entretiens, nous avons essayé de retenir plus particulièrement certains thèmes concernant l'objet de ce travail.

21.9.77 Aimerait être enceinte mais d'un enfant qui ne naîtrait jamais, avoir une grossesse éléphantique de 2 ans. Si elle avait un fils, elle l'appellerait Yves.

24.10.77 A rêvé que sa mère allait mourir, on amenait son cercueil, on le préparait "vous n'allez pas déjà la mettre dedans" A la mort de sa mère, ce qui la surprenait, c'est qu'elle la regarde. Elle ne l'a pas vu mourir, comme sa fille aînée qu'elle n'a pas vu naître. Elle ne l'a pas touchée le premier jour. Elle avait l'impression qu'elle était froide, comme un objet, comme un regard. Le regard de sa mère était insoutenable, les derniers temps "comme si elle cherchait"

31.10.77 A rêvé que j'avais (le thérapeute) les yeux bleus et qu'elle ne pouvait rien me dire, sa fille aînée a les yeux bleus, une fois elle a rêvé qu'elle avait les yeux marrons comme sa mère et qu'elle ne la reconnaissait pas. Dans ce rêve, mes yeux ressemblaient à ceux de sa mère quand elle avait fait une bêtise. Pourquoi lui faisais-je les gros yeux? Elle a l'impression d'accoucher.

4.11.77 On dit qu'elle a l'air vache, elle n'aimerait pas être une vache à lait mais une vache landaise.

28.11.77 Un rêve "ça se passait dans un hôtel au début, il y avait mon mari et les enfants, je disais je n'aurai pas le temps de me rendre à





mon rendez-vous à Y. Je l'entendais dire aux enfants: maman fait une crise, elle est comme une petite fille, j'allais lui demander: "Qu'est-ce-que vous racontait papa? - Rien" Je faisais sortir les enfants, je pleurais (...). Je voulais vous téléphoner, je n'arrivais pas à lire le numéro de téléphone, je ne téléphonais pas.

J'étais dans une pièce avec des gens. On m'avertissait Roger (son mari) est interné (...) on me disait: il a fallu l'interner, on allait acheter du jambon blanc: c'était lui quand même. Il fallait l'interner parce qu'il parlait de DKCID (...) Arrivait un homme avec une blouse blanche qui amenait mon mari un peu à l'écart "Son état s'aggrave, il est dangereux de le garder en cellule". L'homme avait dit "Je suis le docteur Haussmann" Il avait les yeux bleus, il me disait "comment ça va?" je disais "si je n'étais pas malade, mon mari n'en serait pas là." Est-ce-que je peux aller le voir? Non, ça serait la fin de tout" Je retournais vers l'autre et je disais: "j'attendrai". Je me suis réveillée alors.

DKCID lui fait penser à un camarade de son mari longtemps en asile, des idées cassées "...ce médecin avec une blouse blanche, la première fois que je vous ai vu, je croyais trouver quelqu'un avec une blouse blanche, lorsque je vous ai vu sans blouse blanche, j'ai eu un espèce de recul, vous ne représentiez pas vraiment le médecin. Ce médecin de mon rêve ressemblait au gynécologue que j'avais à C. Un être odieux que je ne pouvais supporter. Mon père avait pris rendez-vous... il m'a dit: tu as rendez-vous avec le docteur Ginésy, je lui ai dit avec un nom comme ça, il ferait mieux d'être gynécologue, le gynécologue s'appellait ....H, avec un H à la fin, dans Hausmann, il est au début, je ne comprends pas





pourquoi mon mri était dédoublé.

30.II.77 L'ami de son mari qui avait été interné s'appelle AUS...  
sa ~~fe~~<sup>m</sup> l'avait quitté.

2.I2.77 Craint d'avoir une leucémie ou un cancer et qu'on ne lui dise pas.

5.I2.77 A des pertes sanglantes, la secrétaire de son gynécologue s'est peu-être trompée en lui disant qu'elle n'avait rien, comme ça s'est passé pour sa mère.

Elle est née lorsque sa mère avait trente cinq ans. Elle est née avec trois semaines d'avance et devenait bleue dès qu'on la sortait du coton où son père la mettait.

14.I2.77 "Quelque chose tout en vitre, un peu comme une boîte d'horloge, il y avaient à l'intérieur des choses qui brillaient, je n'arrivais pas à saisir ce qu'il y avait dedans. Je faisais cela en cachette. Je pense que je n'y arrivais pas parce que quelqu'un est venu et m'a descendu de cette chaise. Ces choses ressemblaient aux pendentifs qu'on met aux oreilles, je n'ai jamais pu les attrapper, c'était quelque chose d'interdit. Ce devait être une horloge car il semble que ça bougeait dedans. Je ne pense pas qu'un homme volerait des bijoux avec la raison qui est la mienne."

13.I.78 Réve qu'elle était Marie-Antoinette avec une robe. On lui coupait la tête avec une hache, mais la hache s'arrêtait car c'était une pièce. Son mari devait être guillotiné ensuite. Il lui disait d'intervenir en disant que c'était une pièce. Il était en armure. Elle pensait que ce serait drôle de ne rien dire.

18.I.78 Dans le rêve, le bourreau avait une cagoule noire avec deux



trous pour les yeux, des volutes, des paillettes noires. Ca lui fait penser à la BN (la Bande Noire, association d'étudiants dont faisait partie son mari)

30.1.78 Parle de la maitresse de son père qui aimait les avions contrairement à sa mère. Elle avait été conçue lors de la réconciliation des parents.

13.2.78 A révélé que son mari avait de la fièvre. Le thermomètre montait à 54 degrés Fahrenheit. Pour faire la transformation, elle ajoutait 32 à 54 avant de diviser par 10.

23.1.78 A révélé que son père avait une moustache comme Hitler, il s'adresse à son frère en disant "C'est Yvonne qui m'a offert ce stylo" elle n'en a jamais offert à son père mais un à son mari.

20.3.78 "Un ami blessé, ils découvrent qu'ils se sont aimés. Il a des plaques sur la peau. Des gens le recherchent pour le tuer parce qu'ils se sont aimés. Ils font venir une ambulance. Le blessé devient une femme et elle, un homme.

31.3.78 "Ma fille ressemble à ma mère, l'immortalité, c'est ça = c'est l'hérédité. C'est peut-être pour ça que je voudrais un fils qui me ressemble (...). Lorsque ma mère venait à N. elle avait un cancer cutané. Il s'était déclaré, il y a très longtemps, j'avais peut-être quinze ans. Une petite plaque sous l'oeil. Elle était soignée par un médecin noir: le Dr. T."

26.4.78 Un rêve: "Mon amie M. On l'avait opérée d'un cancer de la gorge, elle avait une cicatrice au cou et à la commissure des lèvres. Elle avait le menton tuméfié et le dessous de l'oeil tout bleu. "Ca fait huit mois qu'on m'a opérée". Je pensais à voir l'état de ces cicatrices qu'elle venait d'être opérée. Elle faisait un geste pour montrer que le cancer



de la gorge diminuait. Il y avait un homme qui disait "je connais un procédé africain...un procédé qu'on utilise en usine"..Mon amie M. disait que son mari était africain, c'est un vrai d'ailleurs. Les autres se mettaient derrière elle et faisaient un bruit de train.(...) Peut-être que les cicatrices au cou et à la bouche avaient été faites par un tuyau, par une sonde, on l'avait peut-être déchiré sans faire exprès. J'ai toujours peur des examens gynécologiques, qu'on me déchire."

18.5.78 "Je crains moi-même d'être homosexuelle. En voyant certaines filles, j'aurai aimé être un homme!"

25.5.78 Dépressive. Hier a fêté l'anniversaire de ses deux filles, nées à peu de jours d'intervalle.

26.5.78 Son père souffre de l'estomac. Elle a eu un jour très mal à l'estomac, au point de ne plus pouvoir marcher. C'était le jour des résultats de son concours d'entrée à l'école normale où elle avait été recue.

5.6.78 A mal à l'estomac. A l'endroit où elle éprouve une chaleur, lorsqu'elle éprouve un désir sexuel.

28.8.74 Réve: "Avec sa fille la plus jeune qui se couche dans la cour de l'école sur le dos. Elle lui dit de se relever. Ensuite avec la mère d'une amie de sa fille aînée. Passent des avions, l'un est très gros, comme plusieurs avions emboîtés les uns dans les autres. Il y a des boules noires sous les ailes. Il monte à travers les nuages et soudain pique vers l'école. Elle se retrouve avec ~~une~~ l'autre dame dans une maison d'où elle voit l'école bombardée. Sa fille est couchée par terre, elle a un pull blanc et bleu. Elle est au premier étage contre un mur: c'est ce que sa mère lui avait dit de faire en cas de bombardement. A la fin du bombardement, sa fille est inerte sur le sol, couchée sur





le ventre. Elle associe en disant que ça la fait penser au rail, au train, au bruit du train, à son plaisir à partir en train. Elle se retrouve dans la salle de bains car il y a des eaux de toilette. Lorsque son mari lui offrit un parfum Weill de Weill, sa fille dit vieille de vieille.

30.8.78 Le rêve lui fait penser aux ennuis d'allumage qu'avait eu son père avec un avion. 3 autres souvenirs lui sont revenus. Dans le hall de la gare de l'Est, sa valise s'ouvrit et sa dinette se répandit par terre avec une poupée, non un baigneur noir. Son père la gronda.

- Le pullover en Jersey, point qui d'un côté est torsadé et de l'autre ondulé, elle avait un pullover dont l'extérieur était ondulé, ses amies lui disaient qu'il était à l'envers où que sa mère avait mal monté les pièces et l'avait monté à l'envers. Elle était furieuse.

- Son père à L. Son père descendait du car la malle où sa mère mettait les vêtements. A ce moment-là, le chauffeur avait démarré et son père devait courir pour retenir la malle, elle le voyait, il se blessait à la tempe, le visage crispé. A L. de gros tuyaux traversaient la route, ça lui plaisait.

1.9.78 Dans le rêve, elle avait surtout peur que sa fille soit blessée ou meure seule. Elle était étendue comme sa mère qui était soignée par un médecin noir. Avant qu'il lui fasse des rayons, un infirmier était venu lui demander si elle était bien la femme de Monsieur E. qui faisait de l'avion avant la guerre.

4.9.78 Dans le rêve, sa fille avait la tête dans les bras pour ne rien voir et ne rien entendre.

Weill de Weill, ça la fait penser à la veille au jour d'avant, aux abeilles qui font du bruit en volant et qui piquent, à la sexualité des araignées qui mangent le male après la fécondation, mais ça ne se passe





pas comme ça chez les abeilles.

8.9.78 A des pertes sanglantes, évoque la possibilité de se faire enlever l'utérus et les ovaires.

Nous mettrons l'accent: sur le rapport à la mère, insupportable tant qu'il reste duel par la question qu'il pose de son désir : son regard insoutenable, comme si elle cherchait. Lorsqu'elle rêve que son thérapeute a le même regard, elle ne peut rien dire, se pose par là la question de ce que c'est qu'être une femme: "avoir l'air vache" Le rêve du mari dédoublé va nous permettre d'aborder les registres du père imaginaire et du père symbolique: le rêve débute par une relation duelle et sans issue avec le mari. Une ébauche d'issue à cette relation imaginaire apparaît avec l'idée de téléphoner au thérapeute dont la position symbolique est soulignée par la référence aux chiffres du téléphone. Elle n'arrive pas à téléphoner. Le mari est alors repéré comme fou et "DKCID" (a) nous proposerons la folie comme registre du père imaginaire et le DKCID comme registre symbolique (là connoté par des lettres comme tout-à-l'heure, il l'était par des chiffres.) Le mari va alors se dédoubler entre le personnage du fou et celui du personnage symbolique qui va acheter du jambon blanc.

Le médecin, en blouse blanche, qui apparaît alors, renvoie lui aussi à une double série de personnages, à la fois à un registre symbolique désigné par les noms de ses médecins, par le gynécologue, source possible pour elle d'un savoir sur les femmes, mais aussi aux ossements, au men-

(a) Voir à ce propos, dans L'homme aux rats, journal d'une analyse ( )



songe (le secrétaire du médecin de sa mère s'était trompée, ce qui avait retardé les soins), au médecin noir (lié au père par l'intervention de l'infirmier venant s'enquérir auprès de la mère de son mari). Père imaginaire responsable de la castration et de la mort de la mère (cicatrices faites par les examens médicaux dans le rêve de son amie cancéreuse, les associations l'amenant au bruit du train, évocation d'une scène primitive), le mari étant rattaché à ce registre par la bande noire (rêve du bourreau avec une cagoule noire). Le baigneur noir est sûrement à situer comme le fantasme d'avoir un enfant de ce père imaginaire. Ce souhait d'offrir un enfant au père est verbalisé dans le rêve du stylo.

Nous soulignerons également la présence des thèmes d'interrogation sur l'identité sexuelle et sur la scène primitive qui sont présents là comme ils l'étaient dans les cas de psychoses et ne sont donc pas révélateurs de structure. On peut cependant noter que la scène primitive est racontée sans sentiments d'étrangeté ni d'angoisse et surtout sous une forme métaphorique non directement accessible à la rêveuse. Elle ne provoque pas chez la patiente de sentiments de dépersonnalisation. Elle associe facilement sur des thèmes de différence des sexes (point de Jersey) et sur le fait d'avoir un enfant du père (le baigneur noir), à partir d'une conception du coït marquée par l'oralité (dinette)

On soulignera aussi l'identification au père (les douleurs d'estomac lors des résultats du concours) qui semble la situer dans un registre hystérique.

Enfin, nous avons noté le rêve de l'objet du désir inaccessible et



interdit où il apparait bien combien il est à concevoir marqué par le symbolique puisque "ces pendentifs qu'on met aux oreilles " sont identiques à l'objet hautement symbolique qu'est une horloge.



## Chapitre II

### Approche théorique

-----

Essais de repérage de la fonction paternelle dans  
le théorie analytique.

Introduction au concept de symbolique.

-----





Nous tenterons dans un premier temps de situer la place du père et le registre du symbolique dans le théorie freudienne.

Dans un second temps, nous essaierons de situer le point où se fait la divergence entre les théories analytiques qui prennent ou ne prennent pas en compte le symbolique.

Dans un troisième et dernier temps, nous essaierons d'esquisser comment l'être humain peut accéder à cet ordre symbolique.



## I) La théorie freudienne

Nous allons successivement envisager le complexe d'Oedipe et son déclin, puis le mythe de meurtre du père tel qu'il est formulé dans Totem et Tabou et à propos duquel nous aurons à envisager le problème de l'identification. Ensuite, nous tenterons de reprendre le texte de 1920 sur l'au-delà du principe de plaisir et notamment le jeu de la bobine décrit par Freud. Enfin, nous étudierons le problème de la théorisation des phases prégénitales, nous considérerons plus particulièrement les concepts d'autoérotisme, de narcissisme et d'après coup.

### Le complexe d'Oedipe

Dans "Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie psychanalytique" (61) Freud écrivait: "L'observation du commerce amoureux entre les parents est une pièce rarement manquante dans le trésor des fantasmes inconscients qu'on peut découvrir par l'analyse chez tous les névrosés et vraisemblablement chez tous les enfants des hommes. Ces formations fantasmatiques, celle de l'observation du commerce sexuel des parents, celle de la séduction, de la castration et d'autres, je les appelle fantasmes originaires..." Laplanche et Pontalis, dans le dictionnaire de la psychanalyse, à l'article "Complexe de castration" soulignent la volonté de Freud de se démarquer de la thèse de Rank sur le traumatisme de la naissance en recentrant l'ensemble de la clinique psychanalytique sur le complexe de castration pris dans son acception littérale. A ce propos, ils citent la notion d'après-coup: "elle corrige la thèse qui conduit à rechercher toujours plus avant une expérience pouvant avoir pleine



fonction d'expérience, de prototype" et surtout le fait que Freud situe la castration comme fantasme originaire, Laplanche et Pontalis notent: "les deux mots ici ont valeur d'index: "fantasme", parce que la castration, pour produire ses effets, non seulement n'a pas à être effectuée ni même à faire l'objet d'une formulation explicite de la part des parents; "originaire" - même si l'angoisse de castration ne survenant qu'à la phase phallique, est loin d'être première dans la série des expériences anxiogènes - en tant que la castration est une des faces du complexe des relations interpersonnelles où s'origine, se structure et se spécifie le désir sexuel de l'être humain. C'est que le rôle que la psychanalyse fait jouer au complexe de castration ne se comprend pas sans être rapporté à la thèse fondamentale - et sans cesse plus affirmée par Freud - du caractère nucléaire et structurant de l'Oedipe" Laplanche et Pontalis, toujours dans leur article "Fantasme originaire, Fantasme des origines, origine du fantasme" (91) concluent à propos de ces fantasmes originaires qu'il faut supposer un schéma antérieur à l'histoire événementielle du sujet, capable d'opérer comme "organisateur" C'est pour rendre compte de cela que Freud avait eu recours à l'explication phylogénétique. Ces deux auteurs écrivent: "C'est donc encore une fois un réel qui est postulé en deça des élaborations fantasmatiques, mais un réel dont Freud ne manque pas de souligner les statuts structural et l'autonomie par rapport aux sujets, qui, eux en sont absolument dépendants (...) On est tenté de reconnaître dans ce "réel" venant informer le jeu imaginaire et lui imposer sa loi, une préfiguration de "l'ordre symbolique", tel que l'ont défini Lévi Strauss et Lacan, en montrant respectivement l'agencement et l'efficacité dans





les champs ethnologique et psychanalytique (...) Sous le masque pseudo-scientifique de la phylogénèse, dans l'appel aux traces mnésiques héritées, il faudrait donc savoir reconnaître la nécessité où se trouve Freud de postuler l'antériorité d'une organisation signifiante, par rapport à l'efficacité de l'événement et de l'ensemble du signifié. Dans cette préhistoire mythique de l'espèce, s'affirme l'exigence d'une pré-structure inaccessible au sujet, échappant à ses prises et à ses initiatives..."

Nous avons pensé que cette introduction à la place du complexe d'Oedipe dans la conceptualisation freudienne était nécessaire pour justifier l'hypothèse centrale de notre travail, et le fait de débiter cette réflexion théorique par le complexe d'Oedipe qui est chronologiquement tardif.

Nous allons utiliser essentiellement la traduction du "Déclin du complexe d'Oedipe" (54 ) réalisée par Louis Bernaert et Coll. (texte daté de 1923) et le texte de 1931 sur "la Séexualité féminine" publié dans la Vie Sexuelle. Freud désigne le phénomène d'Oedipe comme le phénomène central de la première enfance, il est la première station que l'on reconnaisse de manière centrale chez le garçon. Dans la préhistoire du complexe d'Oedipe, il existe une identification tendre au père qui n'a pas encore le sens de la <sup>iv</sup> réalité auprès de la mère. Freud souligne, chez la fille, l'importance du lien préoedipien à la mère qui subit un refoulement inexorable. Il écrit cependant à propos de "la sexualité féminine": "On peut d'une part étendre le contenu du complexe d'Oedipe à toutes les relations de l'enfant avec les deux parents; on peut d'autre part tenir aussi compte de nos nouvelles découvertes





et dire que la femme n'atteint la situation d'Oedipe normale et positive que lorsqu'elle a surmonté une période antérieure dominée par le complexe négatif."

Freud souligne à plusieurs reprises que ce dont périt le complexe d'Oedipe n'est pas éclairci. Pour l'un et l'autre sexe, il évoque l'absence des satisfactions espérées et ce serait son impossibilité interne qui provoquerait la fin du complexe d'Oedipe. Il évoque également l'hérédité comme déterminante, ces deux séries de causalité étant d'ailleurs compatibles. Au début, l'organe génital est uniquement l'organe male, plus exactement le pénis, l'organe féminin n'étant pas encore découvert.

Pour le garçon, son intérêt pour l'organe génital, fréquemment manipulé, va entraîner la désapprobation des adultes. La menace de castration viendra généralement des femmes qui se référeront au père et au docteur. Cependant, le petit garçon pourra préserver son lien à la mère en plaçant sur le père, tous les sentiments hostiles. La thèse de Freud est que l'organisation génitale phallique de l'enfant se brise sur cette menace de castration, mais pas immédiatement, ni sans que d'autres influences viennent s'y ajouter. Il cite alors des expériences qui ne sont épargnées à aucun enfant, le retrait d'abord par intermittence, puis pour de bon, du sein maternel, et la séparation quotidiennement réclamée du contenu intestinal. Mais, il souligne que rien n'indique que ces expériences en viendraient à leur effet à l'occasion de la menace de castration. L'observation qui brisera finalement l'incrédulité de l'enfant, étant celle des parties génitales de la femme. "De ce fait, la perte de son propre pénis lui est devenu représentable, la menace



de castration produit son effet apres-coup." Le complexe d'Oedipe offre à l'enfant deux possibilités de satisfaction, l'une active, l'autre passive: la première consistant à se mettre à la place du père et à avoir commerce avec la mère, la seconde, à remplacer la mère et à se faire aimer du père. Le pénis devait certainement jouer un rôle dans la relation amoureuse mais il ne doutait cependant pas de l'existence du pénis de la femme. Avec l'acceptation de la possibilité de castration, il s'avère que les deux possibilités de satisfaction provenant du complexe d'Oedipe, comportent toutes deux la perte du pénis: la masculine comme conséquence de la punition, la féminité comme condition préalable. Il y a donc conflit entre l'intérêt narcissique porté au pénis et l'investissement libidinal des objets parentaux: c'est normalement la première puissance qui l'emporte: le moi de l'enfant se détournant du complexe d'Oedipe. Les investissements objectaux sont alors abandonnés et remplacés par l'identification. L'autorité paternelle ou parentale introjectée dans le moi y forme le noyau du surmoi. Les tendances libidinales appartenant au complexe d'Oedipe sont partiellement désésexualisées et sublimées, partiellement inhibées quant au but et changées en sentiments tendres. L'ensemble du processus a d'une part sauvé l'organe génital, écarté le danger de sa perte, et de l'autre l'a paralysé, a annulé sa fonction.

Pour la fille, le maternel est plus obscur et lacunaire; on peut lui attribuer une organisation phallique et un complexe de castration. Elle veut comme le garçon avoir fait un enfant à la mère. Le clitoris de la fille se comporte d'abord exactement comme un pénis, mais l'enfant s'aperçoit par comparaison avec un garçon "qu'il est venu un peu court"



elle ressent cela comme un préjudice et un motif d'infériorité. Elle l'explique par l'hypothèse qu'elle possédait autrefois un membre aussi grand, qu'elle a perdu par la castration. Elle n'étant pas d'abord cette conclusion à toutes les femmes. Trois évolutions sont alors possibles: elle se détournera de la sexualité ou bien elle ne démordra pas de l'espoir de recevoir un pénis (complexe de masculinité), ou bien enfin elle évoluera vers l'attitude féminine normale qui prend le père pour objet. Donc, "tandis que le complexe d'Oedipe du garçon sombre sous l'effet du complexe de castration, celui de la fille est rendu possible et est introduit par le complexe de castration". Elle va donc se détacher de la mère à cause des interdits que celle-ci formule à propos de son activité sexuelle et surtout à cause du fait qu'elle impute à la mère de ne pas lui avoir donné d'organe génital. Cependant Freud écrit que, bien plus que chez le garçon, ces changements semblent être une conséquence de l'éducation, et de l'intimidation extérieure qui menace de la perte d'amour, le complexe d'Oedipe ne dépassant que très rarement la substitution à la mère et la position féminine par rapport au père. La fille glissant le long d'une équivalence symbolique, du pénis à l'enfant, son complexe d'Oedipe culmine dans le désir longtemps soutenu de recevoir du père un enfant à titre de présent, d'enfanter pour lui. Le complexe d'Oedipe est alors lentement abandonné parce que ce désir ne se réalise pas. (a)

En conclusion, il faut souligner que Freud ne voit aucune raison de dénier au fait que le moi se détourne du complexe d'Oedipe le nom de "refoulement", bien que les refoulements ultérieurs se réalisent la plupart du temps avec la participation du surmoi, qui ne fait ici

(a) A la lumière des textes ultérieurs, il semble que c'est la position phallique qui soit lentement abandonnée, la petite fille se détournant





que se former. Mais il est plus qu'un refoulement, dans son accomplissement idéal, il équivaut à une destruction. On se heurte là, à la limite, entre le normal et le pathologique.

Freud reconnaît qu'il y a place pour une spéculation théorique qui peut, soit renverser le résultat acquis, soit le situer dans une perspective nouvelle (b). Il remarque enfin qu'on peut considérer "la catastrophe que subit le complexe d'Oedipe (détournement de l'inceste et instauration de la conscience et de la morale) comme une victoire de la race sur l'individu."

Totem et Tabou: le meurtre du père originaire

Nous allons résumer les thèses soutenues par Freud dans Totem et Tabou, ouvrage daté de 1912 qui paraît être un ouvrage capital pour la compréhension de l'Oedipe. Laplanche et Pontalis écrivent à ce propos: "Discutable du point de vue historique, cette hypothèse doit être entendue avant tout comme un mythe, qui traduit l'exigence posée pour tout être humain d'être un "bourgeon d'Oedipe" (Article complexe d'Oedipe du vocabulaire de la psychanalyse.)

Dans cet ouvrage, Freud constate que si l'animal totémique n'est autre que le père, les deux commandements capitaux du totémisme, qui en forment le noyau: la prohibition de tuer le totem et celle d'épouser une femme appartenant au même totem, coïncident quant à leur contenu, avec les deux crimes d'Oedipe, qui a tué son père et épousé sa mère, et avec les deux désirs primitifs de l'enfant dont le refoulement insuffisant ou le

(a) suite note page 164

de sa mère pour une série de motifs dont la multiplicité même, note Freud, paraît indiquer que l'essentiel échappe. Le complexe d'Oedipe "n'est finalement pas du tout surmonté chez la femme." (1931)

(b) L'enfant pouvant effectivement dans certains cas dénier la vision du sexe féminin.





réveil forment peut-être le noyau de toutes les névroses.

Après avoir tué le père primitif, les fils désavouaient donc leur acte, en interdisant la mise à mort du totem, substitut du père, et ils renonçaient à recueillir les fruits de ces actes, en refusant d'avoir des rapports sexuels avec les femmes qu'ils <sup>ont</sup> libérés. Les deux tabous fondamentaux du totémisme ont donc été engendrés par le sentiment de culpabilité du fils, ils devaient de ce fait, se confondre avec les deux désirs réprimés du complexe d'Oedipe. Ces deux tabous correspondaient aux deux seuls crimes que connaissait la société primitive.

C'est donc sur un crime commis en commun que repose la société, la religion sur le sentiment de culpabilité et sur le repentir; la morale sur les nécessités de cette société, d'une part, sur le besoin d'expiation engendré par le sentiment de culpabilité, d'autre part.

On trouve donc dans le complexe d'Oedipe, les commencements à la fois de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et cela en conformité avec les données de la psychanalyse qui voit dans ce complexe le noyau de toutes les névroses.

Dans le conclusion, Freud constate que le sentiment de responsabilité du névrosé repose sur des réalités psychiques et non sur des réalités matérielles. Peut-être en est-il de même chez les primitifs. De simples pulsions hostiles à l'égard du père, l'existence du désir imaginaire de le tuer ou de le dévorer, auraient pu suffire à provoquer la réaction morale qui a créé le totémisme et le tabou. Nous échapperions ainsi à la nécessité de faire remonter le début de la civilisation à un crime horrible. L'enchaînement causal qui s'étend de ces débuts jusqu'à nos jours, ne subirait de ce fait aucune solution de continuité, car la



réalité psychique suffirait à expliquer ces conséquences.

L'au-delà du principe de plaisir

Nous allons nous référer à la traduction de Jean Laplanche et J.B Pontalis pour l'étude de ce texte de Freud daté de 1920. Il faut noter que c'est un des concepts freudiens les plus complexes. Winnicott, par exemple, pouvait écrire, dans Processus de maturation chez l'enfant, (1942) (à propos de Freud) "...Il m'est tout simplement impossible de trouver un sens à son idée d'un instinct de mort."

Dans ce texte, Freud note que " la compulsion de répétition ramène aussi des expériences du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui, même en leur temps, n'ont pu apporter satisfaction, pas même aux motions pulsionnelles ultérieurement refoulées."

D'abord, il évoque le problème des névroses traumatiques et reconnaît dans les rêves, survenant au cours de ces affections, une fonction de maîtrise rétroactive de l'excitation sous développement d'angoisse, cette angoisse dont l'omission a été la cause de la névrose traumatique. Ainsi apparaît une fonction de l'appareil psychique, qui, ne contredisant pas le principe de plaisir, est pourtant indépendante de lui et semble plus originaire que la recherche du gain de plaisir et l'évitement du déplaisir. Il va ensuite évoquer le premier jeu inventé par un enfant de 18 mois: le jeu de la bobine, qui marque une étape tout-à-fait cruciale du développement de l'enfant. L'enfant se trouve confronté au départ de la mère, d'abord passivement, mais en répétant ce départ - aussi déplaisant soit-il - comme jeu, il assume un rôle actif. Freud propose encore une autre interprétation: en rejetant l'objet pour qu'il soit parti, l'enfant pourrait satisfaire une impulsion -



réprimée dans la vie quotidienne - et se venger ainsi de la mère qui l'avait quitté "...son action aurait alors une signification de bravade "Et bien, pars donc, je n'ai pas besoin de toi, c'est moi qui t'envoie promener" ". L'enfant répéterait alors dans son jeu une impression désagréable parce qu'un gain de plaisir d'une autre sorte, mais directe est lié à cette répétition. Jean Clavreul, commentant ce texte, dans Cosidérations actuelles sur le transfert ( 22 ) écrit "ce qui a été acquis par le jeu de la bobine, c'est une transformation non des conditions de la réalité, mais de la réalité de l'enfant lui-même (...). Mais ce succès si reconfortant qu'il soit, est une réussite symbolique, c'est-à-dire que le combat victorieux a été acquis sur le terrain d'un système symbolique qui rend possible les renversements de situation(...). Le retournement toujours possible, toujours présent est constitutif de la situation même, le désir avant qu'il s'énonce ne pouvant être attribué à aucun Sujet, c'est donc à ce moment où il s'agit d'attribuer le désir que l'automatisme de répétition permet de déboucher sur quelque chose de nouveau, puisque, en faisant accéder le phénomène dans le champ du langage, le sujet vient à en parler à la première personne (...) l'enfant se déclare partie prenante dans une situation qu'il a faite sienne."

Dan son texte, Freud souligne que c'est la tâche des couches supérieures de l'appareil psychique de lier l'excitation pulsionnelle, lorsqu'elle arrive sous forme de processus primaire. L'échec de cette liaison provoquant une perturbation analogue à la névrose traumatique. C'est seulement après que cette liaison ait été accouplée que le principe de plaisir et le principe de réalité qui en est la forme modifiée, pourrait





sans entrave, établir sa domination. Jusque là, c'est l'autre tâche de l'appareil psychique qui prévaudrait sans tenir compte du principe de plaisir. Freud parle du caractère pulsionnel de la compulsion de répétition et du caractère démoniaque qu'elle présente là où elle s'oppose au principe de plaisir.

C'est ainsi que Freud va en arriver à une distinction entre pulsions de vie et pulsions de mort. "Est-il bien vrai qu'abstraction faite des pulsions sexuelles, il n'y a pas d'autres pulsions que celles qui veulent rétablir un état antérieur, qu'il n'y en a pas d'autres tendant vers un état qui n'a pas encore été atteint." Il faudrait donc concevoir une nouvelle opposition entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions situées dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle de pulsion de vie et pulsion de mort.

Dans l'Abrégé de psychanalyse (59) Freud note que "le but de l'Eros est d'établir des unités toujours plus grandes afin de les conserver: en un mot un but de liaison." et à propos de l'instinct de mort: "Aussi longtemps que cet instinct agit intérieurement en tant qu'instinct de mort, il reste muet et ne se manifeste à nous qu'au moment où, en tant qu'instinct de destruction, il se tourne vers l'extérieur."

Il faut enfin rappeler que Freud, à la fin de sa vie, dans le texte Analyse terminée, analyse interminable, écrivait à propos de l'instinct de mort "Personne ne saurait prévoir sous quel aspect le fond de la vérité de la doctrine d'Empédocle se fera jour et quelles perspectives nouvelles elle fera surgir."





les Phases prégénitales dans la théorie freudienne

Dans les Trois Essais sur la théorie de la sexualité (44 ) Freud écrit:

"A l'époque où la satisfaction sexuelle était liée à l'absorption des aliments, la pulsion trouvait son objet au-dehors, dans la succion du sein de la mère. Cet objet a été ultérieurement perdu (a), peut-être précisément au moment où l'enfant est devenu capable de voir dans son ensemble la personne à laquelle appartient l'organe qui lui apporte une satisfaction. La pulsion sexuelle devient, dès lors, autoérotique, et ce n'est qu'après avoir dépassé la période de latence que le rapport originel se rétablit. Ce n'est pas sans raison que l'enfant au sein de la mère est devenu le prototype de toute relation amoureuse. Trouver l'objet sexuel n'est, en somme, que le retrouver (b)

Cinq ans plus tard, en 1910, Freud apportait quelques modifications à cette conception dans une note, il souligne (à partir de l'analyse du petit Hans notamment) que la symbolique sexuelle, la représentation du sexuel par des objets et des relations non sexuelles remonte aux premiers essais que fait l'enfant pour s'exprimer par la parole. Il estime également s'être trompé en établissant une succession chronologique entre les deux phases de l'autoérotisme et de l'amour objectal. Il estime que des enfants de 3 à 5 ans sont déjà nettement capables d'opérer un choix sexuel de caractère objectal.

En 1912, dans Totem et Tabou, (50 ) Freud écrit que dans les tous premiers commencements des manifestations des tendances sexuelles "chacune

(a) Souligné par nous.

(b) Souligné par nous.



des tendances dont se compose la sexualité travaille pour son compte, recherche le plaisir sans se préoccuper des autres et trouve sa satisfaction sur le propre corps de l'individu. C'est la phase de l'autoérotisme, à laquelle succède celle du choix de l'objet". Mais il souligne la nécessité d'intercaler entre ces deux phases une troisième ou, si l'on préfère, de décomposer en deux la première phase, celle de l'autoérotisme. Dans cette phase intermédiaire, les tendances sexuelles, qui étaient indépendantes les unes des autres, se réunissent en une seule et sont dirigées vers un objet, lequel, d'ailleurs n'est pas encore un objet extérieur, étranger à l'individu, mais le propre moi de celui-ci qui, à cette époque, se trouve déjà constitué "... Nous avons donné à cette phase le nom de narcissisme, la personne se comporte comme si elle était amoureuse d'elle-même."

Il nous faut maintenant revenir sur cet objet défini par Freud comme perdu: donc dans un premier temps, la pulsion sexuelle se satisfait en étayage avec la pulsion d'autoconservation (la faim) et grâce à un objet: le sein maternel. En se séparant de la faim, la pulsion sexuelle orale va perdre son objet et du même coup devenir autoérotique. Le mode naturel d'appréhension de l'objet va se trouver clivé et la pulsion sexuelle va se séparer des fonctions non sexuelles sur lesquelles elle s'étayait et qui lui indiquaient son but et son objet. L'autoérotisme est alors à concevoir comme une excitation sexuelle qui naît et s'apaise sur place, au niveau de chaque zone érogène prise isolément (plaisir d'organe).

Dans leur article sur l'origine du fantasme, Laplanche et Pontalis notent "le fantasme trouverait son origine dans la satisfaction hallucinatoire du désir, le nourrisson reproduisant sous une forme hallucinée, en l'



absence de l'objet réel, l'expérience de satisfaction originelle (...)

On pourrait y voir un mythe d'origine: ce que Freud prétend en effet resaisir, en en donnant une représentation figurée, c'est le temps même du surgissement du désir. C'est là une "construction", ou un fantasme analytique qui cherche à atteindre ce moment de clivage de l'avant et de l'après, qui les contiendrait encoure l'un et l'autre: moment mythique de la disjonction entre l'apaisement du besoin et l'accomplissement du désir, entre les deux temps de l'expérience réelle et de réviviscence hallucinatoire, entre l'objet qui comble et le signe (a) qui inscrit à la fois l'objet et son absence: moment mythique du doublement de la faim et de la sexualité en un point d'origine...

(en note, ces auteurs signalent que ce "signe" est à tort nommé "objet du désir par les psychanalystes": le sein) (...) "L'origine" de l'auto-érotisme, ce serait donc ce moment, plus abstrait que datable, puisqu'il est toujours renouvelé (...) où la sexualité se détache de tout objet naturel, se voit livrée au fantasme qui provoque cette disjonction de la sexualité et du besoin. Causalité circulaire ou naissance simultanée? Le fait est qu'ils trouvent leur origine, aussi loin qu'on remonte, en un même point."

L'objet searit alors à concevoir comme un signe, ou plutôt comme un signifiant. Ce qui correspond aux équivalences symboliques qui s'établissent entre les objets, repérées par Freud, dans les transpositions de la pulsion et en particulier de l'érotisma anal.

On reconnaît dans cette première symbolisation, la bejahung freudienne telle qu'elle apparaît dans le texte de 1925 "la dénégation": "C'est

(a) Souligné par nous.





la tâche de la fonction intellectuelle du jugement, d'affirmer ou de dénier des contenus de pensée (...). La fonction du jugement a essentiellement deux décisions à prendre. Elle doit attribuer ou retirer, verbalement, une propriété à une chose, et elle doit d'une représentation attester ou contester l'existence dans la réalité. (...) Exprimé dans le langage des plus anciennes motions pulsionnelles orales: ceci je veux le manger ou je veux le cracher, et en poursuivant la transposition: ceci je veux en moi l'introduire et ceci hors de moi l'exclure (...). Le moi plaisir originel veut, comme je l'ai développé à un autre endroit, s'introjecter tout le bon, rejeter de soi tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au dehors, est tout d'abord à ses yeux identiques". Pour l'autre décision de la fonction du jugement concernant l'existence réelle d'une chose représentée, il s'agit de savoir "si quelque chose de présent en moi comme représentation peut aussi, dans la perception (réalité) être retrouvé." Freud remarque enfin que "L'affirmation (Bejahung) en tant que remplaçant de l'unification, fait partie de l'Eros, la dénégation, suite de l'expulsion, de la pulsion de destruction."

L'après coup, les concepts freudiens de Verwerfung et d'Ichspaltung

C'est surtout dans le texte sur l'Homme aux loups que Freud élabore la notion d'après coup. Pour Freud, l'homme aux loups ne comprit le coït qu' "à l'époque de son rêve, à quatre ans, non pas à l'époque où il l'observa. A un an et demi, il recueillit les impressions dont la compréhension différée lui fut rendue possible à l'époque du rêve de par son développement, son excitation et son intimité sexuelle." Plus loin, Freud souligne que l'observation du coït, fait à un an et demi, produit après coup ses effets. La réactivation de l'image qui peut alors être





prise grâce au développement intellectuel plus avancé, agit à la façon d'un événement récent et aussi à la manière d'un traumatisme nouveau, d'une intervention étrangère comparable à une séduction. L'organisation génitale qui avait été interrompue, est rétablie d'un seul coup, mais le progrès réalisé dans le rêve ne peut être maintenu. "tout au contraire, un processus que l'on ne peut que rapprocher d'un refoulement, amène une répudiation de cet élément nouveau et son remplacement par une phobie."

L'histoire du sujet n'obéit donc pas à un déterminisme linéaire, qui serait simplement l'action du passé sur le présent. C'est l'événement traumatisant qui n'a pu pleinement s'intégrer dans un contexte significatif, au moment où il a été vécu, qui aura, après coup, accéder à un sens possible.

Mais revenons aux avatars que peut subir l'après coup: Freud, à propos de l'homme aux loups, remarque que la signification des fèces va nous permettre d'aborder la question du complexe de castration. "Les fèces, l'enfant, le pénis, constituent ainsi une unité, un concept inconscient. Sit veni a verbo. Le concept d'une petite chose pouvant être détachée du corps."

Donc, l'homme aux loups, dans un premier temps rejeta la castration et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand Freud dit: "il la rejeta, le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir, ceci au sens d'un refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas." Ultérieurement, il y eut des preuves qu'il avait reconnu la castration comme un fait réel. Mais une de ses réactions n'avait pas éliminé l'autre. Deux courants contraires



existaient donc en lui, côte à côte, dont l'un abominait la castration tandis que l'autre était tout prêt à l'accepter et à se consoler de par la féminité à titre de substitut. "Mais sans aucun doute, le troisième courant, le plus ancien et le plus profond, qui avait tout simplement rejeté (verworfen) la castration, celui pour lequel il ne pouvait être question d'un jugement relatif à sa réalité, demeurait capable d'entrer en activité." Freud rapporte ensuite l'hallucination du doigt coupé qu'avait eu l'homme aux loups à 5 ans. (a)

Verwerfung a été traduit par Jacques Lacan par forclusion. Comme le constatent Laplanche et Pontalis, dans leur dictionnaire, Freud emploie ce terme dans des acceptions assez variées. Le sens mis en avant par Jacques Lacan se trouvant mieux confirmé dans certains textes. Dans les psychonévroses de défense (61) Freud écrit au sujet de la psychose: "Il existe une sorte de défense bien plus énergique et bien plus efficace qui consiste en ceci que le moi rejette (verwirft) la représentation insupportable en même temps que son affect et se conduit comme si la représentation n'était jamais parvenue au moi."

- (a) Dans Inhibition, Symptôme et Angoisse, Freud écrit: "C'est par angoisse de castration, que le petit Hans met un terme à l'agressivité contre le père (...) Mais c'est aussi par angoisse de castration que le petit russe renonce au désir de devenir l'objet de l'amour de son père, car il a compris qu'une telle relation présupposerait le sacrifice de ses parties génitales (...) L'idée angoissante du Russe - être dévoré par le loup - ne contient à vrai dire aucune allusion à la castration, car la régression orale l'a par trop éloigné de la phase phallique, (...) dans l'un et l'autre cas, le moteur du refoulement est l'angoisse de castration: être mordu par le cheval, et être dévoré par le loup sont des substituts, obtenus par déformation du contenu: être chatré par le père."



Dans son étude sur Schreber, Freud note à propos de la projection: "il n'était pas exact de dire que la sensation réprimée (unterdrückt) à l'intérieur était projeté vers l'extérieur, nous reconnaissons bien plutôt que ce qui a été aboli (das Aufgehobene) à l'intérieur revient de l'extérieur."

En 1894, enfin, il écrivait "Le moi s'arrache à la représentation insupportable, mais celle-ci est indissolublement attachée à un fragment de la réalité, et, en accomplissant cette action, le moi s'est aussi détaché totalement ou partiellement de la réalité."

Dans l'article de 1927, sur le fétichisme, Freud commence à dégager la notion de clivage du moi et propose "que la différence essentielle entre névrose et psychose résiderait en ceci: en ce qui concerne la première, le moi au service de la réalité réprimerait une partie du ça, tandis que pour la psychose le moi se laisserait entraîner par le ça à se détacher d'une partie de la réalité." Il cite l'analyse de deux hommes jeunes qui n'avaient pas admis au rang de connaissance la mort du père aimé alors qu'ils avaient 2 et 10 ans. Cependant aucun des deux n'avaient développé une psychose. "Il n'y avait qu'un courant dans leur vie psychique qui n'avait pas reconnu la mort du père, il en existait aussi un autre qui tenait pleinement compte de ce fait (...) dans le cas de la psychose: un courant, celui qui est conforme à la réalité, aurait été effectivement perdu." Guy Rosolato écrit à propos de cette citation: "Que ce soit ce point précis de l'existence du père que Freud envisage dans son argumentation indique bien le centre où doivent converger les regards, que le père soit réellement mort ou vivant, ce qui pour le psychotique est absent, c'est "le courant mental" qui s'accorde





avec la réalité, à savoir le symbolique qui la fonde par la paternité elle-même dans toutes ses acceptions." (Paranoïa et scène primitive)

### Le problème de l'identification

Nous allons pour terminer ce rappel de quelques concepts freudiens, qui nous a paru un préalable nécessaire à la mise en place du registre symbolique, résumer la théorie freudienne de l'identification.

Nous nous référerons pour cela à Totem et Tabou. Au texte De psychologie collective et analyse du moi intitulé l'Identification et au texte Le Moi et le Ça, intitulé Le Moi, le Surmoi et l'Idéal du moi (nous utiliserons pour ces deux derniers textes les traductions de S. Hommel et d'E. Porge.)

Dans l'Identification, Freud écrit que "l'identification est connue de la psychanalyse comme la première manifestation d'un lien de sentiment à une autre personne. Elle joue un rôle dans la préhistoire du complexe d'Oedipe simultanément à cette identification avec le père, peut-être même avant, le garçon a commencé d'entreprendre un véritable objet d'investissement de la mère selon le type d'étayage". Dans Le Moi et le Surmoi (Idéal du moi), Freud écrit "Al'orée des temps, dans la phase orale primitive de l'individu, investissement d'objet et identification ne sont probablement pas à différencier l'un de l'autre." En note, il fait un parallèle avec la croyance des primitifs selon laquelle les propriétés de l'animal incorporé resteront comme caractère à celui qui le mange. Plus loin, Freud revient sur cette première identification à propos de l'idéal du moi "car derrière celui-ci se cache la première et plus importante identification de l'individu, celle avec le père de la nuit des temps personnelle". En note, Freud écrit "Peut-être serait-il plus prudent de dire: avec les parents, car père et mère ne sont pas





évalués différemment avec la connaissance certaine de la différence des sexes, du manque de pénis. "Dans Totem et Tabou, Freud écrit: "C'est le nom qui, d'après les primitifs, constitue la partie essentielle d'une personne; lorsqu'on sait le nom d'une personne ou d'un esprit, on a par là même acquis un certain pouvoir sur le porteur de ce nom. D'où toutes les singulières précautions et restrictions qu'on doit observer dans l'usage des noms et dont nous avons énuméré quelques unes dans le chapitre sur le tabou. La similitude est remplacée dans ses exemples par la substitution de la partie au tout. En absorbant par l'ingestion des parties du corps d'une personne, on s'approprie également les facultés dont cette personne était douée". Plus loin, Freud écrit que les frères chassés par le père se sont réunis, qu'ils ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. "L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or par l'acte de l'absorption, ils réalisaient leur identification avec lui, s'approprièrent chacun une partie de sa force. Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses: organisation sociales, restrictions morales, religion." La seconde identification "est mise à la place du choix d'objet, le choix d'objet a régressé à l'identification. Il s'agit d'une identification partielle, hautement limitée, qui emprunte seulement un unique trait de la personne prise comme objet. Enfin, il existe un troisième type d'identification qui fait entièrement abstraction de la relation d'objet à l'égard de la personne copiée, qui est une identification par le symptôme, une identification au désir de l'autre.



### La pulsion

Ultime concept que nous allons envisager, sa définition va nous amener à poser la question du concept de biologie chez Freud. Dans l'article, Fonction du rêve .( II), A. Bourguignon écrit "S'il y a rupture entre les divers discours constituant le système biologique, une rupture encore plus brutale existe entre le système biologique et le système psychanalytique, rupture qui doit entraîner la perte d'une illusion tenace, celle d'une possibilité d'articulation entre les deux systèmes. Une telle évidence a conduit Jean Laplanche à entendre le discours "biologique" de Freud comme une métaphore: sinon rien ne pourrait rendre compte de "l'absurdité énigmatique" de la lettre de ce discours." Lacan écrivait dans son séminaire sur le moi "la biologie freudienne n'a rien à faire avec la biologie. Il s'agit d'une manipulation de symboles en vue de résoudre des questions énergétiques (..) Si nous savons révéler le sens de ce mythe énergétique (...) nous voyons là se manifester un certain au-delà de la référence interhumaine qui est proprement l'au-delà symbolique."

Cette dimension du biologique freudien précisée, nous pouvons en revenir à la pulsion que Freud définit comme "un concept limite entre le psychisme et le somatique (...) elle ne nous est connue, dans la vie psychique que par ses buts." Dans un premier temps, les pulsions sexuelles s'étaient sur les pulsions du moi. Laplanche et Pontalis posent la question de savoir s'il ne faudrait pas désigner par le terme de besoin ce que Freud appelle "pulsion d'autoconservation", pour mieux les différencier des pulsions sexuelles. Freud souligne dans Pulsions et



et destins des pulsions que la pulsion agit "toujours comme une force constante." Dans les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Lacan remarque que cette définition interdit toute assimilation de la pulsion à une fonction biologique qui, elle, a toujours un rythme. Freud écrit à propos du retournement sur la personne propre que "le masochisme est précisément un sadisme retourné sur le moi propre et que l'exhibitionnisme inclut le fait de regarder son propre corps." Plus loin, à propos de la pulsion sadique, dans la névrose obsessionnelle, il écrit "le besoin de tourmenter devient tourment infligé à soi-même, autopunition et non masochisme. De la voix active le verbe passe non pas à la voix passive, mais à la voix moyenne réfléchie." Lacan, à propos de voir, être vu, écrit "Est-ce là la même chose? Comment est-il même soutenable que ce puisse être ainsi, sinon à l'inscrire en termes de signifiants." Dans cette perspective, le passage - par exemple - de la pulsion orale à la pulsion anale ne se produit pas par un processus de maturation, mais par l'intervention de quelque chose qui n'est pas du champ de la pulsion "par l'intervention, le renversement, de la demande de l'Autre."

## 2) Après Freud

Nous envisagerons d'abord les théories analytiques qui ne prennent pas en compte l'ordre symbolique. Ensuite, nous étudierons certains aspects de l'œuvre de Mélanie Klein, enfin, nous tenterons de situer la démarche lacanienne, ce troisième paragraphe.

Les théories analytiques qui ne prennent pas en compte l'ordre symbolique.

Nous allons d'abord envisager "La théorie psychanalytique du dé-





lire (109), travail de Nacht et Racamier, publié en 1958. Ces auteurs considèrent que ce qui empêche l'être normal de délirer "c'est un sentiment, ou plutôt un sens, généralement tout inconscient, et qui a trait à la réalité et à la vérité des choses et des êtres (...). C'est l'assurance que nous pouvons faire confiance à non sens et à la réalité, le sentiment ineffable que le réel existe, que la vérité existe..." Ils situent cela à cette période primordiale du développement infantile où le moi s'intègre dans la saisie du premier objet, où du même coup deviennent possibles "à la fois le verbe et le vrai". Une série de projections et d'introjections primitives constituent les "moyens techniques" de cette défusion, de cette sorte de mise au point de l'objet, qui procède par tâtonnements successifs au cours desquels on sait et l'on comprend que l'objet paraisse, tantôt engloutissant, et tantôt englouti, avant que d'acquiescer en fin de compte, cette netteté dans le réel qui caractérise à la fois "l'objectal et l'objectif". Ils considèrent qu' "A l'origine, ce qui est réel et vrai, c'est la mère". Le sens du réel et de l'authentique est donc acquis dans le même processus que la saisie de l'objet en tant que tel (...) la mère doit en particulier, avoir avec la personne et le corps de son enfant un contact spontané, vivant, direct et immédiat: on peut voir là un des caractères les plus spécifiques sans doute de l'amour maternel. Le sens de la réalité et du vrai des objets ne peut apparaître que grâce au caractère primitivement immédiat de la relation anaclitique de l'enfant et de sa mère. D.W. Winnicott développe un type de théorisation parallèle. Il écrit dans un texte de 1955-56 publié dans De la pédiatrie à la psychanalyse (141) que si "...dès le début de sa vie, le malade avait reçu les soins appro-





priés à la petite enfance, cette adaptation suffisante au besoin dès le départ, avait permis au moi de l'individu de se former, et l'analyste pouvait alors considérer comme acquises ces premières édifications du moi." Dans Processus de maturation chez l'enfant, il considère que si l'adaptation de la mère aux hallucinations et aux pulsions spontanées du nourisson est déficiente, n'est pas suffisamment bonne, le processus qui aboutit à la capacité d'utiliser des symboles ne débute pas. Et, il élabore un ensemble de relations artificiel et, au moyen d'introjection, en arrive même à faire semblant d'être réel, de telle sorte que l'enfant peut en grandissant ressembler exactement à la mère, à la nourrice, à la tante, au frère. Le faux "self" a une fonction positive très importante: dissimuler le vrai "self" qui est seul créateur et seul peut-être ressenti comme réel.

M. Balint également écrit dans Le médecin, son malade et la maladie "si je ne me trompe, la psychanalyse commence à élaborer une nouvelle conception qu'on pourrait appeler "la maladie de base" ou peut-être "le défaut fondamental" (basic fault) dans la structure biologique de l'individu, impliquant en proportions variables à la fois son esprit et son corps". L'origine de ce défaut fondamental peut être rapporté dans le passé à un écart considérable entre les besoins de l'individu au cours de ses premières années (ou même de ses premiers mois) et les soins qu'il a reçus à cette époque. Cet écart crée un état de déficience dont les conséquences ne sont que partiellement réversibles. La cause de cet écart précoce peut tenir au facteur congénital, autrement dit, les besoins du nourisson peuvent être excessifs ou être dus à l'entourage qui lui donne des soins insuffisants, négligents, irréguliers, hyperanxieux,



hyperprotecteurs ou simplement manquant de compréhension.

Il nous semble que ces théories méconnaissent que l'enfant n'est jamais en contact avec un objet qui ne serait que pur objet du besoin, si ce n'est dans un temps mythique d'avant la perte de l'objet. Nous avons déjà tenté de le souligner dans notre rappel des concepts freudiens, comme l'écrivent Laplanche et Pontalis "En situant l'origine du fantasme dans le temps de l'autoérotisme, nous avons marqué la liaison du fantasme avec le désir. Mais le fantasme n'est pas l'objet du désir, il est scène. Dans le fantasme, en effet, le sujet ne vise pas l'objet ou son signe, il figure lui même pris dans la séquence d'images". C'est dire que ce contact spontané et immédiat de l'enfant et de sa mère est purement mythique. L'enfant étant d'emblée confrontée à la mère et à son désir, désir qui est forcément marqué par la loi paternelle comme nous aurons à l'établir. Nous pensons donc que ce n'est pas le caractère primitivement anaclitique de la relation de l'enfant et de sa mère qui sera à l'origine du sens du vrai mais bien au contraire la référence paternelle. A l'appui de cela, nous pouvons citer Freud qui dans l'Homme aux rats, écrit dans une note "Lichtenberg "l'astronome sait à peu près avec la même certitude si la lune est habitée et qui est son père, mais il sait avec une toute autre certitude qui est sa mère" Ce fut un grand progrès de la civilisation lorsque l'humanité se décida à adopter, à côté du témoignage des sens, celui de la conclusion logique, et à passer du matriarcat au patriarcat (...) Encore dans notre langue, le témoin (en allemand Zeuge), dans un tribunal, qui atteste quelque chose, tire son nom de la partie male de l'acte de la procréation et déjà, dans les hiéroglyphes, le témoin était représenté par les organes génitaux males." Jean Clavreul,



dans son article Nosologie et structure ( 24 ) rappelle que la personnalité juridique n'a été donnée que très progressivement: au pater d'abord, puis aux nobles, ensuite à ceux qui possèdent un bien, puis à tous les hommes et enfin aux femmes. "l'imbécile, ça sert à désigner celui qui est "sans baton"(éthymologiquement) ce qui nous laisse deviner pourquoi à Rome le sexe imbecile n'avait pas de droit juridique."

#### La théorie kleinienne

Mélanie Klein écrit dans La psychanalyse des enfants(79) à propos du petit enfant "...ces multiples objets sont situés à l'intérieur du corps de la mère, qui est l'objectif principal de ses pulsions libidinales et destructrices, en même temps que de ses tendances épistémophiliques naissantes. A mesure que ses pulsions sadiques s'accroissent et qu'il s'empare en imagination de l'intérieur du corps de sa mère, cette partie du corps représente la personne entière, en tant qu'objet, et symbolise à la fois le monde extérieur et la réalité. "L'enfant va procéder à une série d'incorporations imaginaires marquées par la destruction, l'objet étant représenté en entier par une de ses parties. Ces relations sont marquées par la destruction car il revêt ces objets des mêmes capacités de destruction que celles dont il est lui-même porteur. Les pulsions destructrices s'étendent très vite au père, l'enfant imaginant qu'au cours du coït oral, la mère incorpore le pénis du père qui reste ensuite à l'intérieur de son corps, le père ayant une grande quantité de pénis à sa disposition. La crainte de "le femme au pénis" est la crainte dans la mère d'une personne qui recèle le pénis du père. Le pénis va tenir lieu du père, les premières imagos paternelles sont donc rattachées au pénis du père et elles constituent le noyau même





du surmoi paternel. La peur que ces objets introjectés inspirent à l'enfant, l'incite à en déplacer l'origine et à la situer dans le monde extérieur. Par ce processus, il va mettre en jeu aussi bien ses organes, ses objets, ses fèces et tout le reste que ses objets intériorisés, il va en faire l'équivalent de ses objets extérieurs, il va répartir en même temps sa crainte d'un objet extérieur sur un très grand nombre d'objets entre lesquels il établit des équivalences. Ces objets rejetés comme mauvais objets lui apparaîtront toujours marqués de la même tonalité maléfique qui aura marqué ses premières relations avec eux. C'est pourquoi, il les réintrojectera et portera son intérêt vers d'autres objets moins dangereux. Plus l'enfant "craint d'être empoisonné ou attaqué, plus il réclame le "bon" lait, le "bon" pénis et les enfants dont sa mère disposerait sans restriction. Il lui faut ces "bons" objets pour se défendre contre les "mauvais" et d'établir un certain équilibre intérieur. Divers objets du monde extérieur plus neutralisés, seront posés comme équivalents des premiers et leur seront liés à l'aide d'une équation imaginaire "son imagination confère au pénis des vertus magiques d'assouvissement oral, mais il devient l'objet de ses pulsions à la fois orales, urétrales, anales et génitales..."

L'équation symbolique qui sera faite entre ces objets, surgira donc d'un mécanisme alternatif d'expulsion et d'introjection, de projection et d'absorption, donc d'un jeu imaginaire. Mélanie Klein écrit dans ses Essais de psychanalyse "l'angoisse le pousse (l'enfant) à assimiler les organes à d'autres choses, à cause d'une telle équivalence, ces choses deviennent à leur tour objets d'angoisse, et l'enfant est ainsi contraint à établir sans cesse des équations nouvelles qui constituent le fondement de son intérêt pour les objets nouveaux et du symbolisme





lui-même.

Le symbolisme n'est donc pas seulement la base de tout fantasme et de toute sublimation, c'est sur lui que s'édifie la relation du sujet au monde extérieur et à la réalité en général."

Nous aurons à revenir sur la théorie kleinienne, mais déjà nous pouvons souligner la précocité des premières étapes du conflit oedipien pour cet auteur, qu'elle situe dès la moitié de la première année, ainsi que la présence du pénis parmi les objets partiels de la phase schizo-paranoïde "Des recherches plus approfondies ont révélé que les fantasmes du sein contenant le pénis apparaissent même chez les très jeunes enfants(...) on peut considérer de ces fantasmes s'appliquant aux objets partiels comme un étape des tous premiers stades du complexe d'Oedipe." écrit Mélanie Klein dans Psychanalyse d'un enfant.

#### La théorie lacanienne

On sait la violence des attaques suscitées par la théorie lacanienne. C'est ainsi que Georges Mounin écrit dans Clefs pour la linguistique (108) "Quant à Jacques Lacan, ses "Ecrits" développent sur la psychanalyse une théorie qui n'a probablement rien en commun avec la linguistique actuelle, sinon le fait de parler beaucoup du langage et du structuralisme, mais son information linguistique est tardive, superficielle, sa connaissance de Saussure toujours fautive..."

Jaen Gillibert, dans son article de la revue française de psychanalyse, La dimension optative du langage interprétant écrit "L'articulation "linguistique - psychanalyse" à mon avis, reste encore à faire si on ne veut pas, comme Lacan, d'abord interpréter de Saussure par Freud et Freud par de Saussure, les cartes étant bien brouillées, les concepts bien



détournés et non travaillés..."Or Freud, dans Pulsions et destins des pulsions écrivait "Nous avons souvent entendu formuler l'exigence suivante: une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. En réalité, aucune science, même la plus exacte ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description des phénomènes qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puis ici ou là et certainement pas dans la seule expérience actuelle (...) Comme l'exemple de la physique l'enseigne, les "concepts fondamentaux" qui ont été fixés dans des définitions voient leur contenu constamment modifié."

Nous allons surtout essayer de situer le Symbolique, le Réel et l'Imaginaire dans la théorie lacanienne(a)

Le Symbolique. C'est surtout depuis le congrès de Rome de Septembre 1953 et avec son intervention intitulée Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse, que Jacques Lacan a commencé à conceptualiser la dimension du symbolique en tant que tel.

Il s'agit du domaine de la loi dont Lacan rappelle "que nul homme ne l'ignore puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons (...). Car ces dons sont déjà symboles, en ceci, que symbole veut dire pacte et qu'ils sont, d'abord, signifiant du pacte qu'ils constituent comme signifié: comme il se voit bien en ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessècheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans

(a) Cf. notre texte Réel, Imaginaire et Symbolique. Intervention au séminaire du Dr Tépoul. 15 Pages dactylographiées



usages par destination sinon superflus par leur abondance."L'ordre symbolique est initialement androcentrique et patriarcal même quand la structure est prise secondairement dans des ascendances matrilineaires. Comme le montre Levi Strauss, la femme est introduite dans le pacte symbolique comme objet d'échange au même titre que la parole entre non pas les hommes qui n'en sont que les supports mais entre les lignées fondamentalement androcentriques. L'au-delà du principe de plaisir, le besoin de répétition est donc le discours du circuit dans lequel on est intégré, dont on est un des chaînons. C'est le discours du père par exemple qu'il faut reprendre en ce que le fils est condamné à reproduire les fautes qu'il a commises, non pas parce que simplement il est son fils mais parce qu'on n'arrête pas la chaîne du discours. C'est au delà du principe de plaisir est la "forme circulaire d'une parole qui est juste à la limite du sens et du non sens..."

L'instinct de mort n'étant que le masque de l'ordre symbolique en tant qu'il est muet, c'est-à-dire en tant qu'il ne s'est pas réalisé. La-  
planche et Pontalis remarquent que la symbolique freudienne et le symbolique lacanien présentent une différence manifeste. Freud mettant l'accent sur le rapport unissant le symbole à ce qu'il représente, alors que pour Lacan, la structure du système symbolique est première, la liaison avec le symbolisé étant seconde et imprégnée d'imaginaire.

Cependant dans l'article, Fantasme des Origines ... Laplanche et Pontalis remarquent que "sous le masque pseudo scientifique de la phylogénèse, dans l'appel aux traces mnésiques héritées, il faudrait donc savoir reconnaître la nécessité où se trouve Freud de postuler l'antériorité d'une organisation signifiante par rapport à l'efficacité de l'événement et de l'ensemble du signifié. Dans cette préhistoire





mythique de l'espèce s'affirme l'exigence d'une pré-structure inaccessible au sujet, échappant à ses prises et à ses initiatives..."

D'ailleurs, dans Moïse et le monothéisme, Freud remaquait qu'une tradition qui ne repoerait que sur des transmissions orales ne présenterait pas le caractère obsédant propre aux phénomènes religieux. Elle n'échapperait pas à la contrainte du mode de pensée logique. Pour produire des effets aussi puissants et contraindre les masses à plier sous le joug religieux lors de son retour, il faut qu'elle ait d'abord subi le destin du refoulement et l'état d'une conscience. Dans son cours de linguistique générale, (133) F. de Saussure remarque que le signe unit un concept et une image acoustique, qu'il propose de dénommer respectivement "signifié" et "signifiant". Pour de Saussure, "ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre." Pour Lacan, au contraire signifiant et signifié sont deux réseaux de relation qui ne se recouvrent pas. Le signifiant en tant que tel ne signifie rien (telle la formule de la triméthylamine dans le rêve de "l'injection faite à Irma") Plus exactement le signifiant n'est pas sans signification, mais source de signification (et non pas dépendance de signification)

"Il est <sup>im</sup>possible de manier le langage en référant terme à terme le signe à la chose." La signification renvoie donc toujours à une autre signification. Et le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant. "Pour illustrer cet axiome, supposez que vous découvrez dans le désert une pierre couverte d'hiéroglyphes. Vous ne doutez pas un instant qu'il y a eu un sujet derrière pour les inscrire. Mais croire que chaque signifiant s'adresse à vous, c'est une erreur. La preuve en est que vous pouvez n'y rien entendre. Par contre vous les définissez comme signifiants, de ce que vous êtes sûr que chacun de ces signifiants





se rapporte à chacun des autres."

Lacan peut ainsi définir l'inconscient comme partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Nous préciserons davantage le jeu propre de l'ordre signifiant à propos de la clinique des psychoses qu'il nous semble éclairer.

L'imaginaire. La relation narcissique peut être considérée comme la relation imaginaire centrale pour ce qui est des rapports interhumains. C'est à la fois une relation érotique et agressive. Elle s'éclaire par le stade du miroir où la première représentation unifiée de soi même va se faire sous l'image d'un autre. Le moi est donc par lui-même un autre; il est cette sorte de maître que le sujet trouve dans un autre, et qu'il instaure, à l'état de fonction de maîtrise au cœur de lui-même.

On peut dire que la relation naturelle chez l'être humain est, en elle-même, vouée au conflit et à la ruine. Pour que l'être humain puisse établir la relation la plus naturelle, celle du mâle et de la femelle, il faut l'intervention de l'ordre symbolique.

Le Réel. C'est une notion complexe que nous ferons qu'ébaucher. Pour l'enfant, avant le langage, il n'y a que le réel, qui est le monde extérieur qui entoure l'enfant et l'intéresse vivement. S. Faladé, dans son texte sur le réel (33) écrit "le réel est loin d'être le chaos et n'est pas une masse informe. Le monde extérieur est habité de formes, de formes que le bébé retrouve à la même place (...) La disparition de la forme, puis son apparition à nouveau, rythmeront la vie du bébé; cette alternance, apparition puis disparition de la forme, conduira l'enfant à entrer dans



le jeu du symbole."Cette forme privilégiée du réel,c'est la mère.C'est aussi les formes de la nature:soleil,lune,étoile.C'est sur cette horloge que l'homme va se régler.

Ces formes du réel,corps humain,formes de la nature seront les premiers symboles trouvés par l'enfant.Les images de ces formes symbolisées se superposeront aux symboles composant donc à proprement parler la symbolique du symbolique.De là une des définitions du réel comme "ce qui revient toujours à la même place".Du réel,l'être humain en est en principe séparé par l'ordre symbolique,il ne se manifestera qu'en cas de défaillance de cette symbolisation plus particulièrement sous la forme de l'hallucination.Il s'agit là de ce que Freud désigne dans son article sur la dénégaration comme ce qui est expulsé hors du moi.Cette symbolisation pouvant bien entendu se faire après coup.

Nous allons brièvement essayer de définir quelques termes propres à la conceptualisation lacanienne que nous aurons l'occasion d'utiliser par la suite.

Le besoin se situe au niveau du réel,de la matérialité,de la faim,de la soif.De passer par la parole,ce besoin va se transmuter en demande qui,demande d'une présence ou d'une absence va annuler la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmutant en preuve d'amour.Lacan note dans la signification du phallus " que les satisfactions même qu'elle obtient pour le besoin se ravalent (...) à n'être plus que l'écrasement de la demande d'amour(...)

Il y a donc une nécessité à ce que la particularité ainsi abolie reparaisse au-delà de la demande." A l'inconditionné de la demande,le désir va substituer la condition "absolue":cette condition dénouera ce que



la preuve d'amour a de rebelle à la satisfaction d'un besoin."C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction ni la demande d'amour mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente."

Dans Psychanalyser, Sarge Leclair rappelle qu'il faut se déprendre de l'habitude de concevoir la tension du désir sur le modèle de l'appel d'un besoin, tendu vers l'attente d'un objet propre à le combler. Le désir inconscient apparaissant comme une formule surprenante par sa singularité et souvent absurde. Le désir peut donc être défini comme désir de rien, sa réalisation étant verbalisation, satisfaction dans la parole. Il se situera toujours au-delà de la coaptation des besoins (comme le montre les rêves d'enfants). Le désir du rêve comme celui du symptôme sera toujours désir sexuel. Le désir se signifiera dans un code, où, comme le rappelle M. Safouan "Les éléments même de la nomination s'empruntent à la relation de l'homme à son propre corps en tant que tout le champ de l'imaginaire s'insère dans cette relation."

Il nous faut enfin dire quelque mot du phallus. Le phallus peut être figuré comme l'image de l'organe male érigé. Comme le note Guy Rosolato, la reconnaissance de la différence des sexes va de pair avec la différence des générations, l'interdit qui l'accompagne, et l'écart des satisfactions. "...le phallus symbolise ce "complexe" qui influent les uns sur les autres. Le phallus retiendra l'opposition entre la permanence de l'organe et son affaissement dans la détumescence conséquence inéluctable de la satisfaction sexuelle. La permanence du désir s'affirmera ainsi au-delà de toute satisfaction."

Nous dirons encore quelques mots de la théorisation proprement lacanienne du phallus qui, bien qu'extrêmement complexe, nous semble cependant tout-à-fait nécessaire pour rendre compte de la clinique de la psychose.





Il existe une liaison d'ordre métaphorique entre le phallus et le nom du père (a), la position du signifiant père dans le symbole étant fondatrice de la position du phallus dans le plan imaginaire. Lacan désigne dans le mode du désir de la mère, le monde du signifié, le phallus entrera en jeu lorsqu'il faudra symboliser la signification. Safouan rappelle que nulle réalisation du désir n'est possible sans le renoncement à une passion pour la vérité."...Le phallus est (...) le signifiant de l'Autre en tant que cet Autre ne saurait articuler le signifiant qui garantirait la vérité de son discours, ou en core qu'il est le point,  $\cdot$ , où s'indique, avec le manque de ce signifiant même, le manque à être du sujet."

Si nous avons fait appel à ces notions sur les rapports du nom du père et du phallus, sur la signification et sur la vérité, c'est qu'elle nous semble nécessaire à la compréhension de la clinique de la psychose.

### 3) l'accès au symbolique

Nous allons essayer d'ébaucher ce qu'il en est de l'accès au symbolique. Comme nous l'avons déjà souligné, il ne s'agit pas d'une chronologie naturelle et linéaire, mais bien au contraire d'une évolution qui s'origine dans le discours de l'autre et qui se réorganise dans l'après coup.

D'abord la présence de la mère signifie déjà son amour, l'enfant lui répond en lui laissant le privilège de recevoir d'elle ses soins.

"Privilège qui constitue la première forme du don d'amour" remarque

(a) que Lacan définit comme "le signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre, en tant que lieu de la loi."





Safouan dans Les études sur l'Oedipe.

Cette phase correspond à la phase schizoparanoïde de la théorie kleinienne. L'enfant accomplit les premières introjections orales de ses objets. Ses premières images constituées ainsi, sont dotées de tous les attributs du sadisme qui caractérise ce stade et elles sont projetées sur les objets du monde extérieur, ce stade étant dominé par les angoisses de rétorsion.

Freud, dans Totem et tabou, notait qu' "en ingérant des parties du corps d'une personne, dans l'acte de dévoration, on s'approprie aussi les propriétés qui ont appartenu à cette personne." Par la suite, Mélanie Klein a mis l'accent sur cette identification primordiale à des objets partiels. Pour notre part, nous la concevons déjà comme une identification au père mort. Il n'y a donc pas d'état originel et pur du besoin. Pour Lacan, dès le début, le rapport avec l'objet "a" a ce caractère d'être quelque chose qui a un rapport tel avec l'objet que cela mérite d'être appelé un signifiant c'est-à-dire qui a un rapport fondamental avec l'absence de cet objet. "L'objet maternel est donc introduit au processus de symbolisation dès que l'enfant peut opposer deux phonèmes, dès qu'apparaissent des activités autoérotiques, d'emblée le rapport est donc triangulé par la présence du désir de la mère. Cet objet du désir de la mère est le phallus. Ce désir est marqué de la nécessité instaurée par le système symbolique et par la loi (a) même si elle n'y vit que tout-à-fait partiellement, si elle est un être mal adaptée à ce monde du symbole ou qui en a refusé certains éléments. Mélanie Klein notait que dès ce stade, existait des équivalences entre les divers objets partiels et le pénis paternel.

(a) dont nous avons déjà souligné qu'elle ne pouvait être que d'origine paternelle.



Avec la demande, un renversement va avoir lieu, de symbolique le mère de viendra réelle, pouvant répondre à la demande ou la refuser, cependant que l'objet, jusque là réel, devient symbolique, signe d'amour. Cette période nous semble correspondre à la position dépressive chez <sup>M</sup>élanie Klein, à propos de laquelle Hanna Ségel écrit "...de même que la mère devient un objet total, de même le moi du nourrisson devient un moi total..." (Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein (1966)). Cette période est également à articuler avec le stade du miroir lacanien. Là, se situe donc l'identification narcissique, l'identification primordiale au père, la prise de la mère comme objet, le début possible du jeu du Fort Da décrit par Freud. Le début du narcissisme est à situer là. Le sujet se prenant lui-même comme objet d'amour, ce qui permet une première unification des pulsions sexuelles. Jusque là, les pulsions partielles fonctionnant indépendamment, se satisfaisaient sur le mode atoérotique du plaisir d'organe. Le caractère inconditionné de la demande, la vouant à l'insatisfaction, amènera l'enfant à l'expérience du désir, qui est l'expérience non seulement de ce que l'Autre lui refuse, mais de ce que l'Autre n'a pas. Interrogation sur le désir de l'Autre, qui est en même temps interrogation sur son propre désir, car le désir est désir du désir de l'Autre et que c'est de son désir que l'homme jouit.

De méconnaître que le don est toujours don de ce qu'on n'a pas, le sujet va être tenté de donner ce qu'il a, son corps ou les parties de son corps. Avec la phase phallique, va apparaître l'opposition phallique - chatré (a), un seul sexe étant à l'époque reconnu. C'est le Père idéal

(a) Auparavant s'était déroulé la phase orale avec l'opposition mangé - être mangé, puis la phase anale avec l'opposition passif - actif.



qui est tenu pour responsable de cette castration.il s'agit du père des temps préhistoriques,féroce,jaloux,tout puissant.A ce père,ne s'applique que le principe du tout ou rien,la relation duelle se figeant dans une lutte à mort.Freud a évoqué la proximité entre cette imago et les formes sociales du matriarcat.Considéré comme l'auteur originel et autonome des lois,il en devient le principe.Craint et admiré par l'enfant qui lui attribue la toute puissance des pensées et un pouvoir sans borne qui protège et punit.Il est tenu pour imposer conjointement la différence des sexes,la procréation et la prohibition de l'inceste. Il renforce la fondation du désir sur la loi,dans l'aspect négatif de l'interdiction.Ses interdictions faisant tache d'huile,il interdira non seulement la mère mais tout.Il se manifeste comme un rival,c'est à sa place usurpée que se mettra toujours le sujet.Ce qui le caractérise,c'est d'être à la fois d'avant la mort possible,inaccessible à la mort et à la castration;et d'être en même temps mort par sa structure imaginaire et en tant que telle figée et mort selon le voeu de la rivalité.Il est aveugle sur la vérité du désir,et,au cours de l'analyse,une fois dénoncée l'imposture du père identifié à la loi,le recours désespéré aux figures surmoïques,"est ce qui retient le sujet sur le chemin où la reconnaissance du désir ramènerait en lui l'image morcelé de son enfance."Le père imaginaire permettant effectivement de soutenir l'identification narcissique.C'est sans doute par référence à cette imago que l'on peut expliquer la bisexualité des malades cancéreux graves dont parle J.Guyotat dans son article "L'ordre narcissique et la pratique médicale".

Guy Rosolato situe les premières racines apparentes de cette imago, lorsque chez l'enfant un dédoublement peut être reconnu,vers dix huit





mois au moment où il commence à user de la négation, ce qui traduit une différence acquise quant à son moi. Il peut alors s'opposer à lui-même, corriger ce qu'il peut désirer, à la manière d'une autorité extérieure "...bref ces premiers aspects sémantisés du surmoi serviront au développement de l'idéalisation du père."

Nous avons essayé dans les diverses observations dont nous tenté de rendre compte, qu'il n'y a qu'un seul père idéal, que chaque structure modélera à sa manière. Nous croyions pour notre part que cette imago remonte au début du stade du miroir puisqu'elle assure l'identification narcissique. Sous l'image du père imaginaire, se trouve l'image de la mère. Le peintre Christophe Haitzmann décrit le diable comme porteur de deux mamelles féminines. Freud écrit à ce propos "Les seins développés sont la marque positive du sexe de la mère, déjà à une époque où l'enfant ne connaît pas encore le caractère négatif de la femme, l'absence de pénis." L'idéalisation de cette figure correspond à un mode de projection qui dénie les archaïques persécutions. Rosolato souligne que cette figure ne saurait être ramenée trop rapidement à la mère phallique, "...elle a sa fonction particulière. Ces articulations de figures sont proches de ce que Mélanie Klein a décrit comme parents combinés."(a)

Nous avons vu dans l'observation n°I (Madame Mauricette N.) la fréquence des thèmes de scène primitive. Rosolato souligne que chez le schizophrène toute situation traumatique (réveil d'une blessure narcissique) provoque l'impact de la scène primitive et son élaboration sur le plan délirant.

(a) Deux configurations voisines peuvent être reconnues chez Mélanie Klein: - la mère phallique  
- la mère ayant un pénis paternel interne





J.Chasseguet-Smirgel (19) remarque qu "...après une période de confusion primitive, l'avènement de la dépersonnalisation marquant la réapparition d'un Moi à l'état d'ébauche, pourra être considéré comme le signe d'une progression. La scène primitive et la dépersonnalisation sont, par conséquent, situées à l'articulation de la confusion primitive et de la relation objectale. On pourrait dès lors distinguer dans la dépersonnalisation entre un processus antérograde et un processus rétrograde. Il faudrait donc toujours considérer le point de départ de ce processus, avant de lui accorder une valeur diagnostique et pronostique."

Nous avons essayé de montrer la proximité du père imaginaire et des parents combinés dans la scène primitive, et leur présence dans toutes les structures y compris la névrose (Madame Yvonne I. observation n°6)

Nous allons reprendre la logique de l'accès au symbolique après cette digression un peu longue mais nécessaire sur le père imaginaire et la scène primitive.

L'enfant va donc s'identifier au phallus du fait de son désir, du désir de la mère. Lacan reconnaît dans cette identification au phallus, ce qui est nodal dans les névroses, les psychoses et les perversions. L'épreuve qui sera décisive pour l'enfant, sera la découverte que la mère n'a pas le phallus. Cette épreuve ne peut advenir que si le désir de la mère se dirige hors du sujet. Cela ne signifie pas sur une troisième personne, car l'enfant se trouverait alors confronté à une identification qui serait une dépossession radicale, c'est le désir de la mère qui, dans ce cas, se trouverait investi comme le phallus lui-même. Il faut qu'un ordre symbolique vienne se substituer au désir maternel. "Ce qui empêche l'enfant de succomber à une vassalité phallique, qui le ferait rebondir



au gré du désir de l'Autre, d'identification en identification, tout en l'enfermant dans l'impossibilité d'oublier son insuffisance." comme le note M. Safouan.

Il faut donc une loi qui interdise le désir de l'enfant et la jouissance de la mère. La mise en place symbolique des figures parentales pourra se faire suivant que cette opération s'avère opérante chez la mère ou pas, entraînant du même coup la déssexualisation complète de ces figures. Pour que cette loi intervienne, le père quelque soit sa définition du moment et la figure à laquelle il participe, est la référence obligatoire. Le père devra être constitué comme symbole pour pouvoir intervenir réellement, là intervient, comme le note Lacan, le cas que la mère fait de la parole du père, de son autorité, de la place donc qu'elle réserve au nom du Père dans la promotion de la loi. Mais également, la relation du père à cette loi interviendra, et d'être en posture de démerite, d'insuffisance ou de fraude, provoquera l'exclusion du nom du Père, de sa position dans le signifiant. Rosolato insiste sur le fait <sup>la déception</sup> que des relations amoureuses, l'impossibilité d'avoir un enfant du père et la crainte d'une perte d'amour donne accès à la prohibition acceptée de l'inceste. Freud avait souligné que l'enfant possédait un Surmoi sévère et qu'il était donc capable de culpabilité dans la mesure où le père l'avait aimé. Cela avait entraîné le retour sur lui-même de son agressivité et sa culpabilité. Dans le désir de détruire ce que l'on aime, s'est constitué l'ambivalence du sujet, division que chacun porte en ses identifications et ses idéaux. C'est parce que le père se fait préférer à la mère, dimension de l'Oedipe inversé toujours présente - que pourra se constituer l'idéal du Moi. Le Freischutz se termine sur



ces paroles:

"Le père prend soin de ses enfants!

Qui a le coeur pur et innocent,

Q'il fasse confiance à la bonté du Père!"

Lacan insiste sur le fait que le Nom du Père est une métaphore. Il va, en effet, venir à la place du premier signifiant maternel (a) Dans cette métaphore, le nom du Père remplaçant le désir de la mère, donnera en même temps signification à ce désir. Le phallus peut donc se définir comme le signifié du désir de la mère, mais qui n'apparaît que comme effet de signification, créée par la métaphore paternelle. Le phallus est donc un signifié mais aussi un signifiant, il est le modèle de la signification. Dans la théorie lacanienne, le Nom du Père est "le point de capiton", essentiel de l'ordre du langage qui réunit signifiant et signifié. Par l'accès au Nom du Père, l'enfant peut nommer son désir: le phallus, mais au prix de l'aliéner, puisque celui-ci va être refoulé, constituant le refoulement originaire. L'enfant va ainsi se libérer de l'assujétissement au désir de la mère, passant du registre de l'être (le phallus) au registre de l'avoir (avoir un désir formulable dans une demande). Pour cela le père doit montrer qu'il est celui qui a le phallus et non pas qu'il l'est; il faut donc qu'il réinstaure l'instance du phallus comme objet désiré de la mère, et non plus seulement comme objet dont le père peut priver.

(a) Rappelons que R. Jakobson, dans ses Essais de Linguistique générale (6) reconnaît deux pôles dans le langage, un pôle métaphorique (ou de substitution) et un pôle métonymique (ou de combinaison). Pôles qui peuvent l'un ou l'autre défaillir dans les aphasies. Lacan note que "l'étincelle créatrice de la métaphore (...) jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne."





Lacan insiste sur le fait que la réflexion de Freud l'a mené à lier "...l'apparition du signifiant du père, en tant qu'auteur de la loi, à la mort, voire au meurtre du père, montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à vie à la loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie cette loi est bien le Père mort." Le symbole est en effet, meurtre de la chose, les premiers symboles où se reconnaît l'humanité, étant la sépulture. Ce Père mort est celui dont parle Freud dans Totem et Tabou. Guy Rosolato a longuement travaillé ce concept du père mort, il souligne qu'avant l'acceptation de la loi par l'enfant, des fantasmes et des souhaits de mort sont adressés au père. Il souligne que si le père a pris femme, c'est parce qu'un autre homme, le frère ou le père de la mère, a accepté et conclu cet échange. La relation symbolique comprend donc deux générations au-dessus du sujet (père et grand-père maternels). Mais cet échange entraîne une dette contractée par un père mort : l'ancêtre paternel qui peut n'avoir pas donné de femmes en retour ; le règlement de cette dette se transmettant avec les générations. Rosolato, toujours, note que le grand-père peut plus facilement servir de support au Père mort dans un schéma premier. E Benveniste a montré que "dans la nomenclature gréco-latine des six degrés successifs d'ancestralité, la combinaison de deux sous-systèmes, chacun à trois termes non successifs : l'un, celui de l' "avolité" proprement dite, commence à avus et va de grand-père en grand-père, l'autre qui commence à pater, comprend, pour ainsi dire, des termes de complément qui s'insèrent entre les précédents." Pour le père, le fils premier né est une réincarnation de son propre père ; pour le fils, existe le souhait d'être le père de son propre père, donc son grand-père. Cette relation est corrélative de la





relation au père idéalisé, appelée par Rosolato relation médiatrice.

Premier temps à dépasser pour atteindre la relation et les identifications du fils au père.

La castration et l'identification secondaire vont placer le père et le fils dans une lignée sortant par là du triangle oedipien fermé à la linéarité infinie des générations. Une loi universelle concernant le fils comme le père va désigner celui-ci, non plus comme créateur de la loi mais comme son représentant qui a eu lui-même à passer par l'épreuve de la castration, et il accepte donc que l'enfant puisse nourrir à son égard, les souhaits de mort qu'il a nourri à l'égard de son père.

Rosolato écrit "Le père est ou a été l'exemple d'un dépassement: celui de son désir premier à l'égard de sa mère, soutenu pour une autre femme.

Cette fonction du père liée à la loi doit comporter un autre élément majeur: celui de la Mort (...) le Père mort, pour avoir subi lui-même, la loi devient un symbole. De ceci, sa mort, est notre mort aussi bien, dans la mesure où l'une implique l'autre dans une commune nécessité."

A l'ordre des générations qui s'instaure, doit s'ajouter aussi une transmission de la vie, de la puissance phallique et du désir. La différence des sexes (deux sexes et non plus un seul intact ou chatré) et le désir sont soutenus par le phallus, celle des générations par le Nom.

Nous avons donc essayé de donner une ébauche de l'accès de l'homme au symbolique. Nous avons tenté de soutenir que l'Oedipe est là avant même qu'aucun des personnages de l'Oedipe ne soient apparus.



Chapitre III

ESSAI D'INTERPRETATION DES MANIFESTATIONS  
CLINIQUES

-----



Le déclenchement de la psychose

J.Lacan remarquait à propos d'un article de M.Niederland (sur le rôle de la fonction paternelle dans le déclenchement du délire de Schreber) qu'il est contradictoire de tenir pour équivalent la déception notée par Schreber de ses espoirs de paternité et son accésion à la Haute Cour."Alors que la référence à la position tierce où le signifiant de la paternité est appelé dans tous ces cas,serait correcte et léverait cette contradicton."J.Lacan insiste sur le fait que pour que la psychose se déclenche<sup>il faut</sup>,qu'il y ait défaut du Nom-du-Père et que justement ce Nom-du-Père soit "appelé en opposition symbolique au sujet,"par un père réel.Il suffit pour cela que ce père se situe en position tierce dans une relation qui ait pour base le couple imaginaire moi-objet ou idéal-réalité.Nous avons essayé de montrer que c'est précisément d'intervenir dans ce registre paternel que Flechsig a pu joué un rôle dans la décompensation de Schreber.Notre première observation montre que Madame N. s'est mise à délirer après la naissance de son fils,sa mère étant présente,son mari apparaissant comme un père impossible à situer :père de l'enfant,ou père conjoint de la mère.Dominique O.,observation n°2,commença à délirer lorsqu'il fut question de son mariage et de reprendre avec elle son fils.Pour Claude F.,il semble que ce soit la mort



du grand-père maternel qui fut à l'origine de son délire. Grand-père maternel dont nous avons signalé que Guy Rosolato soulignait l'importance (celui qui conclut l'échange, qui donne la mère au père). Dans ces trois cas de psychose, l'ordre des générations et l'alliance entre les lignées sont tout-à-fait directement intéressés.

L'hallucination; l'homoséxualité dans le délire.

Elle va nous faire poser la question du sujet de l'inconscient que Lacan assimile au Ca freudien. Laplanche et Pontalis (91) écrivent: "En situant l'origine du fantasme dans le temps de l'autoérotisme, nous avons marqué la liaison du fantasme avec le désir. Mais le fantasme n'est pas l'objet du désir, il est scène. Dans le fantasme, en effet, le sujet ne vise pas l'objet ou son signe, il figure lui-même pris dans la séquence d'images. Il ne se représente pas l'objet désiré mais il est représenté participant à la scène, sans que dans les formes les plus proches de fantasme originaire, une place puisse lui être assignée (...) Conséquences: tout en étant toujours présent dans le fantasme, le sujet peut y être sous une forme désubjectivée, c'est-à-dire dans la syntaxe même de la séquence en question."

Jakobson (75) (a) définit tout message comme codé par son émetteur et demandait à être décodé par son destinataire. Tout code linguistique contenant des embrayeurs (shifters) dont la signification générale ne peut être définie que par référence au message, tels les pronoms personnels. Il écrit "Si nous observons que même les linguistes ont eu des difficultés à définir la signification du terme je (...) qui signifie la même fonction intermittente de différents sujets, il est tout-à-fait

(a) Nous ne donnons ici que des définitions très succinctes, nous renvoyons pour plus de clarté au chapitre IX des Essais de Linguistique générale.





compréhensible qu'un enfant qui a appris à s'identifier à son nom propre ne s'habitue pas aussi aisément à des termes aussi aliénables que les pronoms personnels. "Enfin, Jakobson distingue l'énonciation elle-même et son objet, la matière énoncée. Lacan note qu'il y a une chaîne de l'énonciation où la place du sujet est implicite (le ne par exemple dans "je crains qu'il ne vienne" ou Lacan reconnaît le désir constituant de l'ambivalence propre à l'inconscient ) et une chaîne de l'énoncé où le sujet est désigné par les embrayeurs. Le je désigne donc le sujet de l'énonciation mais ne le signifie pas.

Clavreul (23) remarque que dans la phrase "ceci est le crayon de Pierre" l'accent est mis sur la vérité de l'énoncé, parce qu'il n'est pas précisé qui l'a prononcé. L'auteur de la trôperie éventuelle ne s'y dévoilant pas. Par contre, dans la phrase "ceci est mon crayon" si cette phrase peut comme la précédente être trompeuse, on peut du moins savoir que c'est pour satisfaire le désir de celui qui parle. "...La vérité du désir, elle, apparaît. L'interet s'en trouve déplacé, il passe du sujet de l'énoncé au sujet de l'énonciation (...). L'usage du "je" permet l'affirmation d'une position subjective. Et, dès lors, le fait de ne plus se servir du "je" n'est pas objectivation mais déni de la parole subjective, désobjectivation. (...) A l'inverse, quand n'est pas reconnu ce temps de l'apposition du "je", quand le sujet de l'énonciation est absent, c'est-à-dire non reconnu, il ne peut y avoir de discours sans sujet, c'est le discours de l'absolu, c'est celui du délire." Si bien que Lacan souligne que si Freud met tellement l'accent sur la question homosexuelle dans le délire, c'est-à-dire "....qu'il y dénonce le mode d'altérité selon lequel s'opère la métamorphose du sujet." La transformation du "je l'



aime" en "je le hais" ne s'achevant qu'avec la "projection" à laquelle aboutit "il me hait". Le sujet est alors rejeté dans le réel où il se présente comme "il". Comme le note Safouan "...dans la psychose, la "projection" n'est pas une vicissitude dans les relations imaginaires que le moi entretient avec ses objets, mais une modification catégorielle dans le statut du sujet." (I29)

"C'était l'idée que, tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement" écrivait Schreber. Nous avons également souligné (p.79) à propos de l'observation de Madame Mauricette N. ce changement du mode catégoriel du sujet "... mon frère est arrivé, torse nu, et j'ai vu mon frère aîné frémir(...) je ne pouvais pas supporter qu'il y ait une réaction physique." Le "il" ici nous parait venir à propos de son "je" à elle. citons encore cette phrase d'un patient paranoïaque dont l'observation n'est pas reproduite dans notre travail "...ils seraient, évidemment, très attentifs à mon départ, car homme très puissant et toujours capable de renverser une situation.." On voit que dès qu'il est question d'une fonction que l'on peut qualifier de paternelle (homme puissant), il n'y a plus de je. Ce changement du statut du sujet est surtout évident dans l'hallucination. Soulignons d'abord que ce qui est cherché dans la parole, c'est la réponse de l'autre "...ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question pour me faire reconnaître de l'autre" écrit Lacan. C'est ainsi, qu'il faut d'abord, que par exemple, je reconnaisse d'abord l'autre comme mon maître pour avoir la possibilité éventuelle d'être reconnue comme son disciple. A l'opposé de cette parole pleine, où l'on reçoit son message de l'autre sous une forme inversée, Lacan situe l'hallucination.

A propos de l'observation d'une patiente qui avait halluciné le mot



"truie" qu'elle attribuait à un voisin croisé dans le couloir, alors que, comme elle le concéda par la suite, elle avait murmuré "je viens de chez le charcutier"), Lacan remarque: la phrase prononcée par la patiente était allusive sans qu'elle puisse savoir sur qui portait l'allusion "car il apparaît ainsi que le "je" comme sujet de la phrase en style direct, laissait en suspens, conformément à sa fonction de shifter en linguistique la désignation du sujet parlant, aussi longtemps que l'allusion(...) restait elle-même oscillante. Cette incertitude prit fin (...) avec l'apposition du mot "truie" lui-même trop lourd d'invective pour suivre isochroniquement l'oscillation. C'est ainsi que le discours vint à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique." Du fait de la structure allusive de la phrase, on ne peut savoir qui a parlé le premier (à l'inverse de la reconnaissance de la parole pleine) l'Autre est à proprement parlé exclu. Chez Schreber, on remarque que les hallucinations de phrases interrompues (p. 181 des Mémoires) du type, "Maintenant je vais me..." "Vous devez quant à vous..." s'achèvent là où se termine le groupe de mots qui indique la position du sujet à partir du message lui-même.

La défaillance du processus métaphorique, l'interprétation et l'hypocondrie

Ces manifestations séméiologiques nous semblent être les conséquences de la forclusion du nom du Père. Rosolato (127) constate que dans l'ensemble qui contient l'Oedipe et la structure de la parenté, la pièce "de transmission" de la machine est le Nom. "En ce Nom se rejoignent la permanence nécessaire de la loi du langage (et du code) et celle du système patrilinéaire..." Jakobson (75) souligne que "la signi-





fication générale d'un nom propre ne peut se définir en dehors d'un renvoi au code. Dans le code de l'anglais "Jerry" signifie une personne nommée Jerry. La circularité est évidente: le nom désigne quiconque porte ce nom(...) nous dirons que si beaucoup de chiens s'appellent "Fido" ils n'ont en commun aucune propriété spéciale de "Fidoïté".

L'implication métaphorique du Nom du Père va créer ce nom sens que supporte tout nom qui ne se réduit à aucune des significations qu'il peut avoir et qui dépasse même la désignation. La défaillance de l'effet métaphorique paternel chez certains sujets peut ne laisser que la fonction métonymique du nom, si bien que le délire peut s'établir sur des assises onomastiques, comme nous avons essayé de le suggérer dans les observations de Madame Mauricette N. et de Mademoiselle Dominique O., dont le nom lui-même se méritait à avoir une signification dans le délire. Les couleurs signifiaient quelque chose pour Madame N. dont le nom se rapportait à une couleur. Mademoiselle O. avait des problèmes avec les aiguilles et le derme alors que son nom renvoyait à la suture et à la peau. Il nous semble donc que la signification proliférante dans les psychoses, les mécanismes interprétatifs sont en rapport avec la forclusion du Nom du Père, de même que les défaillances proprement métaphoriques: Madame N. disait "mon mari a dit, tu es ma moitié(...) je n'ai plus de côté droit" Freud note, dans l'article, L'Inconscient (49) à propos du "tourneur d'yeux" (une patiente schizophrène qui se plaignait d'avoir les yeux tournés de travers parce que son fiancé était un hypocrite, un tourneur d'yeux) "...la relation à l'organe (à l'oeil) s'est arrogé la fonction de représenter le contenu tout entier. Le discours schizophrénique présente ici un trait hypocondriaque, il est devenu langage d'organe."





"C'est l'identité de l'expression verbale, et non la similitude des choses désignées qui a commandé la substitution(...) Confrontons cette idée avec l'hypothèse selon laquelle dans la schizophrénie, les investissements d'objets sont abandonnés. Nous devons alors introduire cette modification: l'investissement des représentations de mots des objets est maintenue." Il souligne ensuite que la représentation consciente comprend la représentation de chose plus la représentation de mot qui lui appartient, la représentation inconsciente est la représentation de chose seule.

Nous avons cru bon de parler dans ce même paragraphe de l'hypocondrie. Si l'on suit toujours la théorie lacanienne, le défaut de la métaphore paternelle aboutira au fait que la signification du phallus n'apparaîtra pas, tout se passera donc à la fois comme si le phallus n'existait pas, et comme si lui seul existait. Freud notait dans Pour introduire le narcissisme, que l'hypocondrie se traduit par des sensations corporelles pénibles et douloureuses. Il existe un organe douloureusement sensible sans pourtant être malade: l'organe génital en état d'excitation. Freud souligne que les zones érogènes peuvent remplacer les organes génitaux et se comporter de façon analogue à eux. L'érogénéité serait donc une propriété générale de tous les organes. Les modifications de l'érogénéité correspondant à une modification de l'investissement de la libido dans le moi. C'est donc suivant cette dimension du phallus, que s'ordonne chez Schreber le thème de l'émasculatation, car comme le notait M. Fénichel, il existe une parité symbolique Fille=Phallus. De la même manière, les thèmes de grossesse dont Mademoiselle Dominique O. parle en termes hypocondriaux "Il faudrait qu'on le lui retire, elle s'emposonne avec ça, il faudrait que le chirurgien tire le cordon et lui enlève."



### L'ambivalence et le négativisme

L'ambivalence schizophrénique ("Mon mari est logique et illogique, disait Madame Mauricette N.) nous semble être due à une déstructuration qui irait jusqu'à l'époque du Fort-Da. Notre hypothèse est que le défaut de ce premier type d'opposition signifiante aboutirait à ce qu'un signifiant ne pourrait jouer seul, mais devrait être doublé de son opposé. Pour le négativisme, il nous semble que l'hypothèse de F. Perrier (III) est féconde, il cite le cas d'une patiente schizophrène qui demandant à son père de jouer avec elle, lui dit "Et moi? je suis quelqu'un", son père lui répond en lui lançant le ballon "Tiens quelqu'un". Perrier écrit "...le père lui répond en écho, la prend au mot, la rend identique, non pas à elle-même mais au signifiant par lequel elle se présente. Le seul recours qu'à Cécile pour éviter ce mode d'aliénation que lui vaut l'inconséquence paternelle, c'est la négation(...) Qu'un tel mécanisme, soit constamment retrouvé chez le schizophrène dans les itérations du négativisme ou dans sa façon paranoïde de jouer avec les mots, c'est-à-dire de ne les signifier à l'autre que comme ne devant être que signifiants sans jamais se laisser hameçonner, épinglé sous un signifiant privilégié, y compris celui du nom propre, cela nous rend compte de la schizophrénie comme d'une tentative de subjectivation et en même temps comme son échec..."

### Passage à l'acte et Acting out

Il nous a paru important de parler de ce type de manifestations cliniques, bien qu'elles ne soient pas spécifiques de la psychose, car elles sont précisément la conséquence de la méconnaissance du registre symbolique.



Nous ne nous étendrons pas sur les implications proprement analytiques de ces manifestations. Nous renvoyons pour cela au compte-rendu du XXXVIII<sup>e</sup> Congrès des Psychanalystes de Langue Romane (1967) et notamment aux rapports de O. Flournoy (36) et de J. Rouart (128) ainsi qu'au congrès de l'Ecole Freudienne à Strasbourg en Mars 76.

Nous rappèlerons simplement que certains analystes comme PH. Greenacre ou Héléne Deutsch, avaient dès longtemps émis l'hypothèse du rôle de l'analyste dans ce type de manifestations. Pour notre part, reprenant le rapport de A. Rondepierre (125), nous envisagerons la possibilité de deux types différents de séquence. Le premier correspond aux situations reperables dans le cadre d'une anamnèse: à la suite de tout un agencement comportemental, quelque chose surgit: l'acting out, à quoi pourra succéder le passage à l'acte où le sujet pris dans l'agencement précédent viendra à se précipiter hors de la scène. Pour exemplifier cette séquence, nous prendrons le cas rapporté par Freud, intitulé, Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine (61). La jeune fille se promène de la manière la plus provocante en compagnie d'une dame de réputation douteuse. Là se situerait l'acting out qui montre quelque chose au père qui l'a déçue (qu'elle le trompe et comment on aime vraiment). Son père finit par la rencontrer et lui jette un regard courroucé, elle emjambe aussitôt le parapet d'un pont voisin et se précipite sur la voie de chemin de fer urbain où elle se met littéralement bas (niederkommt), s'identifiant à l'enfant qu'elle attendait du père.

L'autre type de séquence se situerait, lui, dans les situations de transfert et correspondrait à notre cas n°4 (Joseph M.). Le passage à l'acte se situe du côté du thérapeute qui - en méconnaissant la fonction symbolique que joue l'enfermement pour ce patient (en le préservant d'une





fonction paternelle pour lui intenable) et en ne reconnaissant pas davantage le désir que celui-ci a de trouver quelque part une loi reconnue (a) - va crever l'écran du fantasme. Le patient se retrouve ainsi précipité dans l'acting out, ou tentative de raccrochage du transfert, il va souligner en le rejouant ce dont il s'agit: tenter de trouver cette loi qui jusque là s'est dérobée, dans un commissariat de police. Il nous semble de ce point de vu là, que les perspectives politiques appliquées à la folie sont potentiellement génératrices d'acting out, par leur méconnaissance de l'ordre symbolique. Ainsi L. Bonnafé (10) écrit "...Les découvertes de Freud sont relatives à un objet imposé par l'histoire(...) l'Oedipe notamment exprime une structure sociale particulière, spécialement une organisation relative de l'institution familiale.

...dans cette mesure, se faire psychanalyste est se faire "fils de quelqu'un"... marque de dépendance de la psychanalyse vis à vis de l'ordre patriarcal. "On voit ici comment cet auteur rabat ce qui est structural à l'ordre de la culture humaine à un pur et simple idéologique.

Nous avons essayé, dans ces quelques pages, d'éclairer la sémiologie psychiatrique par la référence à l'ordre symbolique. La référence au père nous semble capitale, mais la mère dont le désir a un rôle ordonnateur central, n'est pas moins importante (l'hospitalisme montre bien les conséquences catastrophiques d'un univers qui n'est plus polarisé par le désir de la mère.)

(a) Et non une loi arbitraire qui n'aurait d'autre raison que le bon plaisir d'un père imaginaire - position ici prise par ~~un père ima-~~  
ginaire. le thérapeute





TROISIEME PARTIE

NOTES SUR LA GUERISON ET SUR LA THERAPEUTIQUE  
CONCEPTUALISEES A PARTIR DE  
L'ORDRE SYMBOLIQUE

-----



Nous allons dans cette troisième et dernière partie, ébaucher la question de la guérison et de la thérapeutique. C'est là que se pose de la manière la plus aiguë, la question de l'inalanalysable de la médecine. J. Guyotat (68) écrit que le groupe social "impose de façon imaginaire certaines obligations: désir de soigner voire désir de guérir, avant le désir de comprendre ce qui se passe." Il nous semble que le désir de guérir, c'est proprement le sacré intouchable de la médecine. C'est pourtant d'avoir su interroger la demande de guérison de l'homme aux loups, cette demande de déchirement du voile symbolique qui entoure les objets que Freud a pu reconnaître que "le malade, par cette condition posée à sa guérison, ne faisait que répéter la situation de ce que nous avons appelé la scène primitive (...) La scène primitive a été transformée en la condition nécessaire à la guérison." (Cinq psychanalyses, p. 403)

Cette dimension est sans doute intouchable... parce que comme le note P. Genoit, l'idée de la mort donnée, du meurtre plus ou moins teinté de ritualisme est une des dimensions essentielles de l'art médical en tant qu'art sacré. Dimension que l'on retrouve dans l'introduction délibérée dans la composition des médicaments, de venins, de poisons, de purgatifs.



"L'adage "Primum non nocere" fut peut être une réaction salutaire contre la place excessive de la médecine meurtrière qui effectuerait de nos jours (...) un retour en force."

Pour nous, cette dimension mortifère de la médecine, est à référer à la dimension de père imaginaire du médecin. Nous renvoyons au cas de Madame Yvonne I. (n°6) où l'on voit de déployer l'ambiguïté de la silhouette du médecin, à la fois guérisseur mais aussi dangereux et séducteur, agent de la castration et de la mort (a).

Dans un article sur la démarche balintienne(7), P. Benoit écrit "Aux médecins en effet, de tout temps, a été impérativement dévolu d'oser transgresser certains tabous inviolables par tous autres. Face aux phénomènes de la génération, de la naissance, de la mort, de la maladie, et en général de toutes les réalités du corps humain, les médecins ont un statut très particulier apparenté (...) à celui des prêtres, auxquels reste ouvert l'accès au Saint des saints. A eux de savoir, y pénétrant quel tabou incestueux ultime, car c'est d'inceste que toujours il s'agit, ils doivent respecter pour ressortir vivant."

Nous aurons à revenir sur la nature de ces tabous qui président à la rencontre du médecin et du malade.

Pour nous limiter au problème de la psychose, soulignons d'abord l'extrême gravité de ce registre. Guy Rosolato écrit que dans la psychose, le sujet est toujours en quête d'un impossible sacrifice dont il serait lui-même l'agent ou la victime. De notre point de vu, la guérison peut être définie de manière plus consistante, par un repérage de la dimension du sujet de l'énonciation du discours que par des critères comportementaux, ou par

(a) Rappelons que Freud souligne que l'agent de la castration invoqué par la mère peut être le père ou le médecin.



les possibilités de "critique" du délire dans doute importants mais laissant la porte ouverte à toutes les errances cliniques d'une part, - car ce n'est pas parce qu'un discours paraît se référer à des conceptions raisonnables qu'il n'est pas délirant - éthique d'autre part, car un tel mode de repérage ne peut aboutir qu'à une psychiatrie purement normative. De ce point de vu là, il nous semble, par exemple, que ce que P.Castoriadis-Aulagnier (17) écrit à propos du livre de L.Wolfson Le schizo et les langues (143) "...une conception de soi et du monde dont la profondeur, la tristesse et la lucidité pourraient servir de paradigme à l'analyste essayant de définir quel der nier savoir l'analysé pourrait atteindre en "fin de cure" " méconnaît en fait cette caractéristique que présente ce livre, d'être un pur énoncé d'où tout sujet de l'énonciation a été exclu. Il nous semble donc que pour envisager la thérapie de patients psychotiques, une perspective rigoureuse comme celle de F.Perrier qui met précisément l'accent sur le sujet de l'énonciation est indispensable. "C'est pourquoi le Wo Es war, soll Ich werden doit, pour le projet du thérapeute de psychose, se transformer en wo Ich nicht war soll Es werden. On ne peut faire advenir un psychotique à son passé, mais lui faire assumer pour un autre advenir le fait que son Ich n'y a jamais eu place possible." (le désir et la perversion, p.147)

Nous n'envisagerons pas davantage ici, l'objet de la psychanalyse dans les psychoses (a). Remarquons cependant les limites d'une telle perspective du fait des défaillances des fonctions métaphoriques. M.Safouan (129) écrit "Quand Freud traduit les "oiseaux du ciel" par "jeunes filles" il le fait afin de reconstituer le drame subjectif de Schreber, mais sans

(a) Nous renvoyons pour cela à notre texte "Réflexion sur la clinique psychanalytique..." cf, p.69





nulle prétention de dégager une signification qui lui serait restituable." Remarquons que Freud soulignait que la formation du délire que nous prenons pour une production morbide, est en réalité une tentative de guérison, une reconstruction, qui va ramener la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissée. Le processus morbide en tant que tel, étant ce retrait de la libido. Lacan souligne que signifiants et signifiés finissent par se stabiliser dans une métaphore délirante.

Le délire, tout en étant guérison, aura une fonction de prothèse. Guy Rosolato (127) insiste sur la neutralisation spontanée de certains délires paranoïaques après un temps d'évolution plus ou moins long. L'évolution pouvant se faire vers une identification à la scène primitive "Dieu n'entreprendrait jamais de se retirer de moi (...) s'il m'était possible d'assumer sans cesse le rôle d'une femme que j'étreindrais moi-même sexuellement" écrivait Schreber.

Rosolato envisage le détournement d'une structure paranoïaque vers des structures voisines notamment perverses. Il se demande si le modèle fétichiste n'introduirait pas indirectement une image paternelle. Deux objets semblent jouer dans cette dimension fétichiste pour Schreber: sa femme et son livre. Nous nous demandons si dans l'amélioration de Madame Mauricette N. son fils d'une part, "enfant magnifique qui a une force extraordinaire. Très intelligent, très précis..." et les notes que nous avons pris en cours d'entretiens (elle insiste pour que nous conservions son dossier "noir sur blanc") n'ont pas joué ce rôle. Le livre écrit par Wolfson, est sans doute à situer dans ce type de perspective. Rosolato écrit également "L'élaboration interprétative qui a joué un rôle majeur selon R. Mack Brunswick (100) dans la seconde analyse de l'homme aux loups possède, parmi ses diverses propriétés, celle de donner aux dires du paranoïaque, à son



récit, à ses répétitions une marque "d'oeuvre". Le paranoïaque dont la pente est d'englober toute "interprétation" dans son délire(...) finit par trouver dans son récit "lâché" et repris ce "petit" quelque chose", ce reste, comme une oeuvre." (a)

Ces objets intermédiaires ayant une fonction semblable à celle de l'objet transitionnel de Winnicott "où la réalité prend une qualité spécifique entre, ce qu'elle n'est pas (le sein) et ce qu'elle peut représenter (ce sein), entre l'objet externe et l'objet interne."

Freud, dans un article de 1927 sur l'humour, écrivait "la cure des attaques de paranoïa (...) résiderait non pas tellement dans la résolution et la correction des idées délirantes que dans le retrait de l'investissement qu'elles ont attiré."

On peut souligner que le paranoïaque va tenter d'ériger un simulacre narcissique de la loi (à laquelle il ne peut accéder) par des constructions délirantes et idéalisantes. Le paranoïaque va également tenter de créer une généalogie mégalomane, la transmission de la génération se faisant par voie masculine à partir du père idéalisé. (comme dans le cas de Mademoiselle Claude F.) Lacan souligne que le ressort du renversement de la position d'indignation de Schreber devant l'éviration, ensuite acceptée, est due au fait que dans l'intervalle, le sujet était mort ("un journal me tomba sous les yeux, où l'on pouvait lire quelque chose comme l'annonce de ma propre mort" "Mémoires", p. 79)

(a) Il serait intéressant de reprendre l'observation de R. Mack Brunswick où on voit bien que c'est tous les médecins (ici les dermatologues) qui ont à prendre en compte le discours.



Lacan souligne aussi le rôle joué par la réalité pour Schreber "ilots dont la consistance lui est imposée, après l'épreuve par sa constance" "...ce critère de la réalité, qui est de revenir toujours à la même place, et pourquoi les astres la représentent éminemment: c'est le motif désigné par ses voix sous le nom d'arrimage aux terres." (Ecrits, p. 573)

Ceci renvoie à la définition du réel que nous rapportions page 191.

Il nous semble que le rôle joué par le retour de couches de Madame Mauricette N. pourrait se lire dans cette dimension. PC. Racamier (116) notait d'ailleurs "...ainsi que l'ont montré Delay et coll. une psychose du post partum ne guérit qu'avec le retour des vraies menstruations." Il ne serait pas nécessaire dans cette perspective, d'invoquer d'hypothétiques facteurs hormonaux.

Nous allons maintenant tenter de situer une dimension qui nous paraît fondamentale, dans la guérison de la psychose: la dimension du mythe. G. Rosolato écrit (127) "Le mythe doit donc avoir une certaine vertu thérapeutique, (...) à partir justement des différences que chacun découvre dans sa relation au mythe, et qui en définitive, rejoignent ainsi une "voie commune". (...) L'individu, par ce biais, arrive à accepter, d'ailleurs à son insu, des lois sociales morales, surtout, pour lesquelles sa structure n'était pas faite. Nous y verrons un effet fétiche du mythe par rapport aux pulsions du sujet."

Soulignons d'abord que comme l'écrit Lévi Strauss, dans Anthropologie structurale "La logique de la pensée mythique nous a semblé aussi exigeante que celle sur quoi repose la pensée positive... Peut-être découvrirons nous un jour que la même logique est à l'oeuvre dans la pensée





mythique et dans la pensée scientifique, et que l'homme a toujours pensé aussi bien."(a)

Dans le Pensée sauvage, (94) Lévi Strauss remarque qu'au lieu d'opposer pensée magique et science, on ferait mieux de les mettre en parallèle, comme deux modes de connaissance inégaux, quant aux résultats théoriques et pratiques, mais non pas par le type d'opération mentale qu'elles supposent toutes deux et qui diffèrent moins en nature qu'en fonction des types de phénomènes qu'elles concernent. Les mythes tels que les définit Lévi Strauss, dans l'homme nu (99), ne disent rien sur l'ordre du monde, la nature du réel, l'origine de l'homme... Lévi Strauss montre que le rapport d'opposition dont il s'agit dans les mythes, est en quelque sorte antérieur aux choses opposées (Du miel aux cendres (96, p.12) (b)

Pour nous, ce rapport d'opposition s'ordonne autour du passage de la nature à la culture, centré par l'interdiction de l'inceste, c'est-à-dire qu'il nous semble que la structure des mythes a les rapports les plus étroits avec la structure du symbolique chez Lacan. De ce point de vue notre analyse diverge donc de celle de J. Guyotat, dans Psychothérapie médicale (68) où il oppose pensée magique et conduites thérapeutiques modernes rationnelles et où il renvoie les mythes au symbolisme freudien plus qu'au symbolique lacanien. Pour nous, le mythe est l'envers où s'inscrit forcément toute activité humaine qui trouve ainsi une place

- (a) Lévi Strauss souligne combien de confusions et d'erreurs auraient pu être évitées si les anciens voyageurs avaient fait confiance aux taxinomies indigènes au lieu d'en éprouver d'autres.
- (b) Il cite un poème du XIV<sup>ème</sup> siècle où miel et fumée sont réunis comme dans les autres mythes, mais alors que notre société ne connaissait pas encore le tabac.





dans l'énoncé culturel global qui pour nous, sous tend toute société. Se posent bien sur les rapports de l'individu avec le mythe, Levi Strauss remarque que les oeuvres individuelles sont toutes des mythes en puissance. Dans le séminaire sur la Relation d'objet (85) Lacan note que le mythe est un progrès de l'imaginaire au symbolique, la fonction du mythe étant de faire face à une situation impossible par l'articulation successive de toutes les formes d'impossibilité de la solution "le création mythique répond à une question, c'est de parcourir si on peut dire le cercle complet de ce qui à la fois se présente comme ouverture possible et comme ouverture impossible à prendre. Le circuit étant accompli, quelque chose est réalisé qui signifie que le sujet s'est mis au niveau de la question."

Il serait surement intéressant de tenter de lire le délire de Schreber comme un mythe. Nous avons repéré certains éléments dans l'écrit de Schreber qui ne sont pas sans correspondance avec les mythes analysés par Levi Strauss. Soulignons cependant qu'il ne s'agit peut-être que d'analogies sans conséquences. Il s'agit plutôt d'une indication de travail possible car, nous n'avons pas fait une lecture systématique du délire de Schreber dans ce sens là.

On sait que Schreber disait avoir vécu sans estomac, aliments et boissons se déversant sans autre forme de procès dans la cavité abdominale et dans le haut des cuisses. Or Levi Strauss note (Origine des manières de table (98) p. 393 et 394) qu'une typologie des personnages bouchés ou percés, sans bouche ou sans anus, privés des fonctions digestives serait à faire "L'organisme retient temporairement la nourriture avant de l'éliminer sous une forme élaborée. La digestion a donc une fonction médiatrice, com-



parable à celle de la cuisine qui suspend un processus naturel conduisant de la crudité à la putréfaction." Or ce registre de l'en-dça de la culture représenté par le pourri, a chez Schreber une particulière importance. Une nuit unique, le dieu inférieur lui apparut, le mot pourriture (carogne, en allemand Luder) se fit entendre, tout ce qui se disait était authentique et l'effet fut bienfaisant pour Schreber et il tomba enfin dans le sommeil (p.121-122) des Mémoires. Nous serions tenté dans notre perspective de rapprocher cela du miracle des hurlements (p.171) Or Lévi Strauss note, à propos du charivari qu'il se produit lorsque quelque chose (différence d'âge, remariage) vient rompre la continuité idéale de la chaîne des alliances matrimoniales. Il remarque la continuité compensatrice du bruit ne saurait vraiment obvier à cela, mais qu'elle la signale objectivement et qu'elle vienne la contrabalancer métaphoriquement. Lévi Strauss insiste sur le fait que l'on dit " ...de ceux dont la conduite eut jadis appelé le charivari, parce qu'elle détourne le mariage à des fins autres que celles voulues par la culture, qu'ils sont corrompus." (Le cru et le cuit, p.344) C'est peut-être pour cela que Schreber insiste sur le fait qu'il a gardé de bonnes manières de table et qu'il a continué à fumer des cigares. Dans Du miel aux cendres, Lévi Strauss écrit que "...Sans le tabac qui la maintient tendue vers le surnaturel, la culture réduite à elle-même ne peut que fluctuer de part et d'autre de la nature." Dans l'Origine des manières de table, il interroge l'importance extraordinaire que nous attachons à la mastication silencieuse. Il souligne (p.266) que dans le mythe du jaguar cannibale, le héros humain doit manger en silence pour médiatiser l'opposition de la nature et de la culture. Il ne s'agit bien entendu là que d'hypothèses à confirmer ou infirmer par un travail plus soutenu.



Nous pensons que la médecine est aussi à situer comme système mythique et, d'une manière qui s'accroît du fait de la défaillance des autres systèmes.(a)

Freud notait (Essais de psychanalyse appliquée) que les névroses du passé avaient un vêtement démonologique, tandis qu'actuellement elles se déguisent en maladie organique et prennent une allure hypocondriaque. Nous serions tentés de rapprocher cela de la remarque de Lévi Strauss (Les Structures élémentaires de la parenté, p.17) que dans nos sociétés, l'interdit de l'inceste est référé à des raisons eugéniques. "C'est dans les concepts biologiques que résident les derniers vestiges de transcendance dont dispose la pensée moderne." De ce point de vue là, nous ne savons pas si J.Lacan a raison d'écrire dans Psychanalyse et médecine(88) que la fonction du médecin "...ne saurait être l'héritage de son antique fonction qui était une fonction sacrée." L'intérêt du mythe quel qu'il soit, est de fournir la possibilité d'un énoncé dont le sujet de l'énonciation peut être exclu, c'est le rôle que le discours médical peut jouer pour l'hypocondriaque ou le discours juridique pour le processif. C'est ce registre qui peut protéger le patient dans le cas cité par J.Guyotat (68) patient qui se croyait toujours sous le régime de la loi de 1838 et qui

(a) Dans son article sur La Clinique, le transfert et le temps, F.Perrier remarque qu'un sujet inscrit dès sa naissance comme enfant de Dieu, ayant sa place dans l'ordre signifiant de la religion, peut demeurer un psychotique inapparent. "Dans un déterminisme sans faille, dans un système aussi cohérent qu'une théorie suturée dans une cosmogonie dont les étoiles sont fixes, il n'est de réponse du réel à l'insistance du désir, qui puisse être autre que signe de Dieu comme message subjectivant.(...) la place du père mort est ici tenue par le Dieu vivant des autres dont on ne risque pas d'être rétroactivement le meurtrier."





se remit à délirer en apprenant qu'il était en fait en sortie définitive depuis un an.<sup>10</sup> De même, dans le cas de Joseph M. que nous avons rapporté. Disons de ce point de vue là notre radical désaccord avec J.Hochmann(71) qui écrit "La régression thérapeutique, pour le psychotique, c'est revenir au stade de la relation duelle mère-nourrisson et réaliser une expérience vécue d'omnipotence; c'est retrouver, d'aussi près que possible, un environnement "manipulable et indstructible comme l'eau et le sable"(Balint), c'est établir avec cet environnement une relation de semi indistinction telle celle que nous avons avec l'air de nos poumons ou les aliments qui nous traversent..."Ce type de relation serait alors gênée par l'institution elle-même qui viendrait créer une triangulation trop précoce. La notion d'institution psychiatrique étant ainsi remise en cause. Nous avons dans ce travail, essayé de montrer que la relation duelle entre la mère et l'enfant n'existait pas, qu'il y avait d'emblée aussi le désir de la mère marqué par une loi paternelle. Comme l'écrivent Lpânçhe et Pontalis, dans Fantasmes des Origines... "Ce qui est visé dans "l'hallucination primitive" ce n'est pas l'objet réel mais l'objet perdu, non le lait mais le signifiant sein..."Le problème de la psychose, c'est donc pour nous un problème de signifiants et non un problème de bons soins qui seraient à restaurer. Nous nous référons à l'hypothèse de G.Haddad (69) selon laquelle "...l'identification primaire s'effectue chez le sujet par le fait que celui-ci mange, au sens propre du terme, du signifiant, signifiant extrait des textes canoniques du clan considéré." Il cite à cet appui la nature du repas qui précède la veille du premier jour de l'année juive ainsi que d'autres rituels hébraïques ou africains. (A ST Louis du Sénégal, le principal remède de la psychiatrie traditionnelle est l'absorption d'une eau qui a servi





à laver certaines formules où le nom de Dieu tient la place principale. Il nous semble donc qu'un soignant pourra d'autant plus soigner qu'il se rattachera à une tradition mythique et historique appartenant aussi à la culture du soigné. C'est ainsi pensons nous que des institutions, tout-à-fait hétérogènes, peuvent être soignantes. Il suffirait pour cela, qu'elles s'inscrivent dans un des mythes de la société en cause et qu'elles s'appuient sur une tradition historique et un corpus théorique suffisamment important.

Pour tenter de rendre compte de notre propre système médical en tant que système mythique, nous allons partir de l'analyse que J. Guyotat donne dans son livre Psychothérapies médicales, du rituel thérapeutique N'Doep, en Afrique dans la région de Dakar. Ce rituel débute par une consultation nécessitant un consensus familial. La maladie représente un système de possession par un esprit ancestral (nécessaire à la survie du groupe). Lorsqu'un ancêtre meurt, il doit d'abord posséder quelqu'un pour être honoré et devenir un nouveau "rab" (esprit ancestral). Le rab doit être reconnu, dénommé, le malade guéri sera son filleul et pourra guérir d'autres possédés. Les phases du rituel comportent des chants, des danses, l'ensevelissement symbolique, le sacrifice d'un animal. Nous reprendrons certaines des conclusions de J. Guyotat qui nous semblent aller dans le sens de certaines de nos conclusions: l'importance de la référence au groupe, l'utilisation de procédés de représentations, l'inscription du patient dans une lignée, l'utilisation du rythme, de la danse et des techniques du corps. Rituels qui nous semblent tous à situer comme symboliques, en ce sens qu'ils viennent inscrire une structure dont les éléments sont reliés par des rapports de covariance. Il nous semble que si l'on trouve des éléments équivalents dans nos propres rituels thérapeutiques, il s'agira probablement



d'éléments structuraux donc présents dans toute thérapeutique possible de la psychose. C'est ainsi que l'examen somatique (dont les enseignants rappellent tout au long des études de médecine qu'il doit toujours être complet) nous paraît être également un rituel d'inscription dans le discours médical.(a)

On remarquera l'importance que les patients attachent généralement à la connaissance de leur chiffre tensionnel, pur symbole qui vient les représenter pour le discours médical. La dénomination des signes référés à un grand nom de la médecine, est justement ce qui permet une référence à une lignée qui intéresse aussi bien le médecin que le malade. Cela, de même que les rituels du type du passage de la thèse, permet d'échapper à un fonctionnement imaginaire qui, comme le souligne J. Guyotat, porte en lui le germe de sa propre destruction. Il permet en effet au médecin qui se retrouve ainsi situé dans une lignée médicale dont il n'est que le représentant d'échapper à l'image du père idéal, peut être rassurante pour les deux protagonistes du fait de son omnipotence, mais tendue vers la relation duelle léthale, à cause de la nature imaginaire de son registre. Il ne nous semble donc pas souhaitable - du moins dans notre société - de croire devoir renier la formation médicale pour se confronter à la folie. Pour ce qui est des médicaments, comme l'a écrit P. Benoit(9), il ne s'agit pas d'être pour ou contre, mais d'essayer d'en parler "autrement qu'objectivement...objectalement..." C'est dans le pouvoir nullement imaginaire mais bel et bien réel qui est attaché dans le "ça" à des objets archaïques

(a) c'est à un patient nord africain paranoïaque que nous devons d'avoir compris cela: il mima l'examen somatique qu'il avait subi avec des gestes qui invoquaient des inscriptions religieuses. (tel le signe de la croix) C'est peut être son appartenance à une religion où le texte est prévalent qu'il lui permit de lire et de retransmettre aussi nettement cette dimension.



qu'il faut chercher la source du pouvoir non pharmacologique de l'objet thérapeutique."

Le transfert fait tant par le médecin que par le malade sur le médicament étant à prendre en compte. Nous avons déjà souligné combien l'efficacité médicamenteuse avait transformé la relation médecin-malade. Il nous semble qu'un repérage anthropologique du médicament reste à faire pour situer sa place dans notre système mythique. (a)

Remarquons, pour terminer, que toute critique de l'asile doit passer par ce repérage anthropologique et nécessite la reconnaissance de qui peut être structural au phénomène ségrégatif dans notre type de société, comme le montre A. Didier (30). Il nous semble que ce renfermement est corollaire du cogito cartésien et de l'idée du moi autonome. Les travaux de PH. Rappard, (122) qui soulignent le statut sacré du fou, nous semblent tout à fait féconds. Nous aimerions clore ces lignes par le rappel que l'asile (politique ou d'aliénés) participait autrefois du sacré. CH. Melman (106) constatait qu'« étaient amenés à l'hôpital psychiatrique ceux qui souffraient "de ne pouvoir s'intégrer..., de ne pas pouvoir participer au grand circuit de l'échange". Là, ils se trouvaient un temps dispensés de "devoir paillique" "Comme nous le savons, le progrès a consisté... à ce que dans les hôpitaux, on mette les hommes au travail et les femmes à la pilule. Il est absolument certain qu'avec cette transformation, il n'y a effectivement plus grande raison pour conserver debout les murs de l'hôpital." »

- (a) Il nous semble qu'un abord possible pourrait se faire par les contre-indications, notamment alimentaires. Que le non respect de ces contre-indications ait des effets biologiques, n'invalide pas forcément cette perspective. Lévi Strauss note, dans la Pensée sauvage, que la violation des tabous alimentaires, entraîne des désordres physiologiques.





## CONCLUSION

----

Nous avons plaidé, tout au long de ces pages, pour une reconnaissance de l'ordre symbolique, sans dogmatisme aucun mais avec un souci de rigueur conceptuelle. Il ne faut cependant pas méconnaître que toute conceptualisation de l'ordre symbolique abouti à ce fait - comme le formule Freud, dans les Essais de psychanalyse appliquée - que "le moi n'est pas maître dans sa propre maison." Freud désigne là, la troisième humiliation de l'amour propre humain: l'humiliation psychologique, qui succède aux humiliations cosmologiques et biologiques dues à Copernic et Darwin. Elle ne put que se heurter à l'idéologie de la liberté qui depuis quelques siècles éclaire le monde industrialisé. D'où la violence des attaques contre la psychanalyse, dès sa naissance et, contre tous ceux qui fermement, ont réussi à en maintenir la radicale subversion. Nous pensons, quant à nous, qu'il n'est pas de pratique psychiatrique, ni tout aussi bien médicale, possible qui ne prenne en compte cet ordre symbolique dans lequel le médecin occupe une place bien particulière et qu'il est infiniment souhaitable qu'il ne méconnaisse pas. Car il n'est de symptôme, folie ou maladie somatique (sans même envisager les rapports de leur survenue et





de l'ordre symbolique) qui ne s'adresse au médecin dans une parole où il est de son devoir d'entendre non seulement la demande mais aussi et le désir et la jouissance qui s'y forment. Pour cela, sans doute, Jacques Lacan a pu dire "c'est toujours comme missionnaire du médecin que je me suis considéré, la fonction du médecin comme celle du prêtre ne se limite pas au temps qu'on emploie." Ce devoir auquel est confronté le médecin n'est pas sans avoir une résonance poétique. Martin Heidegger, interrogeant la phrase d'Holderlin "Pourquoi des poètes en temps de détresse ?" écrit "Le sacré, voilà la trace des dieux enfuis. Mais qui des mortels est capable de déceler une telle trace ? il appartient souvent aux traces d'être inapparentes, et elles sont toujours le legs, d'une assignation à peine pressentie. Être poète en temps de détresse, c'est alors : chantant être attentif à la trace des dieux enfuis. Voilà pourquoi au temps de la nuit du monde, le poète dit le sacré. Voilà pourquoi dans la langue de Holderlin, la nuit du monde est la "nuit sacrée". Chemins qui ne mènent nulle part.

Vu, le Directeur de l'U.E.R.  
SUD OUEST

Professeur J. NORMAND

Le Président de la Thèse

PROFESSEUR J. GUYOTAT

VU ET PERMIS D'IMPRIMER

LYON, 1<sup>e</sup> 21 SEPTEMBRE 1978

Le Président de l'Université Claude Bernard

Professeur D. GERMAIN



BIBLIOGRAPHIE

-----

- I - ABRAHAM K. "Rêve et Mythe". Oeuvres complètes, I. Payot. Paris. 1965
- 2 - ABRAHAM K. "Développement de la libido. Oeuvres complètes, 2. Payot, edit., Paris. 1966
- 3 - ALBY J.M. "L'identité sexuelle: Pourquoi faire". Nouvel. Rev. Psychanal, 1973, n°7, 327-333.
- 4 - BALINT M. "Le médecin, son malade et la maladie" Payot, edit., Paris, 1966
- 5 - BARANDE I. "Lecture des "Mémoires" de Schreber". Revue française de psychanalyse, 1966, n°1, p. 27-39
- 6 - BENOIT P. "Thérapeutique-Psychanalyse-Objet" Lettres de l'Ecole Freudienne, Octobre 1969, n°6, 32-35
- 7 - BENOIT P. "Sur la démarche balintienne" Lettres de l'Ecole freudienne, Décembre 1972, n°9, 80-97.
- 8 - BENOIT P. "Du médical en tant qu'objet" Lettres de l'Ecole freudienne. Novembre 1975, n°16, 109-119.
- 9 - BENOIT P. "Inconscient et thérapeutique médicamenteuse" Le coq Héron, Paris, 1978, n°66.
- 10 - BONNAFE L. "Dans cette nuit peuplée" Editions sociales, Paris, 1977.
- 11 - BOURGUIGNON A. "Fonction du rêve". Nouvel. Rev. Psychanal. 1972, n°5, 181-195
- 12 - BOURGUIGNON A. et REYNAUD M. "Les troubles du sommeil". Encycl. Méd. Chir. Paris, Psychiatrie, 10-1977, Fasc. 37105 A10
- 13 - BRISSET CH. et SAPIR M. "Médecine psychosomatique" Introduction. Encyl. Med. Chir. Paris, Psychiatrie, 5-1966. Fasc. 37105 A10
- 14 - BRISSET CH. et SAPIR M. "Pathologie psychosomatique et formation psychologique du médecin". Encyl. Med. Chir. Paris, Psychiatrie, 5-1967. Fasc. 37400 G 10.
- 15 - BUIES R. "Congrès des psychanalystes de langue romane. Paris, 1967. "L'acting out" L'interprétation; Juillet-Septembre 68, vol. 2 n°3, p. 63-89.
- 16 - CASTORIADIS-AULAGNIER P. "Demande et identification" L'inconscient, 1968, n°7, p. 23-65.



- 17 - CASTORIADIS-AULAGNIER P. "Le sens perdu (ou le "schizo" et la signification Topique, 1971, n°78, 49-83
- 18 - CASTORIADIS-AULAGNIER P. "La violence de l'interprétation", P.U.F, edit, Paris, 1975.
- 19 - CHASSEGUET-SMIRGEL J. "Intervention sur la théorie psychanalytique du délire" Revue française de psychanalyse, 1968, 4-5, 536-550
- 20 - CHASSEGUET-SMIRGEL J. "Notes de lectures en marge de la révision du cas Schreber. Rev. franç. psychanalyse, 1966, n°1 p.41-61
- 21 - CHAUVELOT D. "L'acting out: réalisation d'une réponse, Production de l'inconscient." Lettres de l'Ecole freudienne 1976, n°19, p. 399-409.
- 22 - CLAVREUL J. "Considérations actuelles sur le transfert". L'inconscient, 1967, n°3, p.34-48.
- 23 - CLAVREUL J. "Identification et complexe de castration". L'inconscient, 1968, n°7, p.67-97
- 24 - CLAVREUL J. "Nosologie et structures". lettres de l'Ecole freudienne, 1977 n°21. p.261-276
- 25 - CLAVREUL J. "L'ordre médical" Seuil, edit, Paris, 1978
- 26 - COOPER DAVID. "Aliénation mentale et aliénation sociale" Recherches. Décembre 1968, n°spécial, p.48-50
- 27 - CROUFER F. "Notes sur le chiffre 9 dans l'histoire du cas Schreber" Les feuillets psychiatriques de Liège, 1969, n°2, p.338-340
- 28 - CROUFER F. "La vie du Président Schreber. une ordalie relative à la paternité". Les feuillets psychiatriques de Liège, 1970, 3/2, p.214, 251
- 29 - DELAY J. "Aspects de la psychiatrie moderne". P.U.F, Paris 1956
- 30 - DIDIER A. "Sur la pensée ségrégationniste." Le Coq Héron, n°2 (non daté)
- 31 - DUBEC M.S. "Réalités quotidiennes des rapports délinquants-psychiatrie" Thèse, Paris 1968
- 32 - EBTINGER R. et coll. "Une lecture des "Mémoires d'un névropathe" du Président Schreber" Evol. psy. 1973, 38, 1-32
- 33 - FALADE S. "Sur le réel" Lettres de l'Ecole freudienne, 1975, n°16, p.30-36
- 34 - FEDIDA P. "L'anatomie dans la psychanalyse" in Lieux du corps. Nouvelle revue française de psychanalyse, Gallimard, Printemps 71, n°3
- 35 - FERRERI M. et ALBY J.M. "Le psychiatre à l'hôpital général" Identité.





fonction". Encycl.med.Chir.Paris, Psychiatrie,  
IO-1975-37402 HIO

- 36 - FLOURNOY O."Du symptôme au discours"Revue française de psychanalyse,  
1968,tome 32 n°5-6,p.807-889
- 37 - FONTAINE A."L'identification au père"Lettres de l'Ecole freudienne 1978  
n°22,p.213-221
- 38 - FOUCAULT M."Naissance de la clinique"PUF,Paris,1972
- 39 - FOUCAULT M."Histoire de la folie à l'âge classique"Gallimard,Paris 1972
- 40 - FREUD S."La naissance de la psychanalyse"Paris,PUF,1966
- 41 - FREUD S."Etudes sur l'hystérie"Paris,PUF,1956
- 42 - FREUD S."L'interprétation des rêves"Paris,PUF,1967
- 43 - FREUD S."De la technique psychanalytique"Paris,PUF,1953
- 44 - FREUD S."Trois essais sur la théorie de la sexualité"Gallimard,Paris,1962
- 45 - FREUD S."Essais de psychanalyse appliquée"Paris,Gallimard,1933
- 46 - FREUD S."Délires et rêves dans la Gravidité de Jensen"Paris,Gallimard 1949
- 47 - FREUD S."Cinq psychanalyses"Paris,PUF,1954
- 48 - FREUD S."Psychologie collective et analyse du moi"Paris,Payot,1950
- 49 - FREUD S."Métapsychologie"Paris,Gallimard,1940
- 50 - FREUD S."Totem et tabou"Paris,Payot,1947
- 51 - Freud S."Essais de psychanalyse"Paris,Payot,1936
- 52 - FREUD S."Au-delà du principe de plaisir"Traduction Laplanche et Pontalis  
61 pages dactylographiées.
- 53 - FREUD S."Introduction à la psychanalyse"Paris,Payot,1951
- 54 - FREUD S."Le déclin du complexe d'Oedipe"Traduction Benaert et coll.  
Lettres de l'Ecole freudienne,1967,n°3,p.54-67
- 55 - FREUD S."La dénégation"Traduction B.This et P.Théves.Le Coq Héron 1975  
n°52
- 56 - FREUD S."Ma vie et la psychanalyse"Gallimard,edit,Paris,1950
- 57 - FREUD S."Inhibition, symptôme et angoisse"PUF,edit,Paris,1971
- 58 - FREUD S."Analyse terminée, analyses interminables"Revue française de  
psychanalyse 1938,1939,IO-II,n°1,p.3-38
- 59 - FREUD S."Abrégé de psychanalyse"PUF,edit,Paris,1949
- 60 - FREUD S."Moïse et le monothéisme"Gallimard,edit,Paris,1948
- 61 - FREUD S."Névroses, psychoses et perversions"PUF,edit,Paris,1973
- 66 - GILLIBERT J."La dimension optative du langage interprétant"Revue  
française de psychanalyse,1976,3,p.623-658





- 63 - GOETHE W. "Faust" Aubier Montaigne, edit, Paris, 1976
- 64 - GRODECK G. "Ça et moi" Gallimard, edit, Paris, 1976
- 65 - GUYOTAT J. "Psychiatrie et formation psychologique du médecin" Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Masson, edit, Paris, 1968, p. 93-348
- 66 - GUYOTAT J. "L'ordre narcissique et la pratique médicale" Evol. psy. 1974 39, n°1, 7-27
- 67 - GUYOTAT J. "La place du père dans la psychose et dans l'institution" Information psychiatrique, 1977, n°4, p. 407-413
- 68 - GUYOTAT J. "Psychothérapies médicales" Tome I: Aspects théoriques, techniques et de formation, Masson, edit, Paris, 1978
- 69 - HADDAD G. "Identification première et trait unaire" Lettres de l'Ecole freudienne 1978, n°22, p. 342-352
- 70 - HEIDEGGER M. "Chemins qui ne mènent nulle part" Gallimard, edit, Paris, 1962
- 71 - HOCHMANN J. "La psychiatrie dans la communauté" Infor. psy. 1972, n°6, 557-562
- 72 - HOCHMANN J. et IATTONI GAGNE R. "Une politique pour le secteur" L'inf. psy. 1977, 53, 381-395
- 73 - ISRAEL L. "Le médecin face au malade" Dessart, edit, Bruxelles, 1968
- 74 - ISRAEL L. "La maladie iatrogène" Encycl. med. chir. paris, Psychiatrie, II-1974, 37402 A 10
- 75 - JAKOBSON R. "Essais de linguistique générale" Editions de minuit, Paris, 63
- 76 - JAKOBSON R. "Langage enfantin et aphasie" Editions de minuit, Paris, 1969
- 77 - JONES E. "Essais de psychanalyse appliquée" Payot, edit, Paris, 1973
- 78 - KLEIN M. "Essais de psychanalyse" Payot, edit, Paris, 1968
- 79 - KLEIN M. "La psychanalyse des enfants" PUF, edit, Paris, 1972
- 80 - KLEIN M. "Psychanalyse d'un enfant" Tchou, edit, Paris, 1973
- 81 - LACAN J. "De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité" Seuil, edit, Paris, 1975
- 82 - LACAN J. "Les écrits techniques de Freud" Seuil, edit, Paris, 1975
- 83 - LACAN J. "Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse" Seuil, edit, Paris, 1978
- 84 - LACAN J. "Les psychoses" 1955-1956, non publié
- 85 - LACAN J. "La relation d'objet" 1956-1957, non publié
- 86 - LACAN J. "Les formations de l'inconscient" 1957-1958, non publié
- 87 - LACAN J. "Psychanalyse et médecine" Lettres de l'Ecole freudienne, 1967 n°1, p. 34-61
- 88 - LACAN J. "Ecrits" Seuil, edit, Paris, 1966



- 89 - LACAN J. "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse" Seuil, edit, Paris, 1973
- 90 - LAGACHE D. "Acting out et action. Difficulté terminologique" Rev. franç. de psy. 1968, tome 32, n°5-6, p. 1055-1066
- 91 - LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B. "Fantasme originaire, fantasme des origines origine du fantasme" Les temps modernes, 1964, n°215, p. 1833-1868
- 92 - LAPLANCHE J. et PONTALIS J.B. "Vocabulaire de psychanalyse" PUF, Paris, 1971
- 93 - LECLAIRE S. "Demasquer le réel" Seuil, edit, Paris, 1971
- 94 - LEVI-STRAUSS CL. "La pensée sauvage" Plon, Paris, 1962
- 95 - LEVI-STRAUSS CL. "Mythologiques I, Le cru et le cuit" Plon, edit, Paris, 1964
- 96 - LEVI-STRAUSS CL. "Mythologiques 2, Du miel aux cendres" Plon, edit, Paris, 1967
- 97 - LEVI-STRAUSS CL. "Les structures élémentaires de la parenté" Nouvelle édition revue et corrigée, Mouton, edit, La Haye-Paris, 1967
- 98 - LEVI-STRAUSS CL. "L'origine des manières de table" Plon, edit, Paris, 1968
- 99 - LEVI-STRAUSS CL. "L'homme nu" Plon, edit, Paris, 1971
- 100 - BRUNSWICK R. "En supplément à l'histoire d'une névrose infantile" Revue française de psychanalyse, 1936, 4, 608-655
- 101 - MALLET J. "Une théorie de la paranoïa" Revue française de psychanalyse 1966, n°1, p. 63-68
- 102 - MANONNI M. "Education impossible" Seuil, edit, Paris, 1973
- 103 - MANONNI O. "President Schreber, Professeur Flechsig" Les temps modernes Paris, 1974, n°341, p. 624-641
- 104 - MANONNI O. "Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène" Seuil, edit, Paris, 1969
- 105 - MANONNI O. "Fictions freudiennes" Seuil, edit, Paris, 1978
- 106 - MELMAN CH. "Ouverture du congrès de Lille" Lettres de l'Ecole freudienne 1978, n°22, p. 9-14
- 107 - MEROT P. "L'hypocondrie, forme d'organisation narcissique de la personnalité" Thèse, Paris, 1977
- 108 - MOUNIN G. "Clefs pour la linguistique" Seghers, edit, Paris, 1968
- 109 - NACHT S. et RACAMIER P.C. "La théorie psychanalytique du délire" Revue française de psychanalyse, 1958, n°4-5, p. 417-532
- 110 - PANKOW G. "Image du corps et médecine psychosomatique" Evol. psy. 1973, 38, n°2, 201-213



- III - PERRIER F."Savoir freudien et clinique psychiatrique"Information psy.  
1970,n°6,561-568
- II2 - PERRIER F."La chaussée d'Antin"Union générale d'édition,edit,Paris,78
- II3 - PORGE E." "Papa" et "mamam" en question"Ornicar,1977,n°12-13,p.91-96
- II4 - POUILLON J."Manières de table,manières de lit,manières de langage"  
Nouvelle revue de psychanalyse,1972,n°6,9-25
- II5 - RACAMIER P.C."La mère et l'enfant dans les psychoses du post-partum"  
Evol.psychiatr.1961,4,525-570
- II6 - RACAMIER P.C."Notes concernant les psychoses de la puerperalité"  
Perspectives psychiatr.1963,n°4,p.31-41
- II7 - RACAMIER P.C.et CHASSEGUET-SMIRGEL J."Cas Schreber"Revue franç.de  
psychanalyse,1966,n°1,p.3-26
- II8 - RACAMIER P.C."Esquisse d'une clinique psychanalytique de la paranoïa"  
Revue franç.de psychanalyse,1966,n°1,p.145-172
- II9 - RACAMIER P.C."Le psychanalyste sans divan"Payot,edit,Paris,1973
- I20 - RACAMIER P.C."Psychothérapies dans les psychoses"Encycl.med.chir.Paris,  
Psychiatrie,II,1974,37819 A.10
- I21 - RACAMIER P.C."L'interprétation psychanalytique des schizophrénies"  
Encycl.med.chir.Paris,Psychiatrie,II,1976,37291 A.10
- I22 - RAPPARD PH."Logique,droit et assistance psychiatrique"L'information  
psychiatrique,1978,54,n°7,p.727-740
- I23 - RIFFLET-LEMAIRE A."Jacques Lacan"Dessart,edit,Bruxelles,1970
- I24 - RITTER M."Psychanalyse et médecine"Encycl.med.chir.Paris,Psychiatrie,  
II,1974,37401 A.10
- I25 - RONDEPIERRE A."L'acting out comme réplique"Lettres de l'Ecole freudienne  
1976,n°19,p.249-259
- I26 - ROSENFELD H.A."Etats psychotiques"Le fil rouge,PUF,edit,Paris,1976
- I27 - ROSOLATO G."Essais sur le symbolique"Gallimard,1969
- I28 - ROUART J." "Agir"et processus psychanalytique"Revue française de psy-  
chanalyse,1968,tome 32,n°56,p.891-988
- I29 - SAFOUAN M."Etudes sur l'Oedipe"Seuil,edit,Paris,1974
- I30 - SAPIR M."La formation psychologique du médecin"Paris,Payot,1972
- I31 - SAPIR M."Approche psychosomatique"Encycl.med.chir.Paris,Psychiatrie,  
II-1974,37401 E.10
- I32 - SAPIR M."Le corps dans la relation médecin,-malade"Encycl.med.Chir.  
Paris,Psychiatrie,5-1975,37402 E.10
- I33 - SAUSSURE F.de"Cours de linguistique générale"Payot,Paris,1967
- I34 - SCHREBER D.P."Mémoires d'un névropathe"Seuil,edit,Paris,1975





- I35 - SCILICET(article anaonyme)"une étude,la tres remarquable famille  
Schreber"Scilicet,I973,n°4,p.287-32I
- I36 - SEGAL H."Introduction à l'oeuvre de Mélanie Klein"Puf,Paris,I969
- I37 - STEIN C."Le père mortel et le père immortel"Fragment d'un commentaire  
de"l'interprétation des rêves" de S.Freud.L'inconscient,I968  
n°5,p.59-I00
- I38 - VALABREGA J.P."La relation thérapeutique"Flammarion,edit,Paris,I962
- I39 - VALABREGA J.P."Problèmes de théories psychosomatiques"Encycl.med.chir.  
Paris,Psychiatrie,II-I966,37400 c.I0
- I40 - WEBER C.M. von"Der Freischutz:Opera"Berlin,Polydor international,I973
- I4I - WINNICOT D.W."Processus de maturation chez l'endant"Paris,Payot,edit,  
I970
- I42 - WINNICOT D.W."De la pédiatrie à la psychanalyse"Paris,Payot,edit., I970
- I43 - WOLFSON L."Le schizo et les langues"Gallimard,edit,Paris,I970





# FOLIE ET ORDRE SYMBOLIQUE

-----

## UNE TENTATIVE DE REPERAGE

-----

|                                                                                         |          |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <u>Introduction</u>                                                                     | p.I      |
| <u>Première partie:Schreber</u>                                                         | p.7      |
| <u>Chapitre I</u> Rappels anamnestiques et<br>théoriques à propos du Président Schreber | p.8      |
| <u>Chapitre II</u> Le President Schreber et<br>le Professeur Flechsig                   | p.13     |
| <u>Chapitre III</u> Le transfert dans la thé-<br>orie freudienne                        | p.20     |
| <u>Chapitre IV</u> Le meurtre d'âme:une ten-<br>tative d'interprétation                 | p.27     |
| Le <u>Faust</u> de Goethe                                                               | p.34     |
| Le <u>Freischutz</u> de Weber                                                           | p.52     |
| <u>Conclusion de la première partie</u>                                                 | p.63     |
| <br><u>Deuxième partie:Cas cliniques et tentative</u><br>de théorisation                | <br>p.67 |
| <u>Chapitre I</u> Cas cliniques                                                         | p.69     |



|                                                          |       |
|----------------------------------------------------------|-------|
| Observation n°1                                          | p.69  |
| Observation n°2                                          | p.89  |
| Observation n°3                                          | p.110 |
| Observation n°4                                          | p.114 |
| Observation n°5                                          | p.132 |
| Observation n°6                                          | p.147 |
| <u>Chapitre II Approche théorique</u>                    | p.157 |
| I)La théorie freudienne                                  | p.159 |
| Le complexe d'Oedipe                                     | p.159 |
| Totem et tabou                                           | p.165 |
| L'au-delà du principe de plaisir                         | p.167 |
| Les phases prégénitales                                  | p.170 |
| L'après-coup, la verwerfung,                             |       |
| l'Ichspaltung                                            | p.173 |
| L'identification                                         | p.177 |
| La pulsion                                               | p.179 |
| 2)Après Freud                                            | p.180 |
| les théories ne prenant pas en compte l'ordre symbolique | p.180 |
| La théorie kleinienne                                    | p.184 |
| La théorie lacanienne                                    | p.186 |
| 3)L'accès au symbolique                                  | p.193 |

Chapitre III Essai d'interprétation des manifestations

|                                                 |       |
|-------------------------------------------------|-------|
| <u>cliniques</u>                                | p.203 |
| Le déclenchement de la psychose                 | p.204 |
| L'hallucination, l'homoséxualité dans le délire | p.205 |



|                                                                             |       |
|-----------------------------------------------------------------------------|-------|
| La défaillance du processus métaphorique, l'interprétation et l'hypocondrie | p.208 |
| L'ambivalence et le négativisme                                             | p.2II |
| Passage à l'acte et acting out                                              | p.2II |

### Troisième partie

|                                                                                      |       |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Notes sur la guérison et sur la thérapie conceptuelle à partir de l'ordre symbolique | p.2I4 |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-------|

|                   |       |
|-------------------|-------|
| <u>Conclusion</u> | p.229 |
|-------------------|-------|

|                      |       |
|----------------------|-------|
| <u>Bibliographie</u> | p.23I |
|----------------------|-------|











